LE ROMAN

DE

MES ROMANS

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES D'HECTOR MALOT

LES VICTIMES D'AMOUR :

Les Amants. . . . . . 1 vol.
Les Époux. . . . . . 1 —
Les Enfants. . . . . . 1 —
Les Amours de Jacques. 1 —
Romain Kalbris . . . . 1 —
Un Beau-Frère . . . . 1 —
Madame Obernin . . . 1 —
Une Bonne Affaire . . . 1 —
Un Curé de Province. . 1 —
Un Miracle . . . . . . 1 —

SOUVENIRS D'UN BLESSÉ :

Suzanne. . . . . . . 1 —
Miss Clifton . . . . . 1 —
Un Mariage sous le second Empire. . . . . 1 —
La Belle Madame Donis 1 —
Clotilde Martory . . . . 1 —
Le Mariage de Juliette . 1 —
Une Belle-Mère. . . . . 1 —
Le Mari de Charlotte . 1 —
La Fille de la Comédienne. . . . . 1 —
L'Héritage d'Arthur . . 1 —

L'AUBERGE DU MONDE :

Le Colonel Chamberlain. . . . . 1 —
La Marquise de Lucillière. . . . . 1 —
Ida et Carmelita. . . 1 —
Thérèse . . . . 1 —

LES BATAILLES DU MARIAGE :

Un Bon Jeune Homme. 1 —
Comte du Pape . . . 1 —
Marié par les Prêtres. 1 —
Cara . . . . 1 —

Sans Famille, ouvrage couronné par l'Académie franç. Illustré. 2 vol.
En Famille, ouvrage couronné par l'Académie française. Illustré . . 2 —
Le Docteur Claude. . . 2 —

LA BOHÈME TAPAGEUSE :

Raphaelle . . . . 1 —
La Duchesse d'Arvernes. . . . . 1 —
Corysandre . . . . . 1 —
Une Femme d'Argent. . 1 —
Pompon. . . . . 1 —
Séduction . . . . 1 —
Les Millions Honteux . 1 —
La Petite Sœur. . . . . 2 —
Paulette. . . . . 1 —
Les Besoigneux . . . . 2 —
Marichette. . . . . . . 1 —
Micheline . . . . 1 —
Le Sang Bleu . . . . . 1 —
Le Lieutenant Bonnet . 1 —
Baccara. . . . . 1 —
Zyte . . . . 1 —
Vices français . . . . . 1 —
Ghislaine . . . . 1 —
Conscience. . . . . . . 1 —
Justice. . . . . 1 —
Mariage riche . . . . . 1 —
Mère . . . . 1 —
Mondaine. . . . . 1 —
Anie. . . . . 1 —
Complices . . . . 1 —
Amours de Jeune. . . . 1 —
Amours de Vieux . . . 1 —

ÉMILE COLIN — IMP. DE LAGNY

HECTOR MALOT

LE ROMAN DE MES ROMANS

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

A

MA PETITE-FILLE PERRINE MESPLE

J'aurais eu plaisir à mettre ton nom en tête d'un roman qui bientôt aurait éveillé ton imagination ; mais puisque les romans ne sont plus de mon âge, je ne peux t'offrir que ce que j'ai, — ce livre. Plus tard, quand tu voudras connaître ma vie littéraire, tu la liras ici, et j'espère que par cette lecture, ma mémoire restera vivace dans ton cœur. Quant à ton affection, si je pars avant de l'avoir

gagnée ineffaçable, j'ai assez foi dans la tendresse de ta mère pour être certain que tu la garderas à celui que, dans ton parler enfantin, tu appelles « grand-père chéri » et que ce qu'il est aujourd'hui pour toi, il le sera toujours.

LE ROMAN DE MES ROMANS

Ce n'est point pour expliquer la valeur de ceux de mes romans qui ont réussi que ce livre est écrit, ni pour plaider les circonstances atténuantes en faveur de ceux qui ont eu une moins heureuse fortune.

Rien d'esthétique, tout anecdotique.

L'esthétique n'est pas mon affaire, ayant toujours pensé que le romancier se met en posture ridicule quand il s'explique ou se défend.

Tandis qu'il me semble être dans son rôle quand il conte le roman de son roman : comment il en a eu l'idée, comment il l'a étudié, où il a pris ses personnages, dans quelles conditions il l'a exécuté.

C'est ce que j'ai tenté.

Sans doute, je ne me suis pas dissimulé que s'il y avait des probabilités pour que cela n'in-

téressât pas les lecteurs qui ne me connaissent point, d'autre part, il suffisait que, parmi ceux qui m'ont si longtemps été fidèles, il y en eût quelques-uns qui eussent la curiosité de ces détails, pour que je leur fisse le plaisir de les leur donner en même temps que je me ferais ce plaisir à moi-même.

Cette forme de livre étant adoptée, il est évident que je vais parler de moi tout le temps. Ceux qui n'aiment pas ça, sont avertis. Mais comme ce ne sera pas pour m'étendre sur mon talent, ni pour mettre mon esprit en relief, ni pour collectionner mes mots spirituels, ni pour constater que je ne manquais ni de beauté, ni de courage, ni de générosité, ni d'à-propos, en m'opposant à mes confrères enlaidis adroitement — on me pardonnera peut-être.

H. M.

LE ROMAN
DE
MES ROMANS

LES VICTIMES D'AMOUR

Lorsque je quittai Rouen pour venir à Paris, je ne comptais pas faire ma trouée avec un roman, mais bien avec un drame en cinq actes que j'apportais dans ma malle.

Pourquoi un manuscrit de pièce et non de roman, quand c'était au roman qu'allaient mes préférences ? Simplement parce que j'imaginais qu'une pièce se faisait plus vite et produisait des effets plus prompts : à vingt-trois ans on est pressé.

Écrit dans l'isolement et la liberté de la campagne, sans autre souci que de me satisfaire moi-même, mon drame n'avait en vue aucun théâtre déterminé, — je choisirais.

Arrivé à Paris, je me trouvai embarrassé, car mon choix, au moment de le faire, se présentait avec des difficultés, que de loin je n'avais pas pré-

vues. Et pour me guider pas de conseils à demander, puisque je n'avais de relations littéraires qu'avec Louis Bouilhet, l'ami de Flaubert, qui, en même temps que moi, quittait Rouen pour Paris, où nous nous étions promis de nous retrouver et de nous lire nos pièces : Bouilhet ce qu'il avait écrit de *Madame de Montarcy* à laquelle il travaillait pour le Théâtre-Français où elle ne fut pas jouée d'ailleurs ; moi mon drame.

Tandis que je m'étais logé en plein Paris, rue Neuve-des-Bons-Enfants, en face du jardin qui occupait alors les derrières de la Banque de France, avec des arbres, des gazons et un gros jet d'eau dont le clapotement égayait ma solitude parisienne, Bouilhet, plus ami du calme, avait pris un appartement rue de Grenelle-Saint-Germain. Ce fut là, dans un cabinet sommairement meublé, auquel on arrivait en traversant une salle à manger pas meublée du tout, que se firent nos lectures.

Non seulement, Bouilhet ne me tira pas d'embarras en m'indiquant le théâtre qui pouvait jouer mon drame, mais encore il l'aggrava en ne me cachant pas qu'il n'y en aurait vraisemblablement aucun qui l'accepterait.

— Trop comme dans la vie, me dit-il.

— C'est précisément ce que j'ai cherché.

— Croyez-vous que le théâtre soit à point pour la représentation de la vie réelle ? Le roman peut-être, et encore. Vous auriez des succès derrière vous, un nom, qu'on pourrait faire attention à votre tentative ; vous êtes un débutant, serez-vous de force à triompher des résistances ou de l'inertie que vous rencontrerez ? Cela présage bien des luttes.

— Je n'en ai pas peur.

Bouilhet avait une dizaine d'années de plus que moi ; il venait de faire avec *Melœnis* un début retentissant qui lui donnait de l'autorité à mes yeux ; et si je me disais bien que *Madame de Montarcy* était trop romantique et ronflante, cela ne m'empêchait point de sentir la justesse de ses observations : il était dans la bonne voie pour arriver et réussir au théâtre ! j'étais dans la mauvaise, au moins la dangereuse.

Devais-je renforcer mon action, accentuer les caractères de mes personnages, empanacher mon dialogue ? Je l'essayai. Et je donnai beaucoup plus de travail à ces remaniements que ne m'en avait demandé ma première pièce. Décidément le théâtre ne se faisait pas aussi vite que j'avais imaginé.

De temps en temps je retournais rue de Grenelle, où je rencontrais tantôt Leconte de Lisle « semblable à un jeune Dieu » tant il était Olympien ; tantôt Maxime Du Camp, qu'on blaguait parce qu'il venait d'être fait officier de la Légion d'honneur pour services exceptionnels rendus à une princesse ; et aussi le savant Babinet, vieux singe ; mais où ne venait jamais Flaubert occupé à ce moment à écrire un roman, qui, me disait Bouilhet, « allait fiche Balzac à bas», ce qui me faisait rire un peu, car je ne savais pas que ce roman serait *Madame Bovary*, qui, si elle n'a pas « fiché Balzac à bas », méritait cependant les éloges enthousiastes de Bouilhet. Nous discutions. Et après beaucoup de paroles je m'en revenais chez moi en rapportant de temps en temps un pain de savon qui était le bénéfice le plus pratique de ces longs

entretiens : par Flaubert, Bouilhet se trouvait en relations avec madame Louise Colet, et comme celle-ci écrivait dans un journal de mode, qui payait sa collaboration en partie avec des produits de parfumerie, elle chargeait ses amis de les écouler à moitié prix ; j'en profitais, car si la parfumerie ne me disait rien, il n'en était pas de même du savon.

J'avais remanié ma pièce scène par scène, et l'avais récrite en entier; mais plus je la corrigeais moins elle me plaisait ; il arriva un moment où je la mis dans un tiroir d'où elle n'est sortie que vingt-cinq ans plus tard pour me fournir la principale situation de mon roman *Pompon*, celle d'un mari qui, rentrant au milieu de la nuit à l'improviste, trouve un homme dans son vestibule, sans savoir pour qui il est venu, — sa femme ou une autre.

Dégoûté de mon drame, je ne l'étais pas du théâtre ; je me mis à une comédie pour laquelle le panache romantique n'était pas obligé. Quand elle fut achevée je la portai à Théodore Barrière qui m'avait promis de la lire, la lut en effet, et la trouva injouable dans l'état où elle était.

— Mais vos personnages sont vivants, me dit-il, et de plus, ce qui est rare chez un débutant, vous avez trouvé un vrai rôle de femme. Présentez-la au Gymnase, où je la porterais moi-même, si je n'étais pour le moment en délicatesse avec Montigny. Il est possible qu'on la reçoive à correction. Alors nous la ferons ensemble.

Mais on ne la reçut pas du tout, et E. Lemoine, frère de Montigny, beaucoup plus solennel que ce-

lui-ci ne l'a jamais été, ne me cacha pas que c'était vraiment bien de l'audace à moi d'avoir eu la prétention d'écrire un rôle pour *madame* Rose Chéri... à laquelle je n'avais pas pensé d'ailleurs.

Quand je transmis cette réponse à Barrière, il commençait à s'occuper d'une grande machine à spectacle qui mettrait en scène toute l'histoire de Paris.

— Et ce qu'il y a d'admirable, me dit-il, en me parlant de cette pièce, c'est que nous ne savons pas d'autre histoire que celle qu'a racontée A. Dumas, et encore ! Quand nous sommes devant une époque dont n'a pas parlé Dumas, c'est le noir. Savez-vous la vraie, vous ?

— A peu près.

— Cela peut nous suffire, je pense, car ce qu'il nous faut, c'est que nous ne soyons pas exposés à placer le tableau du départ de la première croisade dans Notre-Dame de Paris, comme nous en avions eu l'idée, — ce qui est cocasse, paraît-il. Pour cela, voulez-vous chercher dans l'histoire de Paris, du commencement à nos jours, les faits intéressants, pas trop connus, qui peuvent nous fournir des tableaux ? Plus vous en trouverez, mieux cela vaudra : nous choisirons. Nous vous donnerons deux louis par représentation. Si nous en avons une centaine, cela vous fera 4,000 francs. Qu'en dites-vous ?

Décidément le théâtre avait du bon ; avec ces 4,000 francs, j'aurais tout le temps d'écrire à mon aise mon premier roman. Mais, le malheur voulut que cette pièce n'eût aucun succès, et, les droits d'auteur se trouvant misérables, mes 4,000 francs se réduisirent à rien, bien que mon travail eût été

aussi important que si elle avait eu deux cents représentations.

En même temps que la trouée ne se faisait pas par le théâtre, la question d'argent devenait d'autant plus pressante pour moi, que mon père, qui, en sa qualité d'ancien notaire, ne savait rien des difficultés d'un début dans la vie littéraire, m'avait très justement signifié que puisque je ne voulais pas suivre la carrière — la sienne, — pour laquelle j'avais été préparé, je devais lui prouver que celle qu'il me plaisait de prendre pouvait me faire vivre.

— Si je ne m'oppose pas à ta volonté, me dit-il tristement, par contre donne-moi cette consolation.

Vivre ! Évidemment il le fallait ; je le devais. Mais comment ? De quoi, avec quoi ?

Ceux qui sont entrés dans le monde intellectuel sous le second empire savent seuls, pour en avoir souffert, quelle a été la dureté de cette époque noire. Sans doute les portes sont toujours difficiles à forcer pour les débutants, mais alors il n'y avait pas de portes où frapper pour qui voulait garder son indépendance, ses opinions, ou simplement sa dignité : pas de journaux ; des procès aux livres ; les éditeurs, les imprimeurs paralysés par la crainte de la prison et de la ruine. Ce qui mieux que des phrases prouve l'état misérable auquel étaient réduits les écrivains, c'est que ceux dont les noms et la situation littéraire étaient considérables en arrivaient à accepter les plus infimes besognes. Ainsi la librairie Hachette fondant un petit journal de romans, le *Journal pour tous*, analogue à peu

près à ce que sont aujourd'hui la *Vie populaire* et le *Bon Journal*, mais avec une partie de variétés inédites, lui avait donné pour directeur Jules Simon. Le hasard voulut que mon ancien professeur de philosophie, qui voyait mon désarroi, me proposât une lettre de recommandation pour lui, et je pus ainsi me présenter avec quelques chances d'être accueilli ou tout au moins écouté.

On sait quel homme aimable, affable était Jules Simon, qui gardait son ironie et ses épigrammes pour l'intimité.

— Vous avez un roman à me proposer? me dit-il.

— Non. Ce que je viens vous demander, c'est de me faire gagner, par des petits travaux, ce qu'il me faut pour vivre pendant le temps que je mettrai à en écrire un.

— Qu'est-ce que vous savez?

Malgré le ton encourageant de la question, je fus interloqué.

— Vous êtes bachelier; vous avez fait votre droit. Tout le monde est bachelier. Tout le monde a fait son droit. Je vous demande ce que vous savez de spécial, quelque chose que tout le monde ne sache pas et me permette de vous trouver ici une place qui ne soit pas déjà prise.

— Rien.

— Alors, que voulez-vous que je fasse pour vous?

— Vous avez raison. Pardonnez-moi.

Je me dirigeais vers la porte, quand je m'arrêtai et revins:

— Je sais la botanique.

— Vous savez la botanique et vous ne vous en vantez pas!

— C'est-à-dire que je la sais un peu.

— Ce peu suffira certainement pour ce que je vais vous proposer. Avez-vous un franc?

— Oui.

— Eh bien, avec ce franc, vous entrerez à l'exposition des fleurs qui ouvre demain aux Champs-Élysées, et vous écrirez un article dans lequel vous direz ce que vous aurez vu d'intéressant; puisque vous connaissez les plantes, vous ne prendrez pas les roses pour des œillets. Votre article pourra vous rapporter quarante ou cinquante francs.

Ce n'étaient pas les quatre mille francs du théâtre, mais ils furent payés. D'autres petits travaux, attrapés de ci de là, suivirent, les uns sérieux, les autres insignifiants, et me firent gagner l'indispensable à la vie matérielle, — ma mère complétant ce qui manquait quand sa tendresse inquiète, toujours en éveil, jugeait qu'il était temps d'intervenir.

L'expérience du théâtre m'ayant démontré que les chemins qui paraissent directs ne sont pas toujours les plus courts, je m'étais mis à un roman; mais je ne tardai pas à faire cette autre découverte que les personnages de roman sont des êtres si fugitifs que, pour les bien voir et en être maître, il faut vivre avec eux dans une union étroite, les étreindre dans une possession jalouse, de telle sorte que si on leur fait une infidélité pour le monde réel, on ne les retrouve plus le lendemain ce qu'ils étaient la veille, mais amoindris, faussés, insaisissables, fantoches ou fantômes qui prennent les traits ou parlent la langue de l'à peu près. Coupé par le travail du pain quotidien, interrompu

chaque jour pour les distractions, que rend irrésistibles l'insouciance de la jeunesse, mon roman n'avançait pas, et ce qui était plus grave, les petits morceaux pris, quittés, repris, qui s'ajoutaient les uns aux autres, ne me contentaient point.

Combien de temps cela irait-il ainsi ?

A la fin je m'arrêtai à un parti décisif : mes parents, qui avaient quitté la Normandie pour se rapprocher de moi, étaient venus habiter un village aux environs d'Écouen, Moisselles ; j'irais vivre avec eux ; sans hâte je pourrais recommencer mon roman et sans distractions l'achever.

Ce travail me prit deux ans, de journées pleines, sans autres lectures le soir que quelques pages de Saint-Simon avec lesquelles je m'endormais. Ce qui s'est passé pendant ces années 1857 et 1858, où je restais des mois entiers sans ouvrir un journal, je ne l'ai connu que par nos conversations avec mon père, aux heures des repas.

Avec l'assurance de mon âge et l'entrain d'un Normand, ce n'était point un petit roman que j'entreprenais, mais une trilogie qui formerait trois gros volumes. Si je le commençais bravement, je n'étais cependant pas sans souci sur son exécution.

A la vérité, j'aurais pu me rendre compte de l'effet de mes premiers chapitres, en les lisant à ma mère qui avait été grande conteuse d'histoires pour amuser mon enfance ; mais risquer cette consultation, c'était laisser paraître mes doutes, et je ne le voulais pas pour sa tranquillité qui avait besoin d'une foi entière.

Pendant que je faisais des recherches à la bi-

bliothèque pour mes travaux de librairie, j'avais un jour, devant le bureau des conservateurs, retrouvé un de mes anciens camarades de Rouen, Jules Levallois, que Sainte-Beuve venait de prendre pour secrétaire, et notre camaraderie d'autrefois était devenue une amitié assez confiante chez moi pour lui demander d'être mon conseiller et mon juge, assez solide chez lui pour qu'il acceptât ce rôle ingrat. Pendant l'hiver, mes lectures se firent à Paris où j'allais quand j'avais achevé un chapitre ; pendant l'été, à Moisselles où il venait me rejoindre. Je l'attendais soit à Montmorency, soit à Ermont, ayant emporté notre déjeuner dans un sac; et en revenant à travers la forêt ou la plaine, assis au pied d'une meule où à l'orée d'un bois, je lui lisais mon chapitre. Puis c'étaient des discussions qui, nées d'idées opposées, de sentiments différents, donnaient la vie à ma fiction qui prenait ainsi à mes yeux la solidité du réel.

Au mois de décembre 1858, la première partie de ma trilogie, *les Amants*, était achevée et il ne restait plus qu'à trouver un éditeur qui voulût bien la publier. Pour être agréable à Levallois, Sainte-Beuve en avait parlé à Michel Lévy qui, lorsque je lui portai le manuscrit, me promit une prompte réponse.

Prompte, elle le fut en effet, mais fâcheuse aussi, car Lévy ne consentait à éditer qu'à condition que je corrigerais certains passages trop vifs et qu'il en supprimerait d'autres entièrement.

— Le procès de *Madame Bovary* est là pour me servir d'avertissement, me dit-il ; je ne veux pas qu'on m'en fasse un de ce genre, qu'on serait heu-

reux de m'intenter, pour me punir, d'une façon indirecte, d'être l'éditeur du monde orléaniste.

Je plaidai l'innocence des passages suspects, il ne se laissa pas ébranler :

— Supprimez, vous paraissez dans six semaines. Je comprends que vous vous révoltiez contre ces suppressions qui nuiront à votre roman ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? je n'ai pas envie d'aller en prison. Si vous ne vous résignez pas, reprenez votre manuscrit.

J'étais à un âge où le martyre n'effraie pas ; au contraire. Je repris donc le manuscrit, et alors commencèrent, dans Paris, des courses après l'éditeur, ma copie sous le bras qui me paraissait terriblement encombrante, quand les commis auxquels je m'adressais la regardaient avec le sourire moqueur qu'on a pour un ours trimballé ; et cependant j'étais vêtu d'un bon paletot, que plus tard Jules Vallès m'a reproché amicalement comme celui d'un aristocrate. Pouvais-je leur dire que cet ours et moi nous faisions notre chemin de croix, et volontairement encore ?

Elles durèrent trois mois, ces courses : Amyot, Dentu, Bourdillat, Poulet-Malassis, tous les éditeurs du temps y passèrent et même d'autres encore qui n'éditaient guère. Je ne rapporterai que la réponse de Dentu parce qu'elle est la plus drôle : « Ce n'est pas un passage spécial qui m'inquiète, c'est l'esprit général du livre que je trouve trop passionné, tout à fait incompatible avec mes opinions personnelles et traditionnelles. » Nous en avons ri de ces opinions, moi au moins plus franchement que lui, lorsque quinze ans plus tard, vou-

lant être mon éditeur exclusif, il a dû payer à Lévy la forte somme pour lui racheter, avec vingt autres, ce même roman qu'il avait refusé.

Un matin, au moment où je ne voyais plus à quelle porte frapper, je me trouvai nez à nez, rue Vivienne, avec Michel Lévy qui sortait de chez lui.

— Hé bien ! où en êtes-vous ? me demanda-t-il.

Je lui racontai mes démarches.

— Vous voyez que j'avais raison d'exiger des suppressions. Faites-les, vous paraissez dans un mois. Je vous donne quatre cents francs pour le droit de propriété pendant cinq ans, et vous me cédez les deux volumes qui suivront aux mêmes conditions.

Quatre cents francs pour plus de deux années de travail ! Certainement, mon père n'avait pas tort de croire que la profession de notaire vaut mieux que celle de romancier.

Le livre rapidement imprimé parut le 20 mai 1859, en pleine guerre d'Italie, quinze jours avant Magenta. Serait-il lu seulement ? n'avait-il pas les plus fortes chances pour sombrer inaperçu ? L'intérêt du public n'était pas au roman, ni sa curiosité.

Je n'eus pas longtemps à attendre : le 7 juin, un feuilleton d'Edouard Thierry, dans le *Moniteur*, se terminait par ces quelques lignes : « Je voudrais que tout le monde lût ce livre pour faire fête à ce jeune romancier qui a déjà tant de parties de maîtres. »

Du coup je pouvais, semblait-il, me faire une opinion sur la vie littéraire.

Si elle ne rapportait pas d'argent, au moins attirait-elle la bienveillance et la sympathie.

On trouvera peut-être cette opinion naïve : elle était de mon temps, car je crois bien que les jeunes d'aujourd'hui, éclairés par une expérience plus pratique, ne se laissent pas aussi facilement abuser.

En tout cas, je pouvais d'autant mieux admettre la sympathie que je ne tardai pas à en recevoir une nouvelle marque qui, dans les circonstances où elle m'arriva, se trouva beaucoup plus forte. C'était des *Amants* qu'avait parlé Edouard Thierry. Ce fut à propos des *Amants* et des *Epoux*, c'est-à-dire quand ma trilogie formait déjà un ensemble, que Taine publia un article qui a eu sur moi une influence décisive, — tout d'abord en me confirmant dans ma manière de comprendre le roman « comme si j'avais été le témoin, parfois même l'acteur de ce que je racontais » ; — et aussi en justifiant à mes propres yeux le genre de vie que j'avais adopté et dans lequel je devais me tenir enfermé. C'est à ce titre que je donne ici cet article, car je n'ai pas du tout l'intention de réimprimer dans le *Roman de mes Romans* ceux, bons ou mauvais, qu'ils ont pu susciter : celui de Taine sera l'exception.

A cette époque, il n'existait ni *Courrier*, ni *Argus de la Presse*, ni aucune de ces agences qui aujourd'hui transmettent à leurs abonnés la coupure du journal le plus infime qui parle d'eux. Pour suivre les journaux, il fallait les aller chercher dans les cafés, les cercles, les cabinets de lecture. Or, comme déjà j'habitais le village que je n'ai pas quitté depuis, je n'en lisais guère ; et quand j'apprenais ce qu'on disait de mes livres, c'était que l'éditeur Michel Lévy avait eu la complaisance de m'envoyer le numéro des journaux qui en parlaient. Et

il ne me les envoyait pas tous : les uns, parce qu'il les jugeait insignifiants ; les autres, parce que, comme disait Calmann Lévy avec son bon rire : « Il ne faut jamais lire les mauvais articles qui ne servent à rien qu'à empêcher de travailler » ; parole sage d'un homme qui connaissait les dessous de la vie littéraire.

Ce fut ainsi que le *Journal des Débats*, envoyé par cette bienveillante entremise, m'apporta l'article que voici :

« Il y a quelques mois, ayant fait une longue course, j'entrai, pour me reposer, chez un ami qui se trouva absent. J'ouvris, en l'attendant, un livre qui était sur la cheminée, et j'en lus environ la moitié, oubliant de m'asseoir ; quand mon ami rentra, il y avait une heure et demie que j'étais debout. Je supposai qu'un livre qui maintenait si longtemps et dans une telle attitude un homme fatigué devait être bon et même beau, et je me promis, à la première occasion, ou même sans occasion, d'en dire mon sentiment aux gens qui aiment à lire.

» M. Hector Malot est un écrivain connu, mais qui n'est pas assez connu ; ses deux romans, *les Amours de Jacques* et *les Victimes d'Amour*, celui-ci en deux séries distinctes, sont excellents de tout point, et, si l'on excepte *Madame Bovary*, égaux aux meilleures œuvres de fiction qui aient paru depuis dix ans.

» Ce qui leur a manqué pour les mettre à leur rang dans l'opinion publique, c'est probablement ce qui, à mes yeux, fait leur principal mérite. Ils

n'ont rien d'énorme ni de trop visiblement saillant ; *ils ne soutiennent pas de thèse ; ils ne sont ni moraux ni immoraux ;* ils n'étalent pas, de parti pris, des personnages très vils ni très grands ; ils ne sont point écrits dans un style très pittoresque ni dans un style très sec ; ils ne copient pas le réel avec la fidélité minutieuse d'un moulage ; ils ne représentent pas l'idéal avec l'accent poétique d'une déclamation ; ils sont simplement une œuvre de bon aloi, celle d'un esprit attentif et sincère, qui, ayant vu de près, avec un coup d'œil juste, les sentiments et les actions humaines, les raconte sans s'astreindre à un plan trop systématique, sans se ménager des effets trop calculés. Ils sont composés de *faits*, voilà leur excellence. « La part de la forme, disait » Stendhal, devient plus mince de jour en jour... » Le public, en se faisant plus nombreux, moins » mouton, veut un plus grand nombre de *petits faits* » *vrais* sur une passion, une situation de la vie. » Ainsi compris, le roman est une suite de renseignements, non pas sur les habits, les meubles et les détails infiniment minces d'une profession ou d'un métier, mais sur les diverses manières de sentir, de penser et de vouloir des hommes. Il s'agit de donner le plus grand nombre possible de ces renseignements coordonnés et exacts, sans s'attarder dans la description, sans s'égarer dans l'éloquence. L'auteur fait ainsi : il parle simplement, il ne profite pas de ce qui serait matière à développement, à dialogues, à réflexions ; il ne cherche pas les coups de théâtre ; il n'oublie jamais ses personnages ; il est toujours occupé de ce qui se passe en eux. « Il » fit ceci, puis il fit cela ; il eut telle idée, puis telle

» autre; il passa par telle émotion, puis par telle émo-
» tion contraire. » Voilà de quoi son livre est plein; c'est pourquoi on a l'esprit plein quand on l'a lu; on complète soi-même ce qu'il indique ou ce qu'il abrège; on a suivi une longue série de sentiments vrais, et on en a deviné une série plus longue. Cette sincérité, ce bon sens, cette plénitude font le plus vif plaisir. Il a l'air d'avoir été le témoin, parfois l'acteur de ce qu'il raconte; je ne serais pas étonné si plusieurs de ces scènes avaient pour source une expérience personnelle, et l'on dirait qu'avant de faire son roman il l'a vécu.

» Par tous ces traits, ses livres ressemblent aux romans anglais contemporains; un autre trait les sépare. Ce qu'il a mis en scène, avec une liberté, une vivacité, une hardiesse qui feraient peur en Angleterre, c'est la passion, j'entends l'amour abandonné, qui gâte l'homme et le conduit tantôt à l'avilissement, tantôt à la mort. Il a exposé l'envahissement, les progrès, les ralentissements, les rechutes et les extrémités de cette maladie avec une force singulière, sans emphase oratoire, sans affectation médicale, par la simple énumération et l'enchaînement rigoureux des circonstances et des symptômes; et l'étude de cette dégradation, sous laquelle périssent la volonté et la dignité humaines, ne l'a point empêché de dresser en pied, auprès de ses héros débiles et souffrants, des âmes énergiques et capables d'action. Il y a chez lui des viveurs endurcis par système: Chaisemartin et M. de Keirgomar, qui sont peints en quelques traits avec une rudesse et une vigueur parfaites. Il y a chez lui des âmes droites et loyales, Armande et Martel, dont la

patience et la noblesse sont décrites avec une rare sobriété de touche. Sans doute, on trouvera çà et là des fautes : d'abord ce titre, *les Victimes d'Amour*, titre peu simple et peut-être imposé par le libraire ; ensuite des tours incorrects, un style trop semblable à la conversation courante, des arrêts ou des commencements trop brusques, des figures qui ne sont qu'ébauchées ; bref, un manque d'artifice qui est parfois un manque d'art. Mais ces imperfections ou ces insuffisances ne sont que des nœuds, des rugosités, avortements partiels dans un arbre sain et de belle pousse, et j'éprouve aujourd'hui un plaisir vif et neuf pour un critique : celui de saluer un talent précoce, original et solide dans un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu.

» H. TAINE. »

(*Journal des Débats,* 19 décembre 1865)

Pour comprendre l'effet que me produisit cette lecture, il faut se rapporter à ce que Taine était alors : le maître de la critique, l'esprit le plus hardi, la conscience la plus haute du monde des lettres. Quant à moi, j'avais pour lui une admiration respectueuse, religieuse, et si la bonne fée de la littérature avait surgi devant moi, sa baguette à la main, pour me dire dans une apparition magique : « Par qui veux-tu être jugé, par qui souhaites-tu être approuvé ? » je n'aurais pas cherché ma réponse : tout de suite, j'aurais nommé Taine.

Et voilà que ce maître, cette conscience que je ne connaissais, que je croyais ne devoir jamais connaître, faisait à mon roman, que je ne lui avais

même pas envoyé, l'honneur du jugement que j'aurais demandé à la bonne fée.

Ce ne fut pas seulement une satisfaction immédiate que me causa cet article. Je m'étais fixé à la campagne pour y travailler librement, loin des cafés aussi bien que des salons où se font les réputations littéraires, à l'écart de la camaraderie que je fuyais au lieu de la rechercher, renfermé dans un cercle étroit d'amis, tout à mon œuvre, ne voyant rien, n'admettant rien en dehors d'elle, au point de considérer comme des ennemis les gens du monde qui m'invitaient à des réunions dans lesquelles je me serais créé des relations qui auraient pu servir ma réputation. On voudra bien, j'espère, ne pas croire que j'avais la naïveté d'imaginer que c'était là ce qu'il fallait pour pousser mes livres, et que j'étais encore assez simple pour ne pas voir comment se font les succès, par quels moyens, par quelle souplesse d'échine, quelles habiletés de conduite, quelles sollicitations ou quelles intrigues, et de quelles complaisances on doit les acheter, de quelles lâchetés de caractère, les pires de toutes. Mais si je n'avais plus cette simplicité, d'un autre côté j'avais celle de ne trouver de plaisir à un article que s'il m'était une surprise, comme aussi j'avais cette faiblesse de n'y croire que parce que je ne l'avais point demandé.

C'est pour cela et aussi pour toutes sortes d'autres raisons qu'une fois mon livre paru je ne m'en occupais plus. A lui de faire son chemin dans le monde. Tant qu'il était au nid je lui appartenais corps et âme, le jour, la nuit ; soins, tendresse, amour, il m'avait tout entier. Du jour où le brocheur lui avait

mis des ailes grises ou roses, c'était fini. Je me disais bien que cela n'était ni juste pour lui, ni bon pour moi, et que j'agissais comme ces oiseaux qui ne connaissent plus leurs petits dès que ceux-ci ont pris leur vol. Cependant les discours n'y faisaient rien ; c'était la couvée de l'avenir qui me prenait, non l'envolée.

Mais après l'article de Taine les reproches que je m'adressais furent étouffés. Puisque sans me connaître, sans invitation, de ma part ou de mes amis, il était venu à moi spontanément, pourquoi d'autres ne feraient-ils pas comme lui ?

Je les ai attendus.

Et, chose curieuse, il m'en est venu.

Dans les premiers temps, j'avoue que je ne comprenais pas bien qu'ils ne fussent pas plus nombreux... puisque Taine...

Aujourd'hui, si je m'étonne de quelque chose, c'est qu'il y en ait eu tant.

LES AMOURS DE JACQUES

Mon premier roman publié, j'en avais tout de suite commencé un autre, dont trois cents pages environ étaient écrites quand l'éditeur Michel Lévy me les demanda pour les communiquer à Buloz, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* :

— Il veut voir ce que vous faites, ajouta-t-il.

— Pour me demander de faire autre chose, sans doute.

Ma réplique était partie un peu vite ; je l'expliquai après avoir remercié Michel Lévy de son intervention :

— Quand, pour mes *Amants*, vous avez, par peur d'un procès, exigé des suppressions, je n'ai pas hésité à reprendre mon manuscrit, bien que je ne visse pas du tout ce que j'en ferais, où je le placerais, et même si je le placerais jamais ; et pendant des mois j'ai couru tous les éditeurs de Paris, acceptant d'interminables attentes, comptant les jours après les jours pour recevoir des réponses qui n'arrivaient jamais. Et cependant il ne s'agissait que de coupures, qui pour ennuyeuses qu'elles

fussent dans le moment n'engageaient pas du tout l'avenir. Tandis qu'avec Buloz ce n'est pas de coupures de ce genre qu'il s'agit. Ce qu'il demande à voir, c'est ce que je fais, afin de savoir ce qu'on pourra me faire faire plus tard. Ce qu'il veut, c'est prendre ma mesure, — mesure du caractère plus encore que du talent, — afin de se rendre compte de mon aptitude à entrer dans la vieille livrée qu'il met sur le dos de ceux qu'il admet à écrire chez lui.

— Alors ?

— Je me tâte. Je suis si peu souple, et ce qui est pire, si rétif !

— Vous pouvez toujours essayer. S'il vous impose des conditions qui vous déplaisent, vous les refuserez. S'il ne vous demande rien, je ne vois pas ce que vous auriez à refuser. A votre place, combien seraient heureux de se voir entr'ouvrir la porte devant laquelle vous vous cabrez sans même savoir ce qu'il y a derrière.

— Demain je vous apporterai mon manuscrit.

Je n'aurais jamais eu l'idée de présenter mon premier roman à Buloz, dont je croyais connaître l'esprit ; mais puisque lui-même, après avoir lu ce premier roman, demandait à connaître le second, j'aurais été maladroit de refuser ses avances. D'ailleurs, toutes chances de publication dans la *Revue* mises de côté, — et je ne me faisais guère d'illusions sur ce point, — la proposition que me transmettait Michel Lévy avait pour moi cela d'intéressant qu'elle allait me faire faire la connaissance de Buloz. Dans nos entretiens de jeunes que nous étions alors, Buloz revenait à chaque instant, et chacun parlait de lui selon ses espérances ou ses

rancunes, ses opinions ou ses partis pris, bien plus que d'après la réalité. Était-il réellement le brutal qu'on disait, grossier, sans éducation d'aucune sorte, et même sans instruction, qui, par la seule force d'une volonté persévérante, avait su pendant trente années exercer une tyrannie humiliante sur le monde littéraire de son temps, le plier sous son despotisme et le faire travailler à sa fortune, sans que lui-même fît rien pour ceux qu'il exploitait, si ce n'est les payer misérablement avec accompagnement d'insolences et même quelquefois... de gifles? Ou bien, ce qui semblait plus vraisemblable, avait-il acheté son succès par certaines qualités qu'on ne voulait pas voir? Puisqu'une occasion s'offrait de faire fonctionner pour moi seul ce terrible Savoyard, j'allais passer un bon moment, et, dans les dispositions ou j'étais, m'offrir une amusante étude.

Peu de jours après la remise de mon manuscrit, Michel Lévy m'ayant prévenu que Buloz m'attendait, je montai le petit escalier de la rue Saint-Benoît, et après avoir traversé un jardinet j'entrai dans une espèce d'étude d'avoué de province où, derrière des bureaux noirs, de vieux clercs plus pelés, plus râpés que de vrais clercs travaillaient silencieux. J'allais demander à l'un d'eux si M. Buloz était visible, lorsqu'un œil dur, un seul, se fixa sur moi : c'était le maître.

Je m'avançai et me nommai. Il ne répondit pas et continua à me regarder de façon à me faire comprendre que j'allais être mis à la porte : je le savais borgne, mais j'ignorais qu'il fût sourd; je lui tendis ma carte.

Alors notre entretien commença, ou plutôt Buloz

commença à parler d'un ton d'autorité qui ne permettait guère les répliques ; mais qu'importait ? n'étais-je pas venu pour écouter le jugement qu'il allait rendre ?

Il fut mêlé, ce jugement, de choses agréables et d'autres désagréables, d'éloges et de critiques. Sans doute j'aurais dû accepter ces éloges avec béatitude et me soumettre à ces critiques. Mais il n'en fut rien, et je ne trouvai pas les uns plus justes que les autres : évidemment nous avions une façon absolument opposée de comprendre le roman. Je le lui dis. Il ne se fâcha point et en quelques mots il m'expliqua très clairement en homme qui répète des idées cent fois exprimées, ce qu'il voulait pour sa *Revue ;* comme c'était précisément l'opposé de ce que moi-même je voulais pour mes romans, je compris que nous ne pourrions jamais nous entendre et partis avec mon manuscrit.

Il semblait que nos relations devaient en rester là ; cependant elles reprirent quelques années plus tard ; à propos de *Madame Obernin*, je dirai comment et à quoi elles aboutirent.

ROMAIN KALBRIS

C'est miracle, que les livres qu'on me donnait dans mon enfance ne m'aient pas à jamais dégoûté de la lecture : édités par Mame, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Tours, comme presque tous ceux qu'on publiait à cette époque « à l'usage de la jeunesse », ces livres qui respiraient le plus profond ennui ne m'ont appris qu'à bâiller, et je les regardais à peu près du même œil que le verre taillé dans lequel, trois fois par an, on me faisait avaler, mon père par force, ma mère par persuasion, la médecine noire qui elle aussi était de mode alors.

Heureusement dans un grenier, jetés en tas, se trouvaient dix ou douze vieux bouquins que leur misérable couverture usée avait fait reléguer là : le *Roland furieux* de l'Arioste, le *Gil Blas* de Lesage ; un *Molière* complet ; un tome de Racine ; et ceux-là, un jour que j'en avais ouvert un au hasard, m'ont empêché de croire que tous les livres étaient des médecines ; combien d'heures ils m'ont fait

passer sous l'ardoise surchauffée ou glacée, charmé, ravi, l'esprit éveillé, l'imagination allumée par une étincelle qui ne s'est pas éteinte.

Sans eux, aurais-je jamais fait des romans ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais bien, c'est qu'ils m'ont donné l'idée d'en écrire pour ceux qui pouvaient souffrir, comme je l'avais souffert, moi-même, le supplice des livres ennuyeux.

Dans *Romain Kalbris*, en souvenir d'un passé qui m'a laissé des rancunes vivaces, j'ai cherché à amuser ceux qu'on ennuyait, j'ai voulu leur donner le goût de la lecture et aiguiser leur curiosité au lieu de l'émousser ; j'ai voulu aussi provoquer leur intérêt, émouvoir leur cœur, les attirer, les retenir, les amener à demander aux livres leurs joies ou leurs consolations.

Dans le nombre de mes romans, quatre ont été inspirés par cette idée : le premier est *Romain Kalbris*, le second *Sans famille*, le troisième *La Petite Sœur*, le quatrième *En famille*.

Ai-je réussi ? Il ne m'appartient pas de le dire. Ce sont les lecteurs de *Romain Kalbris*; ceux de *Sans famille*, d'*En famille*, de la *Petite Sœur* qui ont bien voulu faire cette réponse

Mais en même temps j'ai voulu mettre en scène une idée sous l'obsession de laquelle je suis resté pendant plusieurs années.

J'avais perdu ma mère et je me disais qu'on était fou de s'éloigner de ceux qu'on aime en prenant pour prétexte les nécessités de la vie qui, en réalité, ne sont pas si impérieuses que l'imagine l'égoïsme. Qui sait si au retour on les retrouvera vivants ? Quand on les aura perdus, combien ne regrettera-

t-on pas de n'être point resté près d'eux autant qu'on l'aurait pu ?

De là est né *Romain Kalbris ;* mais sa mise en œuvre n'a rien enlevé à l'amertume des regrets qui l'a inspiré.

UN BEAU-FRÈRE

Pendant que, mon manuscrit sous le bras, je cherchais dans tout Paris un éditeur pour publier mon premier roman, exaspéré par les attentes, humilié par les airs superbes avec lesquels on me recevait, quand on me recevait, je m'étais juré de ne plus jamais courir pareille aventure. Ceux qui voudraient, — directeurs de journaux ou éditeurs de livres, — présenter à leur public ce que je faisais, me le demanderaient. Pour moi, je ne leur présenterais rien, pas même ma personne. C'était de la folie, car on avait le droit de m'ignorer, et de ne pas venir à moi simplement parce qu'on ne savait pas mon existence. Mais, dans la jeunesse, on aime ces audaces qui consolent de bien des illusions perdues. Si périlleuse que fût cette méthode, je l'ai suivie depuis mon premier livre jusqu'à mon dernier, quelquefois inquiet, je l'avoue, sur les résultats qu'elle devait produire, mais toujours résolu à ne pas transiger. On verrait bien. Quelquefois et même pour parler franchement, le plus souvent, je

ne voyais rien du tout, et des journaux où j'aurais été heureux de publier mes romans ne pensaient pas à m'en demander. Mais, quelquefois aussi, d'autres me faisaient signe ; et par cela seul qu'on venait à moi je n'aurais pas à discuter les concessions qu'on impose trop souvent à ceux qui s'offrent.

Dans ces conditions, on comprend quel fut mon soulagement et quelle fut ma satisfaction quand, un beau matin, je reçus une lettre de M. Edouard Bertin, le directeur du *Journal des Débats*, me disant que si je voulais m'entretenir avec lui d'un roman pour son journal, je le trouverais à son atelier, 17, quai Voltaire, tous les jours, de deux à quatre heures.

— Hé, hé! le *Journal des Débats*, ce n'était pas des guignes : à cette époque n'était-il pas le seul journal qui, en même temps que les lettres, représentât la liberté. Ma méthode, malgré mes doutes, n'était donc pas si mauvaise que quelquefois je me le disais, sans jamais penser à l'abandonner d'ailleurs?

Le lendemain, à deux heures, je montais les nombreuses marches conduisant à l'atelier de M. E. Bertin, qui, en même temps qu'il dirigeait le *Journal des Débats*, faisait de la peinture, comme sa sœur, mademoiselle Louise Bertin, faisait de la musique, non en amateurs, ni elle ni lui, mais en artistes.

A mon coup de sonnette, un grand vieillard, tenant une palette de la main gauche, M. Bertin lui-même, vint m'ouvrir, et je me trouvai dans un atelier sans feu, qu'une journée de décembre, grise et froide, rendait glacial : sur son chevalet se trouvait

un tableau représentant un paysage d'Italie, avec des moines graves qui déambulaient sous des arbres classiques.

— M. Taine m'a rapporté, me dit M. Bertin, que vous seriez disposé à donner un roman au *Journal des Débats*.

— Je serais heureux que le *Journal des Débats* voulût bien m'accueillir, mais de roman je n'en ai pas à vous présenter en ce moment.

— Vous en avez en préparation ?

— Sans doute.

— Eh bien ! racontez-m'en un qui pourrait paraître dans notre journal ; ce que vous voudrez.

Et, m'invitant à m'asseoir, il se remit au travail, me tournant le dos, tandis que moi je faisais face au tableau.

L'homme qui a en tête une idée longuement caressée se trouve dans des conditions d'obsession qui lui font faire bien souvent d'étranges maladresses. Au lieu d'être sensible à l'accueil que je rencontrais, et de ne m'attacher qu'à profiter de cette bienheureuse occasion, en trouvant quelque moyen adroit pour en tirer parti, je ne pensai, du moment où M. Bertin m'eût dit : « Ce que vous voudrez », qu'à lui faire prendre un roman qui à l'heure présente me plaisait plus que tout autre. Sans doute, je reconnaissais bien que ce roman pouvait avoir certains côtés dangereux, ou tout au moins inquiétants, mais le « Ce que vous voudrez » me poussait, m'obligeait pour ainsi dire à risquer l'aventure.

Et en ce mois de décembre 1867, je me mis à lui raconter *Un Mariage sous le second Empire*, tel qu'il

3.

a paru en 1872, après la chute de l'Empire : alors, ce roman avait pour titre : *Un Fils d'Excellence*.

Ce n'est pas toujours chose facile que de conter le roman qu'on veut écrire ; il faut être clair, ne pas s'embrouiller dans les événements, ni les personnages, mettre certains faits en lumière, passer vite sur d'autres, enfin donner une impression à peu près compréhensible de ce qui n'est encore qu'à l'état d'ébauche, sans l'ordre et le relief que donne l'exécution. Cependant, comme j'étais maître de mon sujet, je ne l'exposai pas trop mal.

Pendant que je parlais M. Bertin continuait de peindre, sans se retourner une seule fois de mon côté, et je ne voyais pas l'effet que je produisais ; seulement, il me semblait qu'il était beaucoup plus attentif à ce qu'il faisait qu'à ce qu'il entendait.

Alors, pour le ramener à moi, j'appuyais sur ce que je croyais le plus intéressant, particulièrement sur le fond réel de mon roman : sur le préfet que je tâchais de peindre tel que je l'avais étudié ; sur les intrigues de cour pour marier un personnage du monde impérial à une riche héritière fiancée à un orléaniste; sur la fuite de la riche héritière auprès de son oncle ; sur les moyens politiques mis en œuvre pour peser sur cet oncle fonctionnaire.

Enfin, arrivé au bout, je me tus.

Alors seulement M. Bertin se retourna vers moi :

— Est-ce que vous n'auriez pas en tête un autre roman? me dit-il.

Je ne laissai paraître ni surprise, ni déception. Au fond, je me demandais bien si ce peintre passionné n'allait pas me faire raconter ainsi les *Mille et une Nuits*, pour me dire en fin de compte que mes

histoires ne l'amusaient pas du tout ; mais je n'avais qu'à parler tant qu'il lui plairait de m'écouter, et je recommençai.

Cette fois, ce fut le sujet d'*Un Beau-Frère* que je lui exposai, tout aussi longuement, avec tout autant de détails que pour *Un Fils d'Excellence*, mais en me gardant bien de laisser croire qu'il pouvait y avoir une part de réalité dans mon récit : l'expérience que je venais de risquer m'avait rendu circonspect. On pouvait très bien, au *Journal des Débats*, ne pas partager mon goût pour la vérité et la craindre avec tout le cortège d'ennuis qu'elle traîne bien souvent.

Quand j'eus fini, ce fut une physionomie toute différente que me montra M. Bertin.

— Je suis heureux de constater, me dit-il gracieusement, que vous n'êtes point à court de sujets : c'est de bon augure pour l'avenir. Celui-là me convient. Mettez-vous à l'exécution aussitôt que possible.

— Demain.

— Vous passerez aussi tôt que vous serez prêt.

Cette bonne grâce me décida à risquer une question :

— Qui vous a déplu dans *Un Fils d'Excellence?*

— Tout. Comment avez-vous pu imaginer que sous le régime dont nous jouissons, un journal consentirait à publier un roman de ce genre? En vous écoutant, je me demandais si vous vouliez faire supprimer le *Journal des Débats*.

— Je n'avais pas pensé à cela.

— C'est à moi d'y penser. Pour publier votre roman, attendez que l'Empire soit à bas... s'il doit tomber.

— J'attendrai.

J'attendis quatre ans et j'eus alors toute liberté de dire ce que je voulais ; mais il m'aurait plu davantage de le dire moins facilement.

L'idée d'*Un Beau-Frère* est d'une extrême simplicité et tient en quelques lignes :

« Un homme sain d'esprit, mais que des parents ont un intérêt à faire passer pour fou, est reconnu fou par des médecins, et enfermé dans un asile d'aliénés où il devient fou. »

La première objection qu'on peut opposer à ce thème est suggérée par la loi de 1838 sur les aliénés, qui a précisément pour but d'empêcher que les gens sains d'esprit puissent être séquestrés comme fous ; ce qui, avant 1838, devait se produire assez souvent sans doute, puisqu'on a été obligé de faire une loi spéciale, avec toutes sortes de dispositions, qui à la lecture, semblent reposer sur la fantaisie tant les faits qu'elles visent paraissent invraisemblables, pour prévenir et punir ces séquestrations. Interrogez un préfet, un procureur de la République, consultez surtout un médecin aliéniste, demandez, aux uns et aux autres, s'il est possible qu'une personne raisonnable puisse être enfermée dans une maison d'aliénés, tous vous répondront par la loi de 1838 ; et si vous insistez les fonctionnaires hausseront les épaules, tandis que l'aliéniste vous examinera pour voir si vous n'êtes pas un candidat « à la manie de la persécution ».

Mais la loi n'est trop souvent que des mots et les faits sont les faits.

Peu d'années après le vote de cette loi, il se passa dans notre entourage un de ces faits qui, précisé-

ment, prouvait avec quelle facilité des gens habiles pouvaient l'escamoter. Un notaire, ami de mon père, avait épousé une jeune femme, qui, bien qu'elle eût accepté de vivre avec son mari dans un simple chef-lieu de canton, n'avait pas tardé à s'ennuyer, à mourir d'ennui, dans ce gros village où elle ne trouvait aucune des distractions mondaines au milieu desquelles elle avait été élevée et qui lui étaient indispensables : les visites, les soirées, les dîners. Elle avait prié son mari de vendre son étude, pour en acheter une autre dans la ville où son père était magistrat; mais le mari, bien qu'il aimât sa femme, avait refusé, et malgré les instances, les intrigues, les obsessions qui l'avaient enveloppé, il s'était renfermé dans son refus, sans que rien, caresses, colères, menaces, l'ébranlât : il tenait à son étude ; personne ne la lui ferait vendre ; et les raisons de son obstination, il les donnait franchement, en faisant valoir leur force, à ses yeux toute puissante. Fils de paysans aisés des environs, c'était pour être près de son père et de sa mère qu'il avait acheté cette étude ; ils venaient déjeuner avec lui tous les mercredis, jour de marché, après avoir vendu leurs produits, et il allait passer toutes les après-midi du dimanche chez eux. C'était une règle établie, qu'aux premiers temps de son mariage sa femme avait acceptée, mais qui n'avait pas tardé à l'exaspérer : allait-elle sacrifier ses goûts, ses besoins, sa vie pour ces deux vieux paysans dont la paysannerie, les manières campagnardes et le parler patoisé l'humiliaient? De là étaient nées des querelles conjugales que le caractère brusque et un peu fantasque du mari devait d'autant plus fâcheu-

sement aggraver, que la femme, par une placidité voulue, se posait en victime persécutée, mais résignée à tout. Et, justement, elle ne l'était pas résignée, même quand d'un air dolent elle disait à ceux qui avaient été témoins d'une algarade de son mari : « Il faut le plaindre, le pauvre ami, quand ses accès de colère le prennent, il ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. » Elle manœuvra si bien qu'un courant s'établit en sa faveur : ce n'était pas lui qu'on plaignait, c'était elle. Quand ce courant fut assez fort, un coup de foudre éclata : le notaire était dans une maison de santé. Comment? Pourquoi? Comment? je ne l'ai jamais su assez sûrement pour le dire. Pourquoi? pour faire vendre cette maudite étude dont la femme ne voulait pas. Et, en effet, après un certain temps, elle fut vendue. Alors le mari, bien soigné dans la maison où il avait été enfermé, fut libéré parfaitement guéri, et, revint près de sa femme dans la ville que celle-ci voulait habiter pour y vivre la vie qu'elle aimait, tandis que lui, qui ne pouvait plus être notaire, aucune Chambre ne l'aurait accepté après son internement, devenait, par amour du métier, simple clerc liquidateur dans une des bonnes études de cette ville : ils y furent l'un et l'autre heureux, si le bonheur se mesure au nombre des enfants, et si ceux dont elle l'enrichit eurent pour père celui que la loi lui avait donné pour mari.

A l'âge que j'avais alors, un fait de ce genre frappe une imagination jeune. D'ailleurs, il n'y avait pas que le fait, les commentaires provoquaient aussi les réflexions, et particulièrement ceux de mon père qui ne comprenait rien à cet internement,

car si plus que personne il avait le respect de la loi, plus que personne aussi il avait la conviction que son ami le notaire était incontestablement sain d'esprit : pour être brusque et fantasque, il n'en résulte pas qu'on soit fou. Alors, quoi ? C'était des points d'interrogation quand on parlait de cette aventure, pour nous romanesque, qui ne recevaient jamais de réponse.

Quand je commençai à écrire des romans elle me revint à l'esprit et je pensai à m'en inspirer. Ce qui m'arrêta, ce fut de ne pas connaître les intrigues qui avaient rendu cette séquestration possible. Sans doute, j'aurais pu les inventer en les prenant dans la situation même, et mes lecteurs voudront bien, je l'espère, admettre que j'étais capable de le faire avec vraisemblance. Mais ce n'était pas la vraisemblance que je voulais en un pareil sujet, c'était la vérité.

C'est pourquoi, au lieu de prendre le fait du notaire, je pris celui d'un fils de magistrat qui, à peu de chose près, a vécu le roman d'*Un Beau-Frère.* Là aussi j'avais un fonds de réalité, et pour le placement de mon personnage dans un établissement d'aliénés, l'ordre d'office du préfet.

Pour moi, c'est-à-dire pour ma conscience de romancier, c'était le point capital sur lequel je pouvais baser mon roman, sans craindre les contradictions et les dénégations, qui, si je ne l'avais pas eu, m'auraient troublé. Aussi, quand ces dénégations et ces contradictions se produisirent, car on doit bien penser qu'elles ne manquèrent pas, ne me troublèrent-elles point. Je n'aurais eu que deux noms à citer : celui du préfet qui avait pris cet ar-

rêté que j'ai reproduit textuellement, et celui contre qui il avait été pris. Si je n'en ai rien fait, c'est que les romans, heureusement, ne sont pas des œuvre de polémique dans lesquelles, pour soutenir sa thèse, un auteur peut citer des tiers comme témoins. La mienne était-elle vraisemblable? toute la question était là, et je n'avais pas à m'inquiéter, puisque je gardais la réponse que j'aurais pu faire dans le dossier qui m'avait servi à écrire mon roman; et cette réponse, je l'ai toujours tenue sous clef sans la rendre publique, malgré toutes les attaques dont m'ont poursuivi certains médecins aliénistes, depuis le jour où le *Beau-Frère* a paru jusqu'à cette heure; car, au moment où je corrige les épreuves de ce livre, j'en lis encore une dans le *Journal des Débats;* — il y a trente ans que ça dure; on verra, quand je parlerai du *Mari de Charlotte*, la réplique que j'y fais.

MADAME OBERNIN

Ce roman a été vécu et je l'ai vu vivre, car ma camaraderie avec l'un de ses personnages n'est point une fiction : j'ai bien été le confident des amours de Robert.

Mais ce n'est point au collège de Nancy que j'ai connu celui dont le nom n'était pas Robert d'Autrey, comme ce n'est point à Strasbourg qu'il a fait son droit et qu'il a aimé madame Obernin qui ne s'appelait point ainsi ; comme ce n'est pas non plus à Remiremont qu'il a été sous-préfet.

Décidé à écrire ce roman qui s'était passé sous mes yeux ou que des lettres régulièrement reçues m'avaient raconté page par page, avec l'abandon d'un amant heureux d'écrire à un ami à qui il peut parler de sa passion, de ses espérances et de ses angoisses, de ses joies et de ses douleurs, je devais changer les noms des personnages aussi bien que ceux des pays, de même que je devais changer le dénouement de l'histoire vécue. Ces changements, je les ai faits avec une extrême réserve et en ser-

rant la vérité autant que possible sans la crier tout haut ; car, pour cette histoire, je n'avais pas à garder la discrétion à laquelle je m'applique dans tous mes romans : je croyais pouvoir être vrai, je l'ai été. Il me fallait une ville avec une faculté de droit, des étudiants, une vie mondaine ; j'ai pris Strasbourg, que j'ai été, à cette intention, étudier pendant un certain temps. Il me fallait une petite ville calme et aimable ; j'ai pris Remiremont. Il me fallait une ville d'eaux, j'ai pris Bade et Soultz. Quant au dénouement, inventé à la place de celui réalisé par Honorine avec une audace et un cynisme devant lesquels, moi, romancier, j'aurais reculé, il tient dans onze pages ; les trois cent soixante-dix qui précèdent ne sont que la mise en scène de la réalité.

Des reproches d'immoralité ont été faits à *Madame Obernin*. Je ne peux pas dire qu'ils ne soient pas justifiés en apparence ; mais je crois que la critique qui les a formulés eût été plus clémente si elle avait pu savoir que c'était à la vérité même qu'ils s'adressaient. L'immoralité je n'ai jamais cherché à la faire entrer dans mes romans, comme on sert un plat bien épicé, en vue de flatter le goût blasé du lecteur. Sans doute la méthode est commode et facile à employer, puisque bien souvent il n'y a que quelques mots à ajouter à une scène, un geste, une posture pour en faire un tableau provocant, qui poussera à la vente du livre. Elle ne m'a jamais tenté, et ce n'est point pour le plaisir de créer un personnage franchement vicieux, qui prendrait une belle place dans ma galerie, que j'ai montré ce type de femme, mais bien pour en peindre un que je trouvais bon de faire connaître,

alors surtout que je n'avais pas les doutes et les hésitations qui eussent pu m'arrêter devant *l'imaginé* et me faire craindre de tomber dans l'exagération du parti pris.

Quand on ne regarde pas les femmes ou les maîtresses de ses amis avec des yeux trop tendres, il n'est pas rare qu'on les regarde avec sévérité. Sévère, je l'ai été pour Honorine, et même jusqu'à la haine : j'ai haï sa duplicité, sa fourberie, sa lâcheté, sa froideur de glace qui n'était qu'un masque pour tromper les imbéciles, au nombre desquels je fus d'ailleurs un certain temps. Pendant les dix années que j'ai suivi leurs amours, j'ai pu l'étudier, et je reconnais que c'était le personnage le plus curieux auquel pût s'intéresser un romancier le jour où, par les confidences de son amant et par ce que j'observai moi-même, je sus ce qui se cachait derrière ce masque.

Dans leurs voyages à Paris, c'était dans mon appartement que se donnaient leurs rendez-vous. Que de choses m'a apprises mon chez-moi lorsque j'y rentrais après leur départ, que je n'ai pas dites et ne peux pas dire ! Tout ce que je tentai pour éclairer d'Autrey fut inutile; il ne voyait pas par cela même qu'il ne voulait pas voir. Il fallait donc se taire ou se fâcher. Je ne me fâchai point, pensant qu'après tout c'est à nous à faire notre bonheur ou notre malheur, non à nos amis : il aimait, c'était assez pour m'arrêter.

C'est une mauvaise disposition que la sévérité chez un romancier qui doit regarder comme ses enfants tous ses personnages, les bons comme les mauvais. J'aurais persisté dans mes sentiments

pour Honorine que j'aurais écrit non un roman, mais un réquisitoire contre elle, ce qui n'a jamais été dans ma manière : présenter les faits et les caractères avec fidélité, sincérité, oui; prêcher, conclure, non; c'est l'affaire du lecteur, et la leçon se dégagera d'autant mieux pour lui qu'elle ne sera pas appuyée. Du jour où je commençai à bâtir le plan de ce roman, je vis Honorine à un point de vue différent en me plaçant au sien et non plus seulement à celui de d'Autrey. Je n'eus donc plus souci que de l'expliquer. De là certains détails qu'on a pu me reprocher et que je n'ai mis en lumière que parce qu'ils étaient indispensables, sinon à la marche du récit, au moins à la compréhension de ce caractère de femme, autrement intéressant, me semblait-il, que le récit lui-même.

Ce fut du jour de la rupture de ces amours que j'eus l'idée de les raconter. Mais quel journal voudrait publier ce roman compris et exécuté avec une extrême sincérité? Le temps s'écoulait, lorsqu'un jour, pour un nouveau journal qui allait paraître, *La Presse libre*, on vint me demander ma collaboration. Je répondis, ce qui était vrai, que j'avais des engagements ailleurs.

— Ce que vous voudrez.

— C'est sincère, votre « ce que vous voudrez? »

— Parfaitement.

— Eh bien! alors, je ne dis pas non; à vous de voir si vous direz oui. Depuis plusieurs années, j'ai l'idée d'un roman que je n'écris pas parce qu'il ferait hurler les abonnés du journal assez imprudent pour les publier. Vous qui n'avez pas encore d'abonnés, voulez-vous risquer l'aventure?

— Signons tout de suite.

Ce fut ainsi que j'écrivis *Madame Obernin* en toute liberté et qu'elle parut, telle qu'elle avait été écrite, — sans un mot coupé ou arrangé.

Quelle ne fut pas ma surprise, quelques jours après la publication du volume, de trouver dans la *Revue des Deux-Mondes* un article qui, malgré certaines réserves, pouvait paraître élogieux, étant donné le ton habituel de la maison pour ceux qui n'en étaient pas !

Comment, la *Revue* admettait un roman de ce genre !

Je n'étais plus au temps déjà lointain où j'imaginais qu'on parle d'un livre dans un journal par bienveillance, par justice, parce qu'il a plu, pour le plaisir de dire ce qu'on en pense ; et quelques années d'expérience m'avaient appris que si un article a toujours sa raison d'être, cette raison bien souvent doit être cherchée en dehors de celles qu'un esprit simple serait disposé à trouver. La bienveillance? Que viendrait-elle faire dans la mêlée littéraire? Le plaisir de dire ce qu'on pense? Mais à côté de ceux qui exercent un sacerdoce, est-ce que bien nombreux sont ceux qui prennent un plaisir sincère à établir la réputation d'un confrère qu'on coudoie tous les jours, et l'aider ainsi à occuper une place qu'on voudrait pour soi? Ce confrère est un camarade qui vous rendra demain ce qu'on fait aujourd'hui pour lui, très bien ; mais s'il ne peut rien pour ni contre vous, n'est-ce pas duperie de s'occuper de lui? Ennuyeux les succès des autres quand ils ne sont pas exaspérants, tandis qu'il est amusant de marquer son dédain par le silence quand

on ne veut pas aller jusqu'à l'hostilité déclarée. Mes idées là-dessus étaient si bien arrêtées, que chaque fois que je publiais un nouveau volume, au lieu d'augmenter les envois d'auteur, je les diminuais. A quoi bon écrire des dédicaces qui vont échouer sur les quais? Est-ce que ceux qui reçoivent des livres envoyés par les éditeurs les lisent? Si vous avez payé un livre, il y a des chances qu'il vous plaise, puisque vous avez été à lui pour une raison quelconque : titre, nom et réputation de l'auteur; mais « hommage de l'auteur » est-ce que cela constitue un choix, au contraire cela n'impose-t-il pas une corvée?

— Encore un, se dit-on, encore un mot assommant à écrire. Mais l'article sur ce fâcheux on ne l'écrit point, et il va s'entasser dans un coin avec beaucoup d'autres, en attendant que le bouquiniste vienne l'enlever pour quelques sous, en disant que : « Tout ça ne se vend point ».

Et puis, que produisent les articles quand ceux qui les signent manquent de l'autorité que donnent la conscience et le talent? Combien plus efficace est la propagande que fait le lecteur à qui a plu le livre qu'il vient d'acheter! Sincère, celle-là; pas de défiance, pas de dessous à craindre, pas de tromperie : « Avez-vous lu? — Non. — Eh bien! lisez. »

En partant de ces idées, je m'étais bien gardé d'envoyer *Madame Obernin* à la *Revue des Deux-Mondes*. Qu'en pouvais-je attendre? Ce n'était pas un roman dans le goût de son public, me semblait-il. L'article qu'elle lui consacrait avait donc tout pour m'étonner. Il eût été signé d'un nom brillant qu'avec l'infatuation naturelle à un auteur, je

me le serais plus facilement expliqué, comme témoignage spontané de sympathie que voulait me donner un esprit dégagé des mesquineries ordinaires. Pour être rares, ces marques de sympathie se rencontrent quelquefois; il n'y a pas que des indifférents, des jaloux et des envieux dans notre monde; je le savais aussi bien que personne. Mais, celui qui l'avait signé était tout simplement chargé des besognes courantes de la maison, des soins du ménage pour ainsi dire; et eût-il voulu, pour le plaisir de dire ce qu'il pensait, parler de mon roman, que bien certainement on ne lui eût pas permis. Il n'était rien dans l'affaire; la *Revue* était tout.

Alors?

Je n'eus pas longtemps à chercher; quelques jours après l'article, je reçus une lettre signée Buloz, qui me disait que « s'il entrait dans mes vues de publier un roman dans la *Revue*, il y serait accueilli avec plaisir ».

Ce qui entrait surtout dans mes vues à ce moment, c'était d'écrire un roman que j'avais depuis assez longtemps en tête, sans voir où le publier, non pour les même raisons que *Madame Obernin*, mais pour d'autres tout aussi délicates, puisque cette fois, au lieu d'effaroucher les lecteurs vertueux, il pouvait les inquiéter dans leurs sentiments religieux. Puisque la *Revue* me demandait un roman, pourquoi ne pas essayer de lui faire prendre celui-là?

J'allai voir Buloz et lui expliquai *Un Miracle*, me réservant de lui indiquer un autre sujet si celui-là ne lui convenait point.

A mon grand étonnement, il l'accepta. A propos d'*Un Miracle*, je dirai comment il ne le publia point, non pour des raisons de religion mais simplement de boutique; mais il n'en reste pas moins ce fait que ce fut *Madame Obernin* qui lui donna la vie.

UNE BONNE AFFAIRE

J'avais publié *Un Beau-Frère* dans le *Journal des Débats*, et ce roman avait eu la bonne fortune de plaire au public du journal en même temps qu'à son directeur. Et il faut dire que cette heureuse chance ne se réalise pas toujours : combien de fois les abonnés trouvent-ils imbéciles les romans qu'on leur offre à grand renfort de réclame ; et combien souvent aussi le directeur d'un journal blague-t-il le roman pour lequel il reçoit de ses crétins d'abonnés des lettres enthousiastes ! Enfin, le mien avait plu et, comme témoignage de satisfaction, on m'en avait commandé un autre en me promettant de m'augmenter : on me payait cent vingt-cinq francs le feuilleton pour *Un Beau-Frère*, on m'en donnerait cent cinquante pour *Une bonne Affaire.* C'étaient les prix de l'époque, et ils comptaient, particulièrement au *Journal des Débats*, comme on le verra tout à l'heure.

Cet arrangement avait été conclu au mois de janvier 1869, et mon roman devait commencer à paraître dans le journal vers la fin de l'année;

j'avais donc une dizaine de mois pour l'écrire, et ce n'était pas trop, le sujet n'étant pas de ceux qui permettent une exécution rapide et facile.

Mais, au mois de mai, la dissolution de la Chambre faisant chômer la politique pour une partie de l'été, M. Bertin me demanda mon roman.

— ... Je n'ai écrit qu'un chapitre.

— Où en êtes-vous de votre préparation?

— Le plan est arrêté chapitre par chapitre, scène par scène; et j'ai lu tous les livres qui me sont nécessaires pour la théorie de la chaleur; j'ai aussi tous mes documents sur les aventures judiciaires que doit traverser mon inventeur. J'ai vu des gens qui les ont vécues, ils m'ont dit les luttes qu'ils ont dû soutenir, les souffrances par lesquelles ils ont passé, les uns, de riches qu'ils étaient devenus misérables, les autres broyés, quelques-uns à moitié fous, sinon tout à fait : un particulièrement qui est ou a été tout cela et qui me servira de modèle.

— Alors, nous pouvons commencer.

— Nous le pourrions s'il s'agissait d'un autre roman; mais, dans celui-là, je dois, de temps en temps, parler la langue scientifique, et vous savez bien que je ne suis pas savant de profession.

— On ne demande pas aux romanciers d'être des savants.

— Sans doute; mais quand nous mettons en scène un professionnel, qu'il soit roi ou berger, prêtre ou soldat, nous devons lui faire parler la langue de son état, et c'est là la difficulté, une difficulté dont je sens tout le poids avec ce roman qui n'est pas d'hier, qui n'est même pas d'aujourd'hui,

mais qui est de demain ; et ce poids est d'autant plus lourd pour moi que les travaux de mon inventeur ne portent pas sur des matières courantes. Je n'ai certes pas la prétention de faire un cours sur ces matières, ni même de rien enseigner à ceux qui savent ; mais j'ai l'ambition que ceux-là, si par hasard ils me lisent, ne haussent pas les épaules. Je voudrais donc, quand je serai embarrassé, pouvoir consulter ceux qui sont en situation de me conseiller, — et cela demande du temps.

— Nous vous en donnerons autant qu'il vous en faudra. Si vous ne pouvez nous envoyer que deux ou trois feuilletons par semaine, nous ne publierons que ces deux ou trois feuilletons : un garçon ira tous les matins chez vous, vous lui remettrez tout ce que vous aurez fait; soyez tranquille, tout marchera bien.

— C'est que justement, ainsi pressé, je ne pourrai jamais être tranquille.

— Que pensez-vous de la *Cousine Bette*, de Balzac?

— Que c'est son chef-d'œuvre, et le chef-d'œuvre du roman.

— Est-ce qu'elle n'a pas été improvisée en six semaines, sans épreuves?

— Balzac était Balzac.

— Vous la trouvez donc supérieure au *Lys dans la Vallée ?*

— Assurément.

— Et cependant le *Lys dans la Vallée* a été caressé, enjolivé de ces belles phrases précieuses qui, à l'époque de sa publication, c'est-à-dire avant que Balzac fût sacré, ont égayé ses contemporains. Donc, en art, le temps ne fait rien à l'affaire, ce que je

voulais démontrer ; c'est le travail qui compte plus que le temps, et le travail dépend du tempérament ; si le vôtre est capable de l'intensité d'exécution qu'il faut pour enlever votre roman, vous rendrez service au journal en commençant tout de suite.

Service au journal, capacité de tempérament, c'était plus qu'il n'en fallait pour forcer mon acceptation.

Le lendemain matin, à trois heures, j'étais au travail, et cela dura jusqu'au mois d'août. Deux fois seulement le garçon du journal eut à attendre sa copie en dormant couché sur le gazon de mon jardin, ce qui ne paraissait pas lui déplaire, et lui faisait me dire gracieusement qu'il n'était pas pressé.

Commencée en juin, la publication d'*Une bonne Affaire* s'acheva en septembre. Alors seulement je passai à la caisse. Mais une déception m'y attendait : mon compte était réglé au même prix qu'*Un Beau-Frère*. Je fis remarquer qu'une augmentation m'avait été promise, ce qui parut tout à fait extraordinaire, car rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois on en était resté au temps où un directeur de journal, plaidant contre Balzac, reprochait à celui-ci d'avoir touché la très forte avance de 1,200 fr. pour *Eugénie Grandet*, et de demander l'énorme somme de 2,000 francs pour sa continuation. Il y eut des négociations, et à la fin on voulut bien reconnaître qu'à la vérité une augmentation m'avait été promise ; mais, comme l'administration n'en avait pas été avisée, les comptes étaient arrêtés : me la payer maintenant serait les déranger. Ce serait pour la prochaine fois.

Il n'y eut pas de prochaine fois... de mon fait.

LES SOUVENIRS D'UN BLESSÉ

C'est à Tours pendant que le gouvernement de la Défense nationale y résidait; c'est à l'armée de la Loire pendant la campagne de Coulmiers, à celle de l'Est dans sa retraite sur la frontière suisse, que ce roman est né ; et c'est à la gare de Perrache, puis dans un voyage en chemin de fer, que la première idée m'en est venue.

Le tableau lamentable que présentait cette gare à la fin d'octobre 1870 se trouve dans la seconde partie de ce récit (*Miss Clifton*, p. 14) où j'ai di l'émotion qu'on ressentait à la vue des blessés qui l'encombraient. C'étaient ceux des premières batailles, qui partis du village solides et vaillants y revenaient, à la sortie des ambulances, estropiés et misérables. En wagon je voyageai avec un de ces blessés, un lieutenant amputé du bras gauche : avant l'entrée en campagne, son mariage était fixé ; maintenant il revenait dans sa famille, portant, réunis dans sa poche, son anneau de fiançailles et la balle qui lui avait brisé le bras : la jeune fille qui

l'avait aimé voudrait-elle d'un invalide de vingt-huit ans ?

— Et la gloire !

— Y a-t il de la gloire pour un vaincu ?

De tous mes romans, c'est celui-là que j'ai gardé le moins longtemps en préparation, puisque je l'écrivis en 1871 et qu'il commença à paraître dans le *Temps* au mois de novembre de cette même année.

Me suis-je trop pressé ? On l'a dit, et particulièrement Zola dans un article d'autant plus intéressant qu'il date de mai 1872, et que Zola à son tour, après vingt années, a publié « la triste épopée de nos désastres » ; parce que, dit-il, il faut « un certain recul pour voir nettement les événements et il faut qu'un apaisement se fasse dans l'intelligence. »

J'aurais bien voulu le recul ; l'apaisement je ne le voulais pas, et c'est quand j'avais des officiers prussiens logés dans ma maison, c'est en les voyant tourner autour de mon cabinet de travail et me regarder curieusement par ma fenêtre ouverte, c'est sous leur œil espionneur, c'est en entendant leurs fortes bottes écraser le gravier de mon jardin, que j'ai écrit ce roman.

De là ses défauts sans doute, mais aussi sa qualité, si j'ai su la lui donner : l'émotion du vu, de l'entendu, du ressenti. L'historien met en œuvre des documents imprimés ; le romancier écrit sur le document vivant. Où seraient les miens si j'avais attendu ? Pour ne prendre qu'un épisode parmi ceux qui composent ces souvenirs : le combat et l'incendie d'Étrépagny ne devait-il pas être écrit sous la dictée même de ceux qui en avaient été les témoins ou les victimes, avec leur effarement, leur

émoi, leur indignation, le tremblement qui était resté chez plusieurs? Et il fallait se hâter, car ceux qui ont le plus souffert des horreurs de ce sac ne lui ont pas survécu longtemps : le vieux juge de paix qui se traînait à genoux pour qu'on le laissât emporter, de la maison qu'on allait incendier, sa femme paralysée; l'adjoint qui, pour n'avoir pas fait préparer un dîner assez fin et assez copieux pour messieurs les Saxons, mourait quelques mois après des coups dont ils l'avaient assommé ; et aussi plus d'un des otages qu'on fit le simulacre de fusiller.

Si j'avais attendu, j'aurais pu, il est vrai, mettre dans mon roman ce qui est dans l'histoire; j'ai préféré essayer que pour une part si faible qu'elle fût, on mît dans l'histoire un peu de mon roman.

C'est pourquoi, au lieu de le remanier comme je l'ai fait pour beaucoup d'autres, je l'ai publié tel qu'il a été écrit, avec la fumée des batailles, dont le nuage non encore dissipé à ce moment a pu obscurcir plus d'un endroit, mais aussi avec l'odeur de la poudre, avec le bruit du canon encore vibrant en moi. Est-ce qu'aujourd'hui je retrouverais aussi poignante l'émotion qui m'étreignait quand dans les gorges du Jura blanches de neiges, j'écoutais les détonations des grosses pièces du fort de Joux, — les dernières de la guerre?

Et à ce propos je veux ajouter un mot pour ceux, s'il s'en trouve, qui auraient la curiosité de comparer le texte de cette édition à celui du journal, et dire comment l'un est plus complet que l'autre. Le *Temps*, où paraissait le roman, avait alors Nefftzer pour directeur; tous ceux qui l'ont connu savent

quelles étaient ses éminentes qualités de journaliste ; mais vingt années de journalisme pratiqué sous l'Empire lui avaient donné des habitudes de prudence qui n'avaient jamais été les miennes, et qui lui firent demander quelques changements dans le chapitre du gouvernement de Tours. Comme mon roman était écrit pour dire ce que j'avais vu ou entendu, et aussi ce que je croyais vrai ou juste, je défendis mon texte. Pendant quinze jours, nous restâmes en face l'un de l'autre et le journal n'eut pas de feuilleton, malgré l'intervention amicale d'Hébrard qui me disait : « Mais Gambetta sera un jour le chef du gouvernement » ; à quoi je répondais : « Ça m'est bien égal. » A la fin, il fut décidé qu'on couperait ce que je ne voulais pas changer, et je m'empressai de rétablir dans le volume ce que le journal avait supprimé.

Mais le curieux est que, si je récrivais aujourd'hui mon roman, je supprimerais moi-même, je le crois bien, ce que je mis alors tant d'obstination à défendre.

UN CURÉ DE PROVINCE — UN MIRACLE

Vous êtes romancier, vous n'avez même pas été élevé au séminaire et vous prétendez nous montrer des prêtres, les faire agir avec leur caractère professionnel, les faire parler comme ils parlent ! Où les avez-vous connus ? Comment les avez-vous étudiés, dans quel milieu, dans quelles circonstances ? Si c'est d'après les fantaisies de votre imagination qu'ils agissent, si c'est votre langue qu'ils parlent, est-il possible qu'ils me touchent et que je m'intéresse à eux ?

La question serait trop juste pour que je n'y réponde pas d'avance.

Quand j'habitais avec mes parents, un prêtre venait de temps en temps consulter mon père sur ses affaires, et chaque fois je le voyais descendre de sa mauvaise voiture qui ressemblait à celle d'un commis-voyageur en épicerie ou en quincaillerie et était traînée par un pauvre diable de cheval jaune, comme jamais voyageur de commerce à coup sûr n'en attela. Je courais m'installer dans le cabinet de

mon père, certain que ce prêtre ne me laisserait pas quitter la place comme je feignais toujours de le vouloir faire :

— Ne vous dérangez pas mon cher fils, ce que j'ai à dire à votre cher père n'a rien de secret.

C'était mon abbé Guillemittes, qui ne s'appelait pas de ce nom bien entendu, mais qui, comme celui que je devais mettre dans plusieurs de mes romans, après avoir commencé la vie par le commerce s'était fait prêtre, et, devenu curé d'un gros village, avait voulu aussitôt jeter à bas la vieille église jusque-là suffisante pour ses paroissiens, mais non pour lui, et la remplacer par un monument du treizième siècle, construit d'après ses idees et sous sa direction, dont il ferait une merveille architecturale en même temps qu'un lieu de pèlerinage.

Mais la manie architecturale coûte cher, et elle entraîne ses victimes dans des difficultés et des embarras de toutes sortes, — difficultés avec les ouvriers et les entrepreneurs ; embarras avec ceux qui doivent fournir les fonds que chaque jour dévore la merveille.

C'était pour conter ses difficultés et ses embarras que de temps en temps l'abbé Guillemittes venait consulter mon père et lui demander des conseils pratiques, qui pour lui avaient un double avantage : — le premier de ne rien lui coûter ; — le second de lui montrer clairement quels étaient ses droits au point de vue légal en même temps que lui expliquer quelles étaient ses obligations.

Pour moi, ces explications que j'écoutais curieusement formaient la partie la plus intéressante de ces consultations. Tant qu'il s'agissait de réclama-

tions qu'il jugeait solides, fondées sur des droits indiscutables, il parlait nettement, allant au but. Au contraire, quand il était question de celles qu'on lui adressait, et qu'il n'admettait pas ou qu'il ne croyait recevables qu'en partie, c'étaient des contestations d'une abondance extraordinaire avec toutes sortes de subtilités d'interprétation, de distinctions qui me rappelaient celles dont j'avais trouvé des modèles dans les *Provinciales*.

Sans être dévot, — peut-être même parce qu'il ne l'était point — mon père avait le respect du caractère sacerdotal, ayant reçu sa première instruction du curé de son village natal, qui était, m'a-t-il dit, un brave homme aussi remarquable par son intelligence qu'il était vénérable par la pratique de toutes les vertus; ce qui n'avait pas empêché qu'en 93, il l'avait vu monter dans la charrette pour aller à la guillotine. D'un côté la reconnaissance envers celui qui s'était montré un père pour lui ; de l'autre l'effet de cette catastrophe sur un enfant de treize ans, avaient fait naître en lui une sympathie pour les prêtres qui le portait toujours à l'indulgence envers eux. Aussi quand, l'abbé parti, je risquais quelque observation qui trahissait mon étonnement:

— N'oublie donc pas, me disait-il, qu'il a commencé par être commerçant.

Et pour lui qui pendant ses longues années de notariat avait rencontré des commerçants dans toutes sortes d'affaires, cette explication répondait à tout; mais moi elle ne faisait pas taire mes interrogations. J'en connaissais des commerçants, et je ne trouvais en eux rien, ni dans leur dédain des formes

qui allait jusqu'à la brutalité, ni dans leur franchise à poursuivre leur intérêt sans souci du reste, de ce que je croyais voir dans cet abbé Guillemittes, qui me semblait au contraire réunir en lui, à une haute puissance, tout ce qui, selon mes idées de ce moment, constituait le caractère du prêtre, — non celui du simple desservant confiné dans sa paroisse, — mais celui qu'une ambition quelconque a jeté en pleine lutte de la vie, où il bataille avec des armes qui lui sont spéciales.

Que ne venait-il plus souvent? J'aurais voulu l'entendre tous les jours, car si je n'avais pas encore écrit de romans, j'en roulais déjà des tas dans ma tête, et j'avais conscience que ce prêtre était le personnage le plus intéressant qu'un romancier pût rencontrer ; si j'arrivais à lire dans celui-là, ce serait une curieuse étude d'observation qui me donnerait confiance pour d'autres.

Dans ces entretiens il n'était pas uniquement question de chicanes ; souvent aussi l'abbé Guillemittes se laissait aller à parler des embarras sans cesse renaissants qu'il rencontrait pour se procurer les ressources que son église dévorait ; car ce n'était pas l'argent nécessaire au lendemain qui lui manquait, c'était celui qu'exigeaient les dettes de la veille, les terribles échéances en retard. Sans doute, dans ces confidences, il ne disait pas tout, — sa manière n'était pas de dire tout en quoi que ce fût, — mais comme, à travers les réserves dont il s'enveloppait, il était facile d'entrevoir les luttes qu'il avait à soutenir ! — « C'est le rocher de Sysiphe, disait-il; un beau jour les forces me manqueront, et il m'écrasera. » — Et comme mes sou-

venirs mythologiques n'étaient pas encore oubliés, je trouvais qu'il aurait pu rappeler tout aussi justement le tonneau des Danaïdes qu'était réellement cette église dans laquelle avec un labeur prodigieux de ses jours et de ses nuits, sans une minute de repos ou de sécurité, il versait les flots d'argent qu'elle absorbait, les laissant s'écouler par mille ouvertures invisibles. A cette époque, une bonne partie de la bourgeoisie, arrivée à la fortune sous le gouvernement de Louis-Philippe, se montrait franchement indifférente en matière de religion, tandis qu'une autre restait Voltairienne ; si la dévotion allait bientôt redevenir à la mode, il n'était pas encore chic d'aller à l'église « pour donner à croire qu'on est du monde », et à défaut d'ancêtres, d'afficher au moins des principes. Aussi le malheureux Sysiphe qui, comme tous les hommes supérieurs, avait devancé son temps, était-il obligé d'inventer à chaque échéance, c'est-à-dire tous les jours, quelque nouvelle manière de forcer les serrures des caisses et les fermoirs des porte-monnaie de gens apathiques ou hostiles, qui faisait l'admiration du naïf que j'étais alors, me demandant où il était le plus habile, le plus ingénieux, le plus puissant, le plus profond, — dans l'exploitation de la charité et de la piété, ou dans celle de la vanité, de la bêtise, de la canaillerie de ceux qu'il appelait à l'honneur insigne d'être les bienfaiteurs de son église.

Quand je fis la connaissance de l'abbé Colombe, il n'était point encore entré dans les ordres ; clerc de notaire dans une étude de village, il travaillait à amasser, après avoir acquitté les petites dettes de son père, l'argent nécessaire pour payer ses années

d'étude au séminaire et celles de son frère jumeau; mais déjà prêtre de la tête aux pieds, de corps, de cœur, d'esprit, d'âme, d'attitude, de langage, et si complètement, si parfaitement qu'il réunissait en lui toutes les qualités d'une vocation prédestinée, avec une simplicité, une ingénuité, une humilité qui lui faisaient sincèrement croire qu'il était « un si pauvre homme », alors que ceux qui l'approchaient le reconnaissaient pour le plus saint homme qui fût au monde. Pendant plus de six ans je le suivis, et s'il ne parvint point à coudre dans mon gilet la médaille sacrée qui devait me préserver des embûches du démon, ce ne fut la faute ni de l'ingéniosité ni de la persévérance de ses pieuses habiletés ; encore ne suis-je pas assuré qu'il n'ait point réussi, sinon à détourner de moi le malin, au moins à me faire porter, à mon insu, une de ses médailles : il était si avisé pour les roueries de ce genre !

Je n'aurais connu que ces deux prêtres si dissemblables, que l'idée ne me serait jamais venue de mettre en scène un petit coin du monde clérical, si particuliers que fussent ceux-là, et précisément à cause même de leur originalité qui les sortait de l'ordinaire ; mais au courant de la vie, j'en rencontrai d'autres qui, peu à peu, formèrent une galerie.

Ceux avec lesquels je me trouvai en rapport en Normandie, au temps de ma première jeunesse, étaient des petits curés de village à l'intelligence peu cultivée et peu ouverte, à l'âme simple et tranquille, sans éducation, sans manières, d'esprit lourd ou borné, restés paysans sans que le séminaire les eût dégrossis ; en somme, de braves gens,

semblait-il, qui, n'ayant d'autre ambition que la paix, admettaient la médiocrité de leur existence dont ils eussent été satisfaits, s'ils avaient trouvé un peu plus d'égards, de douceur et d'indulgence chez leurs supérieurs ; mais encore subissaient-ils cette autorité despotique sans plaintes, sans révolte, en répétant le mot typique que j'ai entendu dire à l'un d'eux, celui-là même qui m'a baptisé : « Moi, dans la vie, toujours et pour tout, je me conforme, je me conforme. »

Au contraire, ceux que plus tard je pus observer d'un peu plus près, parce que j'étais d'âge à mieux les étudier, étaient pour un certain nombre des mécontents, des révoltés, qui ne se conformaient en rien, et auraient déchiré leur soutane s'ils avaient su par quoi la remplacer, sans être exposés à rester tout nus, ce qui ne pouvait pas convenir à leurs besoins de bien-être.

Ce furent les hasards d'un voisinage qui me mirent en relation avec l'un d'eux, dans un tout petit village de la grande banlieue parisienne ; et, par lui, avec d'autres de ses confrères qui par bien des points lui ressemblaient, pensaient, sentaient, souffraient comme lui d'une règle trop étroite pour leurs esprits affranchis.

Souvent le dimanche, j'allais passer la journée dans ce village, et après un dîner côte à côte dans une maison amie, une sorte de camaraderie s'établit entre nous ; il n'était que de quelques années plus âgé que moi ; il avait la curiosité de savoir comment vivait la jeunesse littéraire de cette époque, quelles étaient ses idées, ses aspirations, ses haines ; de mon côté, j'avais celle de lire dans

ce jeune curé, si différent de ceux que j'avais pratiqués en Normandie. C'était plus qu'il ne fallait pour nous rapprocher puisque nous étions aussi curieux, lui de moi, que moi de lui, et que de mon côté, j'avais le dessein d'entrer en relations avec quelques autres prêtres, ses camarades ou ses amis.

Tout d'abord, on s'observa devant ce laïc; mais quand l'habitude fut venue et avec elle la certitude qu'on n'avait rien à craindre de lui, on ne se gêna plus et on se livra d'autant plus volontiers que pour tous les prêtres, même les plus fermes, c'est un besoin de lâcher l'attitude imposée et de redevenir, ne fût-ce qu'une minute, ce que la nature les a faits.

Il n'y a point à peindre ici ce milieu que le voisinage de Paris avait créé dans des conditions spéciales. Cela pourrait fournir matière à un roman étudié. Une esquisse en quelques pages ne pourrait être qu'incomplète dans ces notices, et par là déplacée. Cependant, on doit comprendre que le jeune prêtre qui a toutes les facilités de s'en aller « en ballade, » à Paris, revêtu d'habits bourgeois, sans qu'on puisse le reconnaître parce qu'il a laissé repousser sa tonsure; — qui est le commensal forcé des châtelains de sa paroisse, lesquels ne sont quelquefois que des gens tarés, eux, leur femme et leur famille; — dont les ouailles sont ces paysans de l'Ile-de-France, que la fréquentation de la grand' ville a fait plus roublards que le Parisien le plus avisé, — on doit comprendre que ce curé-là ne ressemble pas toujours à l'humble desservant d'un village du Centre ou du Midi, dont la vie entière s'écoulera à l'ombre de son clocher.

Pour montrer jusqu'où pouvait aller la liberté que ces jeunes prêtres se donnaient, et la façon dont ils transigeaient avec leurs devoirs professionnels, un fait suffira : il a un accent assez vif pour faire juger leur état de conscience. Un dimanche de mai, j'arrive au village et en passant devant le presbytère, je croise le curé qui traversait la route pour aller à l'église célébrer la grand'messe. Nous n'avons le temps d'échanger que quelques mots, cependant je lui dis l'émotion bouleversante dans laquelle vient de me plonger une lecture que j'ai faite en wagon, — celle du commencement des *Châtiments*, que le matin même on m'a prêtés, à condition que je les rendrais le lundi, pour qu'ils puissent passer de mains en mains, tant est grand l'empressement à se jeter sur ce petit volume qui, alors traqué par la police impériale, n'entrait et ne circulait que difficilement en France.

— Qu'allez-vous faire aujourd'hui? me demanda-t-il.

Je lui dis l'emploi de mon temps, qui ne me laissait pas une heure pour la lecture.

— Alors, prêtez-moi le volume, puisque vous ne pourrez pas l'ouvrir, dit-il.

— Votre journée est encore plus prise que la mienne, vous avez la procession.

— Je trouverai toujours bien quelques instants pour en lire plusieurs pièces.

Ainsi prié, je ne pouvais pas refuser; je lui remis le volume.

Dans l'après-midi, je rencontrai la procession qui se déroulait entre la verdure de deux haies fleuries, se rendant à un Calvaire, et me rangeai

pour la laisser passer. Gravement, mon curé marchait, portant de la main gauche un livre d'église ouvert; il ne chantait point. Quand il fut en face de moi, je vis que dans ce livre d'assez grand format, il en tenait un autre tout petit, qui, précisément, était mon exemplaire des *Châtiments.* Si j'avais pu douter de mes yeux, le sourire triomphant qu'il m'adressa m'aurait dit combien j'étais naïf de ne pas croire ce que je voyais.

Ces études faites, il me sembla que je pouvais, sans courir des aventures trop périlleuses, mettre des prêtres en scène, et je pensai à écrire *Un Miracle.*

J'ai déjà dit comment je proposai *Un Miracle* à Buloz qui m'avait demandé un roman; maintenant, je dois expliquer comment ce roman, écrit pour la *Revue des Deux-Mondes*, fut publié par l'*Indépendance belge.*

L'expérience que donnent les années me fait reconnaître que c'était une idée bizarre, pour ne pas dire plus, d'imaginer qu'un roman tel qu'*Un Miracle* était à sa place dans la *Revue des Deux-Mondes*, si respectueuse de la tradition, mais alors, c'était precisément l'irrévérence de ce roman que je trouvais amusant de présenter à ce public fermé, qu'il dût s'en fâcher ou non; s'il s'en fâchait, si je devais batailler avec Buloz, nous verrions. Je ne l'avais pas pris en traître, et franchement, je lui avais exposé les dangers de mon sujet, sans les exagérer; mais aussi sans les atténuer; si après lecture, il voulait m'imposer des modifications qui ne me conviendraient point, je porterais mon *Miracle* ailleurs; je n'avais pas faibli pour mon second

roman, j'hésiterais encore bien moins pour celui-là qui venait dix ans après. Cependant ce ne fut pas pour irrévérence, qu'il ne parut pas dans la *Revue des Deux-Mondes;* ce fut simplement pour des raisons de boutique, qui à ce titre peuvent être contées ici, puisqu'elles forment un tout petit épisode de l'histoire littéraire de notre temps, sinon pour moi, au moins pour la *Revue des Deux-Mondes* qui a exercé une si lourde influence sur ce temps.

C'était au printemps de 1870 que j'avais commencé le roman, et pressé par les lettres de Buloz, je l'avais mené aussi rapidement que possible ; la guerre l'interrompit, ou tout au moins ne me permit d'y travailler qu'irrégulièrement et sans suite. Ce fut seulement quand je fus réinstallé dans ma maison que je pus le reprendre. J'approchaïs de la fin lorsqu'un jour je vis, par ma fenêtre ouverte, s'arrêter devant ma grille un fiacre parisien qui paraissait perdu. Il en descendit un monsieur de tournure distinguée, décoré, qui avait tout l'air d'un personnage officiel, et je m'imaginai, quand il entra dans mon jardin, qu'il venait me demander des renseignements sur quelque membre de la Commune, appartenant au monde des lettres, qui, en ces derniers temps, ne sachant ou donner de la tête, s'était réclamé de nos anciennes relations, bien que nos opinions politiques ne fussent nullement les mêmes. Comme je trouvais la répression à laquelle on s'abandonnait follement cruelle, je me promettais de le reconduire vivement à son fiacre, lorsqu'on me remit sa carte : Bérardi, directeur de l'*Independance belge;* ce qui me fit penser que les

gens d'imagination étaient vraiment un peu pressés de vouloir aller toujours au-devant des choses, au lieu d'attendre qu'elles vinssent à eux.

Ce n'était pas du tout de communards que M. Bérardi voulait m'entretenir, mais simplement de son journal. Pendant la guerre, l'*Indépendance belge*, le seul journal en langue française bien informé et impartial, avait pris un développement considérable ; la guerre finie, M. Bérardi voulait soutenir ce succès en donnant à son public des romans inédits ; si j'acceptais les propositions qu'il m'apportait, je me trouverais chez lui en bonne compagnie : Gustave Droz, Ulbach, etc. ; mon prix serait le sien, j'aurais toute liberté de sujet et d'exécution.

C'était parler cela, et mieux que les directeurs des journaux de Paris ; aussi, ce fut avec regret que je lui expliquai qu'engagé envers la *Revue des Deux-Mondes* et le *Temps*, je ne pouvais pour le moment accepter ses propositions.

— Ce sont des engagements fermes ? me dit-il.

— Avec le *Temps*, oui ; avec la *Revue*, il ne reste qu'à fixer la date de la publication et le prix.

— C'est quelque chose, cela ; et il me semble que si la date et le prix que vous donne Buloz ne vous conviennent pas, vous pouvez me passer le roman que vous avez écrit pour lui.

— Il m'a pressé pour l'avoir.

— Il vous laissera peut-être le temps nécessaire pour en faire un autre ; moi, j'ai besoin du vôtre tout de suite ; voyez-le donc, car tant que tout n'est pas convenu, il n'y a pas d'engagement.

Le lendemain, j'étais chez Buloz qui, pour la

date, m'accorda toute satisfaction : mon roman commencerait aussitôt après celui qui était en publication ; mais pour le prix, il en fut autrement.

Quand j'abordai cette question, il commença par s'étendre en considérations générales sur l'importance qu'il y avait pour un romancier à écrire dans sa *Revue*, sur l'autorité, l'honneur que ce choix lui valait, sur la sévérité d'exécution que cette collaboration imposait, sur la préparation à l'Académie qu'elle était, puis enfin il se décida à me dire qu'il m'accorderait son grand prix... trois cents francs la feuille.

— C'est-à-dire que si mon roman fait dix feuilles, il me rapportera trois mille francs.

— J'espère qu'il n'en fera pas plus de huit ; dix, c'est trop long.

— Alors ce sera deux mille quatre cents francs.

— Sans doute.

A mon tour, je voulus lui servir des considérations morales dans sa manière :

— Il n'y a pas que l'argent à regarder dans le prix payé pour ce qu'on achète, il y a aussi la valeur qu'on reconnaît à ce qu'on paie.

— Alors nous ne sommes pas d'accord sur cette valeur ? dit-il d'un air goguenard.

— Pas du tout.

— Combien voulez-vous ?

Je n'avais pas préparé une réponse à cette question ; au hasard, je dis :

— Mille francs la feuille.

Il leva au ciel des bras indignés :

— Jamais !

— Dans ce cas, n'en parlons plus.

— Vous êtes fou !

— J'espère trouver aussi fou que moi.

Ce fut ainsi que de la *Revue des Deux-Mondes* mon roman passa à l'*Indépendance belge.*

Je croyais en avoir fini avec Buloz lorsque peu de temps après la publication en librairie de mon roman, je lus dans la *Revue* un article qui l'arrangeait de la belle manière. J'avoue que cela m'étonna un peu, tant le procédé était grossier. Je contai mon aventure à des journalistes ; ils en firent flèches pour s'amuser à tirer sur Buloz qui était généralement détesté et qu'on prenait volontiers pour tête de Turc ; Sarcey, à cette occasion, gagna le prix.

La guerre continua sur mon dos, c'est-à-dire qu'à chaque roman nouveau que je donnai, la *Revue* recommença ses attaques, si bien qu'à la fin je voulus, sans autrement leur répondre, qu'on sût d'où elles venaient, et j'écrivis à Buloz une lettre que publièrent les journaux ; la voici :

« Monsieur,

» Depuis quelques années, vous me faites attaquer fréquemment, dans votre *Revue*, par des gens à votre service qui se cachent le plus souvent sous des pseudonymes.

» Jusqu'à ce jour, j'ai laissé passer ces articles parfois sans les lire ou, quand par hasard je les lisais, sans en prendre souci.

» Mais à la longue, mes amis, moins patients que moi, se fâchent de mon indifférence et appellent faiblesse ce qui en réalité est dédain.

» Pour leur être agréable, je vous préviens qu'il

m'est resté entre les mains deux des lettres qui m'ont été écrites en votre nom par M. Charles Buloz, secrétaire de la rédaction de la *Revue des Deux-Mondes*, et qui sont en contradiction complète avec vos attaques d'aujourd'hui.

» La première de ces lettres est en date du 27 mars 1870 ; elle m'annonce que la *Revue* a consacré une étude « sympathique » à l'un de mes romans « qui lui a paru mériter les éloges de la critique » et elle me demande de vous donner un autre roman « que vous verriez avec plaisir figurer dans la *Revue*, si la chose entre dans mes vues » (je cite textuellement pour ne pas déflorer cette jolie chose).

» La seconde est en date du 20 mai 1870 ; elle me reproche de rester sans vous voir, et elle me prie de vous porter ce roman, qui se fait trop attendre.

» Je pourrais aussi vous rappeler mes entretiens avec M. Ch. Buloz, dans lesquels celui-ci me proposait d'écrire exclusivement pour votre revue, et voulait que je prisse l'engagement de lui donner deux romans par an ; mais je m'en tiens à cette correspondance, qui, elle, n'est pas niable.

» De ces deux lettres, il résulte donc qu'il a été un temps peu éloigné où vous faisiez assez de cas du romancier que vous injuriez aujourd'hui pour lui demander sa collaboration, et que c'est lui qui vous a refusé cette collaboration pour des raisons pécuniaires.

» Cette constatation me suffit, et je n'ai nul désir d'engager une discussion avec ceux qui, dans votre revue, sont chargés de donner une forme plus ou moins littéraire à vos inspirations. Je ne me suis

pas réjoui de vos éloges, je ne me fâche pas de vos injures ; je tiens uniquement à constater que vous m'étiez « sympathique » quand vous espériez que je consentirais à écrire dans votre revue, et que vous ne m'avez été hostile que du jour où vous avez compris « que la chose n'était pas dans mes vues ».

» C'est assez pour montrer une fois de plus que, dans cette *Revue des Deux-Mondes*, que vous dirigez avec une économie si remarquable, éloges et critiques sont, quand vous vous en mêlez, une affaire de gros sous. Appât pour attirer ou payer à peu de frais les écrivains dont vous avez besoin, ou vengeance contre ceux qui n'ont point accueilli vos propositions.

» Je sais que, parmi ceux de mes confrères que vous traitez comme moi, il en est plusieurs qui pourront, quand ils le voudront, vous faire une réponse pareille à la mienne. C'est pour les y engager que je livre cette lettre à la publicité.

» Agréez mes salutations.

» HECTOR MALOT.

» Fontenay-sous-Bois, avril 1875. »

UN MARIAGE SOUS LE SECOND EMPIRE
LA BELLE MADAME DONIS

— Janvier de La Motte.

Ce fut lui qu'on reconnut dans mon préfet. Tout le monde dit son nom quand le roman parut. Je ne répondis rien. Je ne pouvais pas plus nier qu'avouer; car, s'il y avait du Janvier de La Motte dans M. de Cheylus, d'autres avaient servi avec lui à composer ce personnage, dont j'avais eu la prétention de faire le type « préfet du second Empire »; et l'un de ceux qui m'avaient fourni le plus de traits était un journaliste que tout Paris a connu au *Constitutionnel*, et dont la France entière s'est amusée quand, à son tour, il a été bombarbé préfet, Paulin Limayrac, le Gascon le plus drôle, le plus original, le plus cocasse que la Garonne ait envoyé à Paris, et que Paris a eu le tort de renvoyer dans son pays, où il ne devait pas réussir, par cela même qu'il était trop Gascon pour ses compatriotes.

Un jour que je lui avais demandé l'insertion d'une simple réclame de librairie, il l'avait rempla-

cée par une note aimable qui me semblait mériter une visite.

— Eh bien ! quoi ? me dit-il.

— Je viens vous remercier.

Il se précipita sur ses sonneries, et deux ou trois rédacteurs arrivèrent, effarés.

— Regardez monsieur, dit-il en me montrant. Regardez-le ; il me remercie. On lui a été agréable et il ne trouve pas au-dessous de lui de reconnaître qu'on lui a fait plaisir.

Un autre jour, pendant que je cause avec lui, son garçon de bureau lui apporte une carte qu'il lit :

— Encore lui ! Il me rendra fou. Renvoyez-le. Jetez-le à la porte. A coups de pied faites-lui descendre l'escalier.

Le garçon ne broncha pas, habitué bien évidemment à ces violentes sorties.

— Au fait, puisqu'il est là, introduisez-le.

Je veux partir ; il me retient.

Le fâcheux entre. Limayrac court à lui les deux mains tendues :

— Cher ami, que votre premier mot soit pour me demander un service !

Et il n'a même pas conscience que je suis témoin de son revirement, ou, s'il en a conscience, c'est pour en rire.

Pendant qu'un roman de moi paraissait dans son journal, il m'envoie une dépêche : « Accourez vite. »

J'arrive.

— Malheureux !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment, ce qu'il y a ? Vous avez un curé qui fait la fête avec ses pénitentes, ou va la faire !...

— Où avez-vous vu ça ?

— Je n'ai pas vu, on m'a dit.

— On vous a dit une niaiserie.

— Ce n'est pas vrai ?

— Il ne la fait pas, il ne la fera pas.

— Vous m'enlevez un poids !... Je voyais déjà la tête de l'Impératrice.

Et avec une bouffonnerie délirante, il mima les façons de l'Impératrice, si faciles à singer.

Moins exubérant, moins en dehors, mais tout aussi inconscient, Janvier de La Motte était également un curieux personnage, avec assez de traits propres pour personnifier une époque et une profession. Sans doute, tous les préfets de l'Empire n'étaient pas des Janvier, mais nombreux étaient ceux qui avaient des points de ressemblance avec lui : il semblait que ce fût une sorte de tenue ; c'est pourquoi j'ai représenté le mien tel qu'on le voit dans mon roman, qu'il mène et qu'il marque à son image.

Ce fut à l'inauguration d'un pont sur la Seine, à Saint-Pierre-de-Louviers, avec revue de pompiers, que je le connus. Pourquoi des pompiers à l'inauguration d'un pont ? Simplement parce qu'il s'était nommé lui-même « Père des pompiers », ce qui était une manière comme une autre, et pas la plus maladroite, de se rendre populaire. Ne sont-ils pas une élite, « ces bons pompiers ? » Et quand on est l'agent électoral d'un gouvernement populaire, il n'est pas indifférent d'avoir des fils dévoués dans chaque village. Un samedi, à l'*Opinion nationale*, A. Guéroult demandait qui, le lendemain, voulait représenter le journal dans l'Eure, à l'inauguration

d'un pont présidée par Janvier de La Motte. Inauguration d'un pont... personne ne fut alléché : « Crevant. » Mais, comme j'avais déjà l'idée d'un préfet compère de revue, je me proposai.

C'était un de ses mérites de se faire irrésistible avec les nouveaux venus. Il m'accueillit avec une bonne grâce qu'il n'eût certainement pas eue pour un vieil ami.

— Au banquet, votre place sera à ma gauche, me dit-il ; et pendant mon discours, improvisé bien entendu, quand je ne serai pas assez gaga, vous m'avertirez d'un coup de coude ; ça me remettra dans la bonne voie.

Il ne fut pas du tout gaga, son discours ; très curieux, au contraire, par son art de plaire à ses auditeurs, de les enthousiasmer en les flattant et en leur laissant entrevoir des promesses vagues comme des contes pour des enfants, qui, au fond, ne promettaient rien.

Je lui fis mes compliments dans ce sens, et il en fut content.

— N'est-ce pas toute la politique ? dit-il, se blaguant lui-même. Puisque la mienne vous intéresse, venez me voir à Évreux ; je vous montrerai un fumoir meublé avec les fonds des enfants trouvés, et vous apprendrez par cet exemple à quoi servent les virements entre des mains intelligentes.

Bien qu'à cette époque j'allasse très souvent à Lisieux, ce qui me faisait passer à Évreux, jamais je ne me rendis à l'invitation du préfet : mais très souvent je rencontrais celui-ci en chemin, car je crois bien qu'il vivait plus en wagon, entre Évreux et Paris, qu'à sa préfecture. Si, après avoir passé la

visite du train, il constatait qu'il n'y avait pas de femme à son goût, devant laquelle il aurait plaisir à parader, il me faisait l'honneur de monter avec moi, et nous causions.

— Vous ne voulez donc pas venir me voir ? me disait-il.

Un jour, comme il insistait, je lui répondis que je me faisais scrupule d'accepter les invitations de ceux que je voulais mettre dans mes romans.

— Alors, ce sera dur, dit-il en riant. Ne vous gênez pas ! Pourvu que ce soit drôle, je serai content.

C'est qu'il était homme à s'amuser de son personnage et de son rôle ; il a ri de celui que je lui ai donné dans *Madame Obernin*.

En parlant d'*Un Beau-Frère*, j'ai dit comment je ne pus pas publier, sous le gouvernement qu'il servait si originalement, ce roman où je voulais lui faire jouer le premier rôle, et comment je fus obligé d'attendre la chute de l'Empire.

Il y avait des gens qui n'auraient pas accepté sa publication, et des plus hauts, des plus puissants. Car cette tentative de mariage d'une riche héritière avec un aventurier de la cour est fondée sur la réalité, et ceux qui avaient eu l'idée de ce mariage et y avaient employé leur influence « auguste » auraient fait payer au journal, sinon au romancier lui-même, la divulgation de leurs intrigues.

Quand on arrive au pouvoir à la suite d'une aventure, et que, par faiblesse, ignorance ou autrement, on ne commence pas, suivant le précepte de Machiavel, par se débarrasser des complices qui vous

y ont porté, on devient leur prisonnier : il faut leur payer les services qu'ils vous ont rendus, — et cela sans s'acquitter jamais envers eux. Ce fut ainsi qu'un Sainte-Austreberthe en chair et en os, bien vivant, bien réel, voulut, pour remettre de l'ordre dans ses affaires dérangées, épouser Marthe, la fille d'un très riche armateur dans une ville qui n'était pas Bordeaux. Et, de même que dans le roman qui a suivi la réalité, ce fut ainsi que toutes les influences dont peut disposer un gouvernement irresponsable furent mises en jeu pour faire ce mariage qui non seulement assurait la fortune d'un ami des mauvais jours, mais encore enlevait la riche héritière à l'un des plus dangereux représentants du parti orléaniste qu'elle aimait.

Mon préfet aura-t-il trouvé drôle le rôle que je lui ai donné dans cette histoire? Je ne l'ai pas revu depuis qu'elle a paru. Mais des amis à lui ont bien voulu le trouver fidèlement peint.

— Que c'est bien lui ! dit une personne de son intimité ; seulement, il n'aurait jamais eu cet esprit de suite.

CLOTILDE MARTORY

Au mois d'avril 1871, aller de Versailles à Fontenay-sous-Bois, était un voyage qui demandait plus de vingt-quatre heures, et qui, si l'itinéraire n'en était pas choisi avec certaines précautions, pouvait présenter des dangers, puisque sur la ligne des fortifications qui va d'Ivry à Asnières, les troupes de la Commune et de Versailles se battaient chaque jour du matin au soir, souvent même une partie de la nuit, et qu'il fallait faire un circuit assez large pour ne pas être pris dans la mêlée.

Mais combien curieux aussi était-il ce voyage, et lamentable, le long des routes dont les arbres avaient été coupés, et à travers les villages dévastés par cinq mois de guerre, aux murs des jardins crénelés, aux façades rayées par les balles, éventrées par les obus, avec çà et là des trous noirs qui marquaient la place des maisons incendiées! Maintenant la guerre civile succédait à la guerre étrangère, et la canonnade, la fusillade, les défilés d'artillerie, les marches des troupes, les sonneries de

clairons, les batteries de tambours continuaient comme s'il n'y avait rien de changé. Mais ce que les paysans voyaient et n'avaient pas vu pendant la guerre, c'étaient, dans les bois de Saint-Cloud et de Meudon, des cavalcades de gens du monde qui, à cheval ou en break, venaient se donner le spectacle de la bataille du haut des collines d'où l'on a des vues sur Paris : le temps était généralement beau, l'éclosion du printemps s'accomplissait avec cette immuable sérénité de la nature qui ne connaît ni les douleurs ni les catastrophes humaines, et cet agréable déplacement était un sport qui remplaçait Longchamps, cette année-là fermé pour cause de bombardement ; dans les sous-bois, aux carrefours, il y avait des haltes où les claires toilettes des femmes se mêlaient aux uniformes des officiers, en jolis tableaux bien composés, comme dans un rallye, tandis que sur les routes passaient et repassaient à la file des omnibus chargés de Parisiens qui allaient de Versailles à Saint-Germain et de Saint-Germain à Versailles, incessamment, toujours en mouvement, comme des abeilles autour de leur ruche envahie et dévastée par un ennemi contre qui elles ne peuvent que bourdonner effarées.

Quand des lignes françaises on passait aux lignes ennemies, on ne rencontrait plus ces cavalcades, mais l'aspect des villages était le même : les troupes allemandes celles-là, au lieu de marcher à la bataille, s'en allaient à l'exercice, et c'était le défilé successif de tous les uniformes de l'armée : Prussiens, Saxons, Bavarois, Wurtembergeois, et ce qui était un étonnement c'était de voir sur les

murs blancs, souvent au bas d'inscriptions d'étapes en langue allemande, un cri français écrit sous l'œil même des vainqueurs : « Werder assassin. »

Parti de Versailles dès le matin, je devais passer par Marly, Saint-Germain, Maisons, Argenteuil, Saint-Denis, pour prendre à Pantin le chemin de fer qui m'amènerait à Nogent, et j'espérais, en me hâtant, qu'il ne me faudrait pas plus d'une bonne journée pour faire cette route ; mais comme je n'arrivai à Saint-Denis qu'après le soleil couché, il me fut impossible de trouver une voiture qui consentît à me conduire à Pantin, et je dus me décider à passer la nuit dans un pauvre hôtel près de la gare.

Bien qu'il ne fût guère attrayant ni même engageant, il était si bien rempli de Parisiens attendant là naïvement le moment de rentrer chez eux, qu'on ne put donner au voyageur qui ne serait pas un pensionnaire qu'un cabinet noir, sans fenêtre, sous les toits, et dans la salle à manger qu'une place à une petite table de café déjà occupée.

Mon vis-à-vis était un homme de cinquante ans environ, de grande taille, au visage fin, à l'air distingué et de tournure militaire. Comme je le regardais, curieusement surpris du contraste qu'il présentait avec les gens dont nous étions environnés, il m'examinait aussi.

— Nous n'avons pas trop l'air d'être dans le même commerce que ces pistolets-là, me dit-il en souriant.

Nos noms furent bientôt échangés.

Le hasard voulut qu'il connût le mien.

Le sien était celui d'un officier homme du monde

démissionnaire au coup d'État, dans des conditions qui avaient frappé l'attention publique, et qui, après être rentré dans l'armée au moment de la guerre du Mexique, s'était signalé de telle sorte que, pendant plusieurs années, ce nom avait rempli les journaux.

On n'est pas romancier si l'on ne sait pas écouter.

J'aurais bien voulu savoir ce qu'il faisait alors à Saint-Denis, et ce qu'il attendait dans cet hôtel.

Mais ce ne fut pas de cela qu'il me parla : ce fut de sa sortie de l'armée et de ses luttes de conscience à ce moment ; ce fut aussi du Mexique.

Notre soirée se passa : lui à parler, moi à écouter, pendant qu'autour de Paris, au sud et à l'ouest, une de ces fusillades folles, comme il y en eut plusieurs sous la Commune, emplissait le ciel d'éclairs fulgurants que nous suivions sur les eaux noires du canal au bord duquel nous nous promenions : l'orage le plus terrible n'eût pas mieux enflammé le ciel et les eaux.

Ce fut là, sous cette impression si forte et si poignante de la guerre civile, que me vint l'idée de ce roman qui parut en journal sous le titre : *Le Roman d'une Conscience*, et ne prit celui de *Clotilde Martory* pour le volume que lorsqu'après un certain recul je sentis que c'était réellement Clotilde qui remplissait le premier rôle et non Saint-Nérée.

LE MARIAGE DE JULIETTE
UNE BELLE-MÈRE

Ce roman était en publication dans le *Siècle* depuis un certain temps déjà, lorsqu'on introduisit près de moi un monsieur grave, ayant l'attitude d'un témoin de duel : d'un air gourmé qui ne présageait rien de bon, il me tendit sa carte et une lettre sur l'adresse de laquelle je reconnus l'écriture courue de Sarcey.

— Je vous serais reconnaissant de lire cette lettre, me dit-il ; elle me présentera.

Sarcey me disait qu'une personne avec laquelle il entretenait des relations d'amitié avait cru se reconnaître dans mon roman et qu'il me demandait de recevoir le fils de cette personne, désireux d'avoir un entretien avec moi à ce sujet.

Je n'avais qu'à écouter le monsieur grave ; il s'expliqua :

— Ce qui nous inquiète dans votre roman, ma mère et moi, ce sont certains types qui paraissent peints d'après nature, et surtout, le milieu dans le-

quel se passe votre action, pareil à celui dans lequel nous vivons.

— Celui des fondeurs d'or et d'argent?

— Précisément.

— Les fondeurs sont sacrés?

— Je ne dis pas cela.

— Cependant vous trouvez mauvais que j'introduise un fondeur d'or et d'argent dans un roman, comme vous trouvez mauvais aussi sans doute que je place son industrie dans la rue des Vieilles-Haudriettes.

— Il est certain qu'il y a là une localisation qui prête aux conversations malignes des gens du quartier.

— Mais où diable voulez-vous que je place cette industrie, si justement elle s'exerce rue des Vieilles-Haudriettes, rue de Montmorency, rue Chapon, rue Beaubourg, rue des Quatre-Fils? Ce n'est pas moi qui ai choisi ce quartier, c'est lui qui m'a été imposé par la réalité.

— Il est évident que dès là que vous preniez pour personnage principal de votre roman un fondeur d'or et d'argent, vous ne pouviez pas placer sa maison de commerce rue Royale ou aux Champs-Élysées.

— Alors mon tort est d'avoir pris un fondeur.

— Cette industrie est tellement spéciale...

— Il y a d'autres industries qui sont spéciales si j'avais pris un grand chocolatier, les chocolatiers qui se croient grands auraient eu raison de se plaindre; dans ces conditions il ne resterait donc au romancier que les militaires et les paysans qui sont assez nombreux pour que les malins ne cher-

chent pas parmi eux la personnalité qu'ils imaginent reconnaître... et encore.

La gravité du monsieur s'était manifestement changée en contrariété ; cependant il continua :

— Vous devez pourtant reconnaître combien est fâcheuse pour nous la situation que créent les conversations malignes dont je vous parlais.

— Je le reconnais bien volontiers et le déplore, mais que puis-je à cela ?

— Ce que vous pourriez et ce que je suis chargé de vous demander, c'est, au cas ou l'on vous aurait dépeint certains types, de ne pas pousser trop loin la ressemblance qu'on croit trouver entre eux et nous.

— Je ne peux pas, vous le comprenez, changer le milieu dans lequel se passe mon action et d'un fondeur faire un papetier ou un avocat ; je ne peux pas davantage changer le caractère de mes personnages, mais cependant je veux que vous partiez d'ici pleinement rassuré et j'espère que cela sera.

— Ah ! combien ma mère vous sera reconnaissante !

— Alors madame votre mère est bien vivante ?

— Monsieur !

— Et monsieur votre père n'a jamais passé aux assises comme accusé d'homicide volontaire commis avec préméditation sur la personne de sa femme ?

— Monsieur !

— Si mes questions vous blessent, elles vous prouvent au moins que je n'ai en vue ni les personnes ni les histoires de votre famille, puisqu'elles vous disent le fond même de ce roman.

Et je lui racontai mon roman du commencement jusqu'à la fin ; à mesure que je parlais, son visage se rassérénait et, quand je fus arrivé au bout, il respira avec une satisfaction qui me montra combien avaient été vives les craintes de sa famille.

— Croyez bien que nous n'avons jamais douté de ce que M. Sarcey nous disait en nous affirmant que vous ne nous visiez pas.

J'avoue que je ne crus pas cela du tout, et que le soulagement que je voyais me donna à supposer que les histoires dont on redoutait si fort la divulgation pouvaient bien être plus intéressantes que les miennes : on n'est pas si prompt à prendre la mouche quand on n'a rien à craindre.

A quelque temps de là je rencontrai un ami de province qui voulut bien m'adresser ses compliments pour mon roman qu'il lisait au jour le jour.

— Vous savez que chez nous tout le monde l'a reconnue?

— Qui ça reconnue?

— Madame Daliphare, parbleu : ce n'est pas un portrait, c'est une photographie. On se demande ce que vous allez en faire.

Reconnue à Paris par elle-même et sa famille, reconnue en province par tout le monde, cela me fit espérer que je n'avais pas trop mal étudié et rendu le type que je voulais peindre.

Et cela me confirma dans ma conviction que quand un personnage de roman est vrai on trouve partout les modèles d'après lesquels on le croit dessiné.

LE MARI DE CHARLOTTE

La première fois que je mis en scène des médecins, ce fut dans mon roman de début, les *Victimes d'Amour ;* l'un s'y montre « la crème des braves gens, » l'autre appartient au type « Prince de la science » avec toutes les qualités dont se compose ce cliché. Les confrères de mes deux héros ne m'ayant adressé aucune réclamation, je m'imaginai qu'un romancier pouvait parler des médecins, comme de n'importe qui, prêtres, juges, militaires, et j'arrivai dans ces idées à mon roman, *Un Beau-Frère*, qui est l'histoire d'un homme raisonnable qu'un coquin de beau-frère fait enfermer comme fou.

Naturellement, dans ce récit, plusieurs médecins ont un rôle, et si ceux qui remplissent ces rôles avaient été du même caractère que ceux des *Victimes d'Amour*, mon roman n'eût pas eu de raison d'être, puisque mon personnage principal n'aurait pas été séquestré. Ceux d'*Un Beau-Frère* ne furent cependant pas des traîtres de parti pris, mais ils

ressemblèrent au commun des mortels, ni meilleurs, ni pires. C'en fut assez pour que de divers côtés me tombât sur le dos une grêlée de protestations qui m'étourdit.

Comment, j'avais parlé irrespectueusement des aliénistes ! Comment, je ne trouvais pas parfaite la loi de 1838 sur les aliénés ! Alors, quoi ?

Elle fut le thème, cette fameuse loi. On ne se plaignait pas personnellement. On ne partait pas en guerre pour la défense de ses intérêts commerciaux menacés. On défendait simplement une loi protectrice, qu'attaquaient des ignorants et des imprudents. A qui ferait-on croire qu'avec les précautions prises par le législateur, on peut enfermer et garder dans un asile ou une maison de santé des gens qui ne seraient pas fous ? La loi serait donc violée ? Or, tout le monde sait que les lois ne sont jamais violées.

Cependant tout le monde ne le savait pas aussi bien que les aliénistes ; et comme mon roman avait eu la chance d'arriver à un moment où quelques séquestrations plus ou moins justifiées avaient ému l'opinion publique ; comme il avait été publié par un journal (*le Journal des Débats*) dont la prudence et la réserve étaient établies sur une longue possession d'état de dignité, il parut menaçant pour certains intérêts, et afin de lui répondre de haut, on ne trouva rien de mieux que de faire nommer une commission qui siégerait au ministère de l'intérieur et examinerait les critiques dont la loi de 1838 était l'objet, et aussi dans quel sens elle pouvait être amendée.

Ce n'était pas trop mal trouvé, puisque ces com-

missions n'ont jamais servi qu'à enterrer les affaires ennuyeuses, dont on tient à se débarrasser : on commence par s'agiter ; on discute sans se mettre d'accord ; on use la patience des bonnes volontés ; les séances d'abord fréquentes se font de plus en plus rares ; puis elles s'interrompent ; et tout est dit.

On me convoqua devant cette commission, et bien que convaincu à l'avance qu'il ne s'agissait que d'une comédie, je me serais rendu à cette convocation pour le plaisir de la comédie même, si avant je ne m'étais pas inquiété de savoir devant qui j'allais comparaître.

— En majorité d'honnêtes gens ou d'indifférents, me dit-on, mais sans autorité et sans zèle, parce qu'ils sont sans intérêts. En réalité, derrière ces indifférents et ces comparses, il n'y a que quelques hommes qui comptent, mènent tout et sont tout ; qu'ils soient ou ne soient pas de la commission, et ceux-là, leurs intérêts sont assez sérieusement engagés à ce que les choses continuent telles qu'elles vont pour qu'ils ne les laissent pas modifier. Vous connaissez les chirurgiens qui pour une opération demandent dix mille francs qu'ils partagent avec le médecin du malade ; ce qui fait que tant de pauvres médecins de province ne rêvent qu'à leur amener une riche cliente, qui leur fera toucher en une fois plus qu'ils ne gagnent en toute leur année. Ceux qui dirigeront votre commission ne sont pas ces chirurgiens ; mais, par leur position, ils sont amenés à donner leur avis sur le cas de nombreux malades aliénés, ou candidats à l'aliénation. Ils en font placer ainsi un certain nombre dans les maisons de

santé de Paris ou des environs ; et c'est l'usage que les directeurs de ces maisons leur abandonnent la moitié de la pension, dont eux-mêmes plus d'une fois fixent le montant. Or, il y a de ces pensions qui s'élèvent jusqu'à vingt-quatre mille francs par an. Ce sont ces remises qui alimentent leur vie mondaine dispendieuse. Comment voulez-vous qu'ils s'exposent à voir leurs ressources diminuer ?

Et c'était un professeur de la Faculté de médecine de Paris, un des membres en vue de l'Académie de médecine, qui me tenait ce langage.

J'aurais été vraiment naïf d'aller m'exposer aux traquenards qu'on ne manquerait pas de me tendre. Je m'en dispensai donc. Et cette abstention permit qu'on m'insultât dans un gros livre, que je ne connus d'ailleurs que longtemps après sa publication.

L'interrogatoire n'ayant pas réussi, on essaya de me prendre autrement. Un matin, je vis entrer un jeune homme plus élégant de toilette que de manières, qui me dit se présenter à moi de la part du directeur d'un asile d'aliénés, pour que je voulusse bien l'aider à sortir de cet asile où on le retenait iniquement, car il n'était pas, il n'avait jamais été fou ; si je consentais à provoquer une agitation en sa faveur, si légère qu'elle fût, on le relâchait. J'ai raconté cette histoire dans *Mère*, en la mettant au compte d'un personnage de roman. En réalité, j'ai failli en être sinon le héros, tout au moins le dindon, puisque ce qu'on cherchait c'était de me faire le défenseur de ce malheureux séquestré ; je m'intéressais à lui, je m'embarquais dans des démarches et une polémique ; on le mettait en liberté; et comme il était atteint de ce que les aliénistes

appellent la *kleptomanie*, c'est-à-dire la manie du vol, au bout de quelques jours ou même de quelques heures de liberté — liberté que je lui aurais fait rendre — on l'arrêtait pour escroquerie chez les bijoutiers, les chemisiers, les restaurateurs. Qui était responsable ? le romancier intervenant dans ce qu'il ne connaissait pas.

J'aurais été de caractère à me laisser intimider, que je me le serais tenu pour dit : plus jamais je n'aurais mis un aliéniste ou un médecin dans mes romans. Mais précisément mon origine normande me rend réfractaire à l'intimidation ; ils vont jusqu'au bout de leur droit, les Normands, ou de ce qu'ils croient leur droit ; n'est-ce pas à eux que l'Angleterre a pris sa devise : « Dieu et mon droit ? » Et puis comment négliger les médecins quand on veut peindre les mœurs de son temps ? Ils ont pris une telle place dans notre monde qu'on ne peut pas passer près d'eux en feignant de ne pas les voir. Hormis chez les paysans qui craignent le médecin plus que la maladie, où n'est-il pas maître ? Avec la santé que nous font l'habitation des villes et les progrès de la chimie, qui peut vivre sans se mettre dans les mains des médecins, soi-même, et les siens, surtout les siens? Quelle mère n'en appelle deux, dix au chevet de son enfant malade, en les renforçant des lumières de la somnambule et de l'intervention de Notre-Dame de Lourdes? Le rôle que le directeur remplissait au beau temps de la dévotion, c'est le médecin qui en a hérité aujourd'hui et le joue dans tant de maisons.

Cependant j'écrivis un certain nombre de romans dans lesquels il n'y eut point de médecins, puis

vint le *Mari de Charlotte*, et alors, bon gré mal gré, il me fallut mettre en jeu des aliénistes, ce que je fis avec une entière indépendance et comme si je ne me souvenais pas des suites d'*Un Beau-Frère*.

A vrai dire les avocats eussent été en droit de se plaindre, car le personnage de Safforel n'est pas flatté ; ils n'en firent rien. Ce furent les médecins qui recommencèrent à défendre la loi de 1838, l'être impersonnel qu'on mettait en avant, le bouclier dont on se couvrait.

Le reproche le plus drôle peut-être qui me fut adressé parmi beaucoup d'autres, fut de savoir la botanique et de m'en occuper sans dire trop de sottises. Qui ne voyait que c'était là de ma part un artifice pour surprendre la confiance du lecteur et, une fois que je me serais établi dans son esprit, d'en profiter pour le tromper, alors qu'il serait sans défiance, en parlant de choses auxquelles je n'entendais rien ?

Après celle-là, je peux tirer l'échelle sans relever ce qui a été dit, ou à peu près, dans ce sens, à propos du *Docteur Claude*, de *Conscience*, de *Justice*, de *Mère*, qui sont les autres romans de moi dans lesquels figurent des médecins.

En parlant du *Mari de Charlotte*, j'ai voulu simplement montrer comment un corps sait se défendre, et peut avec de la persévérance — et quelques autres moyens — faire vivre ce qu'il a intérêt à maintenir.

Il est certain que sans la résistance de quelques aliénistes intéressés au maintien du statu quo dont ils vivent — et très grassement, — la loi de 1838 serait depuis longtemps amendée; grâce à leurs

efforts, elle est toujours debout, et permet que des coquins — il y en a — fassent enfermer dans certaines maisons de santé, vivant de ce commerce, des gens qu'ils ont intérêt à séquestrer.

Mon roman, *Un Beau-Frère*, le disait en 1868.

En 1894, les choses en étaient au même point, ainsi que le prouve un jugement du tribunal de la Seine; j'en emprunte l'analyse à la chronique de l'*Univers illustré* en date du 10 novembre 1894 :

« Une autre affaire médicale a occupé MM. les magistrats de la huitième Chambre.

» Cette fois, la cause était plus émouvante et la fameuse loi de 1838 sur les aliénés, — dont tant de bons esprits demandent à M. Joseph Reinach la prompte réforme, était mise sur le tapis.

» On sait que les directeurs des établissements consacrés aux aliénés doivent, en vertu de cette fameuse loi, pour accepter chez eux un pensionnaire, exiger un certain nombre de formalités.

» Ils sont, notamment, contraints de s'assurer, sous leur responsabilité, de l'individualité de la personne qui forme la demande nécessaire pour en faire interner une autre.

» Pour ne s'être pas conformé à ces prescriptions le docteur Falret, directeur de l'hospice de Vanves, s'est vu condamner à 300 francs d'amende.

» M. Falret avait eu le tort de recevoir à son asile une dame Horay, qui lui avait été amenée par un agent d'affaires nommé Nadaud, lequel n'avait d'autre but que de dépouiller la malheureuse femme pendant son internement.

» On s'aperçut vite de cette machination.

» Nadaud, qui avait pris une fausse qualité pour se procurer les documents nécessaires, fut arrêté et cité devant le Tribunal correctionnel qui récemment le condamna à cinq ans de prison.

« *M. Falret a dit à l'audience que ce qu'il avait fait, la plupart de ses collègues le faisaient aussi.*

» Ce n'est certes pas une justification, au contraire.

» On voit que M. Hector Malot n'exagérait rien quand il publia son célèbre roman, *Un Beau-Frère.* »

Ainsi, vingt-huit années se sont écoulées, d'autres s'écouleront encore, et longtemps encore il y aura des misérables qui se tordront désespérément dans le plus atroce des supplices, uniquement parce qu'il y a des gens dont l'industrie serait gênée si l'on amendait la loi de 1838, qui sont assez habiles pour empêcher que l'examen de cette loi vienne en discussion.

Et ils ne se lassent pas, ces défenseurs, ils n'oublient pas; n'en voilà-t-il pas un qui, dans le *Journal des Débats* (20 août 1896), accuse ceux qui n'admirent pas cette fameuse loi, si favorable à certains intérêts, de faire œuvre banale... ou vénale; après trente années écoulées faut-il avoir la rancune vivace!

Comme avec des adversaires de cette espèce, il ne faut rien laisser passer, sous peine de paraître accepter leurs accusations, j'ai répondu par la lettre suivante :

« *A M. le directeur du « Journal des Débats.* »

» Je lis dans le *Journal des Débats* du 20 août un

feuilleton, où un défenseur de la loi de 1838 sur les aliénés reproche à ceux qui « atteints de sentimentalité » ont l'esprit assez déséquilibré pour ne point admirer cette loi, de faire œuvre banale... ou vénale, en l'attaquant.

» J'ai fait cette œuvre, et, puisque je suis le seul romancier qu'il nomme en invoquant Tardieu, qui est une autorité récusable, il voudra bien me permettre de lui répondre.

» Banale, je veux bien, mais vénale? Il ignore donc que l'œuvre dont il m'accuse a été publiée sous le titre : *Un Beau-Frère*, dans le *Journal des Débats* avec l'approbation de M. Edouard Bertin, son directeur; si bien que, si j'ai été l'auteur principal de ce crime, M. Bertin a été mon complice. Je pense que ceux qui ont eu l'honneur de connaître M. E. Bertin seront un peu étonnés de ce mot « vénalité » jeté en cette circonstance, alors qu'on pourrait si bien le retourner contre les défenseurs de cette loi.

» Faut-il donc que, pour trouver une loi dangereuse ou bonne, on soit forcément vénal?

» Que dirait l'auteur de ce feuilleton si je l'accusais de servir les intérêts commerciaux des maisons de santé que menace la revision de la loi de 1838? Je l'ignore. Mais à coup sûr il lui serait difficile d'accuser le romancier, et avec lui le journal qui a publié son roman, de servir des intérêts commerciaux quelconques... à moins que ce ne soient les leurs, en cherchant à plaire au public; mais, pour qu'il en fût ainsi, il faudrait reconnaître que le public juge cette loi mauvaise, et l'aveu serait grave, car, lorsqu'on peut partir en guerre contre

une loi avec l'appui de l'opinion publique, c'est qu'elle est bien malade.

» Agréez, etc.

» HECTOR MALOT.

» Fontenay-sous-Bois, 26 août 1896 »

LA FILLE DE LA COMÉDIENNE
L'HÉRITAGE D'ARTHUR

De tous mes livres, deux ont eu des ennuis avec la police, — cette police spéciale qui s'applique au colportage dans les gares de chemin de fer :

L'un, les *Amours de Jacques*, parce qu'il s'y trouve un membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul un peu naïf, et que, sous l'Empire, il était interdit de toucher aux dévots qui prêtaient à rire, de peur de blesser l'Impératrice racontait-on.

L'autre, celui-ci même, parce que j'y ai peint un prêtre homme d'affaires, et que sous le gouvernement de l'ordre moral, tout ce qui appartenait au monde clérical était sacré.

Il est vrai qu'il fut frappé en bonne compagnie, puisque du même coup étaient interdits : *Fromont jeune*, d'A. Daudet, et *Barnabé*, de Ferdinand Fabre. Cela ne fut pas sans faire un certain bruit, les journaux en parlèrent ; je me fâchai moi-même, et comme le chef du bureau de la presse au ministère de l'Intérieur était un ancien confrère avec qui

j'avais eu les meilleures relations lorsqu'il était secrétaire de la rédaction du *Journal des Débats*, je me rendis près de lui pour expliquer mon affaire en même temps que celle de mes confrères. Mais qu'un même homme se ressemble peu, lorsque de journaliste il est devenu bureaucrate. Je n'obtins rien, et comme je ne voulais pas abandonner la partie, je priai le comité de la Société des Gens de Lettres de demander une audience au ministre lui-même : M. Buffet, pour plaider auprès de lui la cause de mes deux confrères et la mienne ; le Comité désigna pour le représenter son président, Paul Féval, son délégué, Emmanuel Gonzalès, et moi.

Par une belle journée d'avril, ni chaude, ni froide — le temps a son importance dans l'affaire, — j'arrive au ministère avec Gonzalès, et nous attendons Féval. Les minutes s'écoulent, Féval ne vient pas.

— Vous comptez sur Féval? dis-je à Gonzalès.

— Pourquoi nous lâcherait-il?

— Parce qu'il ne doit pas vouloir prendre officiellement parti dans une question où l'influence cléricale va être discutée ; défendre le roman de Daudet, refusé pour immoralité par la commission, ne le gênerait pas, mais il n'en serait pas de même s'il devait défendre le roman de Fabre et le mien refusés pour avoir mis en scène des gens d'église.

— Est-ce que dans nos dîners il ne raconte pas sur les gens d'église de la Bretagne des histoires d'une drôlerie salée?

— Dans nos dîners nous sommes chez nous. Ce qui se raconte entre nous n'a pas d'importance, ce que nous allons dire ici peut en avoir : qui sait si je

ne publierai pas demain le récit de notre audience?

Féval entre, et Gonzalès me lance un regard de reproches : n'étais-je pas dans mon tort en admettant que Féval pouvait lâcher ses confrères? Il arrivait notre brave président, un peu en retard, voilà tout.

Mais il n'était pas seulement en retard, il était aussi en détresse, donnant tous les signes classiques du trouble, de la fatigue et de l'accablement; ce n'était pas du tout le Féval que nous étions habitués à voir joyeux, hilare, blagueur, tout plein d'esprit dans ses histoires de table.

— Qu'avez-vous donc?

— Je me sens très mal à l'aise; en sortant du mariage de la fille de Camille Doucet j'ai pris par les ponts et je ne serais pas surpris d'avoir attrapé un coup de soleil.

— Il est si chaud que ça?

— Terrible, cher ami; vous savez ce qu'est le soleil de printemps; aussi si vous n'avez pas absolument besoin de moi, je vais aller me coucher; je ne pourrais pas dire deux mots.

Je répondis :

— Moi, je n'ai pas besoin de vous, c'est Daudet, c'est Fabre, c'est la Société que vous représentez qui ont besoin de vous.

— Vous les défendrez mieux que moi, cher ami, beaucoup mieux; leur cause gagnera à être dans vos mains plutôt que dans les miennes.

Il ne perdait pas l'esprit notre président, ni les mots drôles.

— Alors, allez vous coucher, allez vite; vous avez la fièvre.

Et je lui sifflai l'air du *Barbier*.

Il était si content de pouvoir nous échapper qu'il ne prit pas le temps de se fâcher.

Bientôt le ministre nous reçut, ayant près de lui le sous-chef de cabinet M. Eugène Dufeuille, avec qui je me trouvais dans les meilleurs termes.

Le départ de Féval m'avait fait l'orateur de notre délégation, je pris la parole; mais aux premiers mots, je vis que le ministre ignorait entièrement la question du colportage telle qu'on l'entendait dans ses bureaux, ledit colportage ne s'appliquant pas seulement, comme il le croyait, au porte-balle qui s'en va de village en village, offrir clandestinement des livres obscènes aux paysans grivois, mais qu'on l'étendait encore à l'autorisation de vente aux librairies établies dans les gares de chemin de fer, qui offrent leurs livres très ostensiblement, sans sollicitations d'aucune sorte.

Je tâchai d'expliquer cela discrètement, comme il convient, quand on s'adresse à un ministre qui est censé savoir tout ce qui est du ressort de son ministère.

— Alors vous vous plaignez, dit-il, que des livres qui, selon vous, mériteraient d'être autorisés, aient été défendus?

— Parfaitement; mais il n'y a pas que nous qui jugions ces livres à un autre point de vue que la commission du colportage, il y a aussi des esprits éminents faisant autorité dans les lettres qui pensent comme nous.

Et tirant de ma poche un numéro du *Journal des Débats*, en date du 19 février 1875, je lus :

« Trois romans remarquables ont paru dans ces derniers temps : *Barnabé*, par Ferdinand Fabre ; *Fromont jeune et Risler aîné*, par Alphonse Daudet ; *la Fille de la Comédienne* et *l'Héritage d'Arthur*, par Hector Malot. Les noms des auteurs sont connus, mais moins qu'ils ne devraient l'être. Ils font honneur à notre littérature, et il y a plaisir à leur rendre justice, car ils ont tous de la conscience et du talent. »

— Vous voudrez bien remarquer monsieur le ministre, repris-je, que si ces romans font honneur à notre littérature, comme le dit M. Taine dont l'opinion est considérable, il est bizarre que la commission du colportage les proscrive.

— Quelles sont ses raisons ?

— Nous les ignorons ; elle autorise, elle refuse sans motiver ses arrêts ; de même elle rend ces arrêts, au bout d'un mois, au bout de six mois d'examen, comme il lui plaît, si bien qu'il arrive ceci : c'est que, quand à la fin elle autorise la vente d'un livre dans les gares, personne ne pense plus à acheter ce livre, attendu que les romans sont des primeurs qui ont leur saison, et cette saison passe vite pour le plus grand nombre.

— Je n'ai jamais lu de romans, dit le ministre.

— Il y a de grands ministres qui en ont fait de remarquables, comme Disraeli ; il y en a d'autres qui en lisaient tous les jours, comme M. Guizot.

Je vis que M. Buffet, stupéfié, s'imaginait que c'était là une histoire à dormir debout ; je crus devoir insister :

— Je tiens le fait de M. Cuvillier-Fleury, qui

m'a raconté que toutes les fois qu'il pouvait, M. Guizot quittait la Chambre vers cinq heures pour aller s'enfermer dans son cabinet, où, jusqu'au dîner, il lisait des romans, tantôt anglais, tantôt français ; ce qui était, disait-il, sa manière d'étudier le monde où il n'allait point.

— Enfin, messieurs, je lirai ceux sur lesquels vous appelez mon attention, et je vous promets une décision prompte.

Au bout de trois ou quatre jours, on nous fit savoir que l'interdiction était levée pour *Fromont jeune et Risler aîné* (qui d'ailleurs devait être peu après couronné par l'Académie française, moins rigoureuse que la commission du colportage) ; mais qu'elle était maintenue pour *Barnabé*, ainsi que pour la *Fille de la Comédienne* et l'*Héritage d'Arthur*.

Qu'on m'eût frappé c'était tout naturel, j'avais eu le mauvais goût de réclamer et de troubler la tranquillité d'un tas de fonctionnaires ; mais Fabre qui n'avait rien dit, pourquoi diable le joignait-on à moi, au lieu de le réunir à Daudet, si ce n'était pour n'avoir pas l'air de se venger de moi ?

Je continuai à me plaindre dans les journaux, dont un bon nombre prirent notre défense.

Il y avait à ce moment au ministère de la justice une commission qui s'occupait de préparer une loi sur la presse, — il y a toujours une commission en train de préparer une loi sur la presse. Elle me convoqua.

Quand j'arrive je trouve un vaste salon plein de personnages à la mine grave : conseillers d'État, députés, magistrats, qui jouent à s'y tromper les

figures de cire. Parmi eux un seul est affable, aimable, souriant : c'est M. Bardoux; mais parmi les plus dignes se fait remarquer par sa belle tenue un magistrat, avec qui j'ai été en relations presque amicales; nos regards se croisent, et je comprends qu'il ne désire pas que dans ce lieu auguste nous ayons l'air de trop nous connaître; une courte inclinaison de tête de sa part, et c'est tout; de la mienne rien. Le ministre entre, l'abord peu aimable aussi celui-là : c'était M. Dufaure.

La séance commence, et l'on me donne la parole : j'expose nos plaintes et raconte mon entrevue avec M. Buffet; sa promesse gracieuse de lire *tout de suite* nos romans; et son refus de lever l'interdiction qui ne se fait pas attendre plus de cinq jours.

Précisément pendant ces cinq jours il s'était produit à l'Assemblée une discussion très vive, à propos d'un rapport sur des complots bonapartistes, et M. Buffet, pour ne pas se prononcer sur ce rapport, avait déclaré que le temps lui avait manqué pour le lire; ce qui avait paru assez vif.

— C'est la faute de nos romans, dis-je en terminant mon récit.

M. Dufaure, qui était à l'état de guerre ouverte avec son collègue, voulut bien rire de cette observation et aussitôt, mais pas plus tôt, tout le monde en rit avec lui.

Et quand je sortis, mon magistrat vint à moi les deux mains tendues : on pouvait me connaître, j'avais fait rire le maître.

L'AUBERGE DU MONDE

LE COLONEL CHAMBERLAIN — LA MARQUISE DE LUCILLIÈRE
IDA ET CARMÉLITA — THÉRÈSE

La Ville lumière,
La Capitale du monde,
Le Moyeu de l'univers,

Lorsque j'eus l'idée d'un roman sur Paris, aucun de ces titres flamboyants et superbes ne se présenta à moi; n'eussent-ils pas été dans le domaine public, que jamais je n'aurais imaginé de baptiser de ces noms une ville dont je me trouvais le citoyen, de sorte que je serais devenu ainsi un des flambeaux de ce foyer de lumière; franchement, on ne se donne pas soi-même ces qualificatifs; et je m'étais trop souvent moqué de quelques Américains que je connaissais, et qui, sérieusement, appelaient Boston « *the hub of the universe* », pour les imiter.

— Pourquoi le quittez-vous votre «*Moyeu de l'univers* », leur disais-je, et que venez-vous faire chez nous?

— La noce.

Et en effet, c'était la vie de plaisir qu'ils cherchaient. Pour eux, Paris n'était nullement la Ville lumière, qui d'ailleurs ne les eût pas attirés ; mais, par leur empressement à y accourir, il devenait « *l'Auberge du Monde* » où l'on arrivait des quatre coins de l'univers, les poches pleines, pour s'y amuser et faire la fête, « la noce », comme disaient mes rastas, qui même avant d'avoir abordé en France parlaient déjà le parisien du monde chic ou voyou.

Ce fut dans ce milieu, où une amitié formée à Londres quelques années auparavant, avec une famille américaine, m'avait introduit, que j'entrevis ce roman, sinon tel qu'il a été exécuté, du moins à l'état d'ébauche, celle de leur assaut de Paris.

Et que lui demandaient-ils, hommes et femmes, à ce Paris qu'ils envahissaient en conquérants, et que depuis ils n'ont pas abandonné ?

A coup sûr, rien de ce qui constitue une ville lumière, ni ses grands artistes, ni ses grands savants, ni l'étude de ses monuments, de ses musées, de ses œuvres d'art. Les monuments, c'était vite vu, quand on les voyait. Et l'étude de ceci ou de cela, ils avaient vraiment d'autres soucis en tête, d'autres besoins, d'autres goûts qui répondaient à leur préparation, et qu'ils pouvaient satisfaire chez nous avec une liberté ou dans des conditions qui leur manquaient chez eux.

Jamais cet envahissement de Paris ne s'était produit aussi compact, aussi étourdissant qu'en 1867, et par une heureuse chance je me trouvais en situation de le suivre et de l'observer mieux qu'à

tout autre moment, puisque chaque semaine me mettait en rapport avec quelques-uns des nouveaux personnages qui nous arrivaient.

Et jamais non plus époque n'avait été plus curieuse ni plus caractéristique. L'Exposition universelle allait s'ouvrir. L'Empire paraissait avoir atteint son apogée et l'on annonçait la visite prochaine de tous les souverains de l'Europe ; ceux qui ne venaient pas en amis solides se présentaient en courtisans de la fortune et de la puissance. La façade était donc superbe, aussi riche, aussi décorative qu'on pouvait la souhaiter ; et si quelques esprits disaient que derrière cette façade l'effondrement avait déjà partout commencé, dans les choses comme dans les hommes, de façon à annoncer une ruine rapide et complète, ceux-là n'étaient que de mauvais esprits, on ne les voyait guère ; et si leurs observations et leurs pronostics étaient fondés, on n'allait pas s'en inquiéter : qui pouvait savoir ce qui se passerait? Ce serait peut-être drôle.

Quand on est romancier, on voit tout et on tourne tout en roman ; celui de cette époque me paraissait tout à fait curieux, bien qu'il flottât vague et indécis devant mes yeux, sans que je pusse m'arrêter à aucune ligne précise. Le cadre, le milieu, les personnages s'esquissaient à peu près, mais la composition, la fable qui devaient mettre en action ces personnages en leur donnant la vie et le mouvement, m'échappaient quand je voulais mettre la main dessus : un rêve incohérent et insaisissable, rien de plus, si ce n'est la conviction en fin de compte que, comme il faudrait bon gré mal gré introduire de la politique là-dedans, la police cor

rectionnelle interviendrait et terminerait l'aventure... pour moi au moins.

Le temps s'écoula, les événements marchèrent, se précipitèrent avec une rapidité foudroyante qu'on n'aurait osé prévoir : après la guerre et la Commune, mon roman était fait, et, pensant à toutes les combinaisons inventées, cherchées par moi, je me disais que l'imagination est bien faible à côté de la réalité.

Cependant, je ne l'exécutai pas tout de suite, car bien que j'eusse réuni nombre de notes, prises au jour le jour, d'après les événements, il me manquait encore beaucoup de détails sur certains faits précis que je ne pouvais demander qu'à ceux qui avaient été mêlés à ces faits, et forcément une enquête était longue, assez difficile souvent, par cela même que je n'ai jamais recherché que le document de première main, au lieu de me contenter de celui, infiniment plus commode à trouver, qu'offrent les livres.

C'était là une cause de retard toute matérielle, contre laquelle je n'aurais pu quelque chose que si j'avais été décidé à abandonner mon travail courant, pour me donner entièrement à l'*Auberge du Monde*, ce à quoi je ne pensais pas d'ailleurs ; elle viendrait quand sa préparation serait à point, pas avant. Mais j'en avais une autre qui, pour être d'un ordre différent, n'en pesait pas moins sur moi. Quand j'avais bâti mon plan, je m'étais cru obligé de l'établir sur des fondations assez solides pour porter cette grosse machine, et la trame de ce plan me paraissait maintenant bien forte pour le dessin que je voulais tisser dessus. Cela ne

ressemblait en rien ni à *Une bonne Affaire*, ni à *Une Belle-Mère*, ni à *l'Héritage d'Arthur*. Comment le prendrait-on ? Et bien que je me sois toujours préoccupé plus de ce que je cherchais que de ce qu'on pouvait attendre de moi, cette question n'était pas sans me gêner. Certainement j'allais dérouter mon public ordinaire ; me saurait-il gré de la tentative que je faisais dans une voie qui n'était pas la mienne ? s'en fâcherait-il ? Je balançai assez longtemps le pour et le contre pour me mettre seulement en 1875 à l'exécution de ce roman, dont l'idée première remontait à 1867 ; mais une fois que j'eus commencé, je ne m'arrêtai plus avant d'avoir achevé ces quatre gros volumes, que je m'efforçai de relier les uns aux autres assez fortement pour en faire un ensemble qui, s'ouvrant dans les plaisirs du Paris brillant de 1867, s'achevait dans les flammes de la Commune.

J'ai dit que mes recherches pour réunir mes renseignements avaient été longues et quelquefois difficiles ; les raconter toutes serait fastidieux ; cependant j'en prendrai deux dans la quantité qui présentent, me semble-t-il, un certain intérêt.

Dans le plan primitif de la *Marquise de Lucillière*, il y avait une scène où la marquise, pour chanter quelques-unes des chansons canailles ou ordurières alors à la mode, demandait des leçons à Thérésa qui, dit-on, en avait donné de ce genre à une grande, une très grande dame par la naissance et la situation. Pour que cette scène eût tout son caractère, il fallait qu'elle fût vraie, et dans ces conditions le plus simple était de prier Thérésa elle-même de rappeler ses souvenirs et de me raconter les séances

de son étrange professorat. Je ne la connaissais point; mais un rédacteur du *Siècle*, le journal qui publiait ce roman, était de son intimité; il lui fit part de mon désir, et elle m'invita à dîner dans son appartement du Faubourg-Poissonnière. Comme à ce moment elle avait un rôle à la Gaîté dans une grande pièce à spectacle, le dîner fut fixé à six heures, et j'eus soin d'arriver en avance pour pouvoir la faire causer avant de se mettre à table. Mais ce ne fut pas elle qui me reçut, n'étant pas encore revenue de sa villa d'Asnières où elle avait dû aller dans la journée; ce fut son amie fidèle, une autre elle-même, madame de Saint .... personne d'un certain âge, très digne, et de parti pris très affable. Cela ne faisait pas du tout mon affaire, car madame de Saint ... ne pouvait pas me jouer la scène dont j'avais besoin. Cependant je n'avais qu'à attendre et j'attendis. Enfin, après six heures, Thérésa arriva accompagnée de deux petites danseuses italiennes, jeunes et charmantes; et tout de suite, après avoir échangé à peine quelques mots, elle me prit le bras pour passer dans la salle à manger: cette hâte me parut significative; à quelle heure pourrions-nous causer?

Nous étions en tout six convives: Thérésa, son amie fidèle, les deux danseuses qui s'enfermaient dans leur rôle de mimes, le rédacteur du *Siècle* et moi. A la façon dont l'entretien s'engagea, il me parut que l'heure de partir pour le théâtre sonnerait avant que j'eusse appris ce que je voulais savoir, si je ne trouvais pas le moyen de forcer une réserve qui se précisait. Pour cela, me semblait-il, je n'avais qu'à mettre la chanteuse sur ses succès;

une fois qu'elle serait en train, je la pousserais à ceux qu'elle avait obtenus dans le monde. Mais je n'y réussis point. De ses succès de concert, de ses succès de théâtre, elle parla volontiers. Pour ceux du monde, je n'obtins rien. Alors je m'expliquai franchement, en lui disant ce que j'attendais d'elle, pour la scène dont je lui présentai le plan.

Elle réfléchit un moment :

— J'ai été reçue par ces gens avec beaucoup d'égards, dit-elle enfin ; puis-je aujourd'hui n'avoir pas pour eux ceux qu'ils ont eus pour moi et raconter des histoires qui les blesseraient peut-être ?

C'était ma scène coupée net, puisque je ne voulais pas la faire de chic ; mais la réponse était si digne dans sa simplicité que je ne pouvais qu'applaudir.

C'est pourquoi cette scène ne se trouve pas dans mon roman où je l'ai remplacée par *le Serpent qui a avalé sa couverture*, qui n'est pas de moi d'ailleurs, mais de mon camarade Jules Levallois : ceux qui nous connaissent ont pu s'en douter un peu ; je n'ai jamais fait de chansons, et lui en a publié de très jolies. Enfin je profite de l'occasion qui se présente ici pour lui rendre ce qui lui appartient.

Dans une autre chasse, en quête du renseignement direct et précis, j'échouai encore, mais d'une façon moins agréable.

Pendant la Commune, je venais à Paris aussi souvent qu'il m'était possible, et les mains dans mes poches, en curieux, je flânais par les rues qui n'ont jamais offert spectacle plus extraordinaire qu'à ce moment. Au mois d'avril, cette façon de circuler au milieu des barricades n'offrait guère d'autre danger que celui d'être écrasé par les esta-

fettes qui, les plumes au vent, galopaient partout avec une frénésie folle, ou par les cortèges de délégués qui, entourés de cavaliers, galopaient non moins furieusement, aussi fantastiques les uns que les autres, sans que rien justifiât le plus souvent ces chevauchées endiablées. Mais au commencement de mai, la situation devint plus délicate : on arrêtait pas mal, et on arrêtait comme on galopait, follement, sans savoir pourquoi : aussi me disais-je que le hasard pourrait bien faire qu'une arrestation de ce genre tombât sur moi; mais je ne m'en inquiétais pas trop : j'avais assez de camarades de la vie littéraire dans la Commune pour que l'un d'eux fît relâcher un confrère resté en dehors de toute politique active : c'était d'autant mieux indiqué que, puisque je n'habitais pas Paris, on ne pouvait pas m'appliquer les règlements faits pour les Parisiens.

Je raisonnais ainsi lorsqu'un jour, au tournant d'une rue avoisinant l'Hôtel de Ville, je me jetai dans deux de ces anciens camarades devenus membres de la Commune : Vermorel et Arthur Arnould.

— Vous ici! dit Vermorel. Vous n'avez pas peur d'être arrêté? Vous devriez être fusillé.

— Elle est bien drôle, dit Arnould qui avait le rire facile et bon enfant.

Si elle ne me parut pas si drôle que ça, c'est que je me trouvais, à l'égard de Vermorel, dans une situation délicate.

Au milieu d'une polémique aussi injuste que violente qu'il avait soulevée deux ou trois ans auparavant contre Ad. Guéroult, le directeur de l'*Opi-*

nion nationale, celui-ci avait publié une lettre de moi, de laquelle on pouvait conclure que Vermorel entretenait avec certains personnages du gouvernement des relations qu'on ne s'expliquait pas. Cette lettre, rendue publique sans mon assentiment, avait formé contre Vermorel le point de départ d'accusations qui n'étaient nullement dans ma pensée ; car si, avec son éducation jésuitique, sa nature ondoyante, son ambition désordonnée, sa manière de marcher à son but en louvoyant et en employant n'importe quel moyen pour sortir des embarras de toutes sortes dans lesquels il se jetait bravement, je le jugeais parfaitement capable de se servir des relations, quelles qu'elles fussent, qu'il pouvait trouver, de les exploiter comme de simples instruments qu'il ne paierait jamais, — je n'imaginais pas qu'il pût vendre ses services, ni qu'il sacrifiât ses idées à personne ; cela, je ne l'avais jamais cru, jamais je ne l'avais dit : politicien sans scrupules et sans dégoûts, oui ; traître, non.

Cependant Vermorel, qui ne savait pas comment je le jugeais, pouvait me faire une part de responsabilité dans les suspicions dont le poursuivaient ses ennemis, suspicions que Rochefort avait formulées au Corps législatif, et que Félix Pyat, quelques jours avant cette rencontre, venait de reprendre pour les préciser dans une attaque féroce et perfide dont avait pu s'affoler le malheureux qu'elle accablait. Que, dans son exaspération, il trouvât qu'on aurait dû me fusiller, était donc explicable chez un homme qui se sentait perdu et qui d'autre part vivait dans un milieu où les arrestations comme les fusillades formaient le fond des

discussions. Deux semaines plus tard, ne devait-il pas se faire fusiller lui-même en montant sur une barricade, sous l'impulsion du suicide qui, mieux que tout, disait son désespoir ?

Sa menace jetée, je ne répondis rien, ni en la trouvant « bien drôle » comme Arnould, ni en essayant une explication plus qu'inutile en ce moment ; mais comme j'ai toujours pensé que certains mots, prononcés même au hasard, conduisent à des actes dont ils ont précisé l'idée vague, cette visite par les rues barricadées fut la dernière que je risquai. La fin de la Commune, ce fut de chez moi que je la suivis, — le jour, en allant voir les fuyards, femmes, enfants éperdus, qui, chassés de leurs quartiers par la fusillade, les obus et les flammes, se heurtaient, se pressaient en suppliant aux lignes allemandes établies à cent mètres de ma maison, demandant qu'on les laissât passer, bien qu'ils ne sussent pas où on les recevrait ; — la nuit, en montant sur le coteau voisin, pour chercher si les incendies qui embrasaient notre ciel dévoraient Paris tout entier.

LES BATAILLES DU MARIAGE

Quand je préparai ce roman, dont une partie « *Comte du pape* », se passe à Rome, un voyage en Italie s'imposait : je ne pouvais pas peindre le monde du Vatican sans l'étudier ; je me munis donc des recommandations qui devaient me donner entrée dans ses coulisses et, au mois de mars 1876, je partis pour Rome.

En passant par Milan, je rencontrai dans une soirée qui réunissait du monde de toutes les classes, et notamment des artistes et des journalistes, le directeur du *Secolo*, Moneta, que j'avais connu l'année précédente à Venise, à l'inauguration du monument de Manin. Il me demanda ce qui m'appelait à Rome. Je n'avais aucune raison de me taire ; je répondis donc sans trop réfléchir que, préparant un roman sur les mœurs cléricales de la France, j'allais voir comment on faisait des comtes du pape, des ducs, des barons et toute cette noblesse cocasse qui, revenue chez nous, se pare sérieu-

sement de ces titres pour rire, se *panadant* comme le geai de la fable.

Puis la conversation tourna, et j'oubliai cet incident ; mais à mon arrivée à Rome, un numéro du *Secolo*, le journal le plus répandu dans le Milanais, vint me le rappeler. A peine avais-je donné mon nom au secrétaire de l'hôtel, que celui-ci me présenta, avec des lettres qui m'attendaient, le *Secolo ;* mon premier mouvement fut de répondre que l'on devait se tromper, et que je n'attendais pas de journal ; mais mon nom étant sur la bande, je l'ouvris. Un trait au crayon bleu appela mes yeux, et je lus un entrefilet où, au milieu de compliments *italiens* qui auraient satisfait la vanité d'un ténor, on disait que je me rendais à Rome pour y étudier les mœurs du Vatican et prendre sur le vif le portrait des personnages de l'entourage le plus intime de Pie IX, en vue d'un roman que je préparais sur le monde clérical.

Dans ma carrière littéraire, je n'ai pas toujours eu à me louer des journaux, et plus d'une fois, si mon épiderme n'avait pas été dur aux coups d'épingle et même aux coups de couteau, j'aurais fait la grimace en les lisant ; mais aucun article ne m'a paru plus fâcheux que cet entrefilet écrit cependant à si bonne intention. Comment diable me présenter maintenant dans un monde « où je devais prendre des portraits sur le vif ? », — ce qui je dois le dire tout de suite, n'avait jamais été dans mon intention, car je ne crois pas que les portraits simplement vrais soient à leur place dans un roman.

Parmi mes lettres d'introduction, j'en avais une

pour M. de Corcelles, l'ambassadeur de France auprès du Vatican ; je la mis dans ma poche, et, le numéro du *Secolo* par-dessus, je courus tout de suite à l'ambassade, où, tout ému de la lecture de l'entrefilet qui pouvait me faire manquer mon voyage, j'expliquai mon ennui.

M. de Corcelles, qui est mort il y a quelques années seulement, retiré depuis longtemps de la vie politique, était un vieillard aimable, fin, spirituel qui, bien que catholique fervent, était un esprit libéral et indépendant ; il aimait les écrivains, les accueillait avec bonne grâce et n'épargnait ni son temps ni sa peine pour leur rendre service.

— Sans doute cela est fâcheux, me dit-il; mais il faut faire attention que le *Secolo*, journal de Milan, est peu lu à Rome, surtout au Vatican, et que cet article a bien des chances pour passer inaperçu; la chose serait beaucoup plus grave s'il avait paru dans la *Capitale;* vous savez que la *Capitale* a toute une partie d'indiscrétion, comme on dit à Paris, et qu'elle se fait un malin plaisir de publier souvent des lignes dans le genre de celles-ci : « Hier, Mgr... (ici les initiales d'un prélat) est monté au deuxième étage du Corso, n°..., où demeure une personne très intéressante. Son Éminence y est restée deux heures. Nous parlerons des suites de cette visite... s'il y en a. » Vous comprenez que ces indiscrétions provoquent la curiosité dans le monde clérical ; aussi cette feuille est-elle lue par bien des prélats ; on dit même que le pape, qui aime les cancans, se la fait lire souvent. Comme la *Capitale* appartient au même propriétaire que le *Secolo*, elle emprunte beaucoup de faits à ce journal. Allez donc tout de

suite à la *Capitale*, via Cesarini, pour empêcher cette reproduction, si on doit la faire, et s'il en est temps encore.

J'allai via Cesarini où se trouvaient l'imprimerie et les bureaux de la *Capitale ;* comme je venais de lire dans tous ses détails le procès Luciani, je connaissais, par les dépositions des témoins, cette maison à l'aspect sombre et sinistre où Raphaël Sonzogno fut assassiné par un pauvre diable, misérable instrument de Luciani, ce type si curieux de l'aventurier italien contemporain qui devait épouser une princesse s'il se faisait nommer député, et qui n'a assassiné Sonzogno que parce que celui-ci empêchait son élection. (Il est toujours au bagne d'où ses amis n'ont pas pu le faire évader.) Je retrouvai l'escalier verdâtre, gras et humide dans lequel Sonzogno, poursuivant son assassin, vint tomber étouffé, et aussi le petit bureau où il fut frappé.

J'exposai ma demande au rédacteur en chef, M. Dobelli, qui me reçut dans ce même bureau, en présence de Salvatore Morelli, le député ami des femmes ; il était juste temps : l'entrefilet avait été coupé et on allait l'envoyer à la composition.

— Vraiment, monsieur, me dit le rédacteur de la *Capitale*, vous mettez autant d'empressement à empêcher qu'on parle de vous, que d'autres en mettent à chercher qu'on parle d'eux.

— C'est que si vous parlez de moi vous rendez mon voyage à Rome inutile ; vous comprenez qu'on n'aime pas généralement se livrer aux gens qui doivent vous peindre sur le vif ; j'ai eu la langue trop longue, à Milan.

L'indiscrétion de la *Capitale* conjurée, je n'étais

pas encore très rassuré sur le résultat de mon voyage, car M. de Corcelles m'avait fait remarquer que l'esprit de mes romans n'était pas orthodoxe, et que de plus dans l'un d'eux j'avais été peu respectueux pour le commerce des corps saints, qu'on exhume des catacombes pour les expédier dans le monde entier, comme de pieuses reliques destinées à aviver la foi, et quelquefois même à faire des miracles.

— Tout le monde n'a pas lu mes romans comme vous, et il est peu probable qu'un seul exemplaire ait jamais pénétré au Vatican.

— Il suffit que la personne chargée d'accorder les audiences en ait eu connaissance ; d'ailleurs, on prend des renseignements sur ceux que Sa Sainteté daigne recevoir.

Je savais cela et je n'avais pas oublié qu'un de mes amis, de passage à Rome et ayant voulu voir le pape, avait eu son nom biffé par cette seule raison qu'il était directeur d'un grand journal républicain : la femme avait été reçue, le mari avait été retenu à la porte.

J'étais donc assez inquiet, car bien que je n'eusse pas la prétention d'apprendre en quelques minutes des choses d'un intérêt palpitant, j'avais besoin de voir, de mes yeux, une audience du pape pour la raconter telle que je l'avais vue.

Quelques jours se passèrent, et un mardi soir, comme je rentrais, le portier de l'hôtel me remit une large enveloppe : je l'ouvris et trouvai une lettre au haut de laquelle je lus : « *Dall' anticamera pontifica.* » J'étais prévenu que « Sua Santita » daignerait me recevoir le lendemain, à onze heures trois quarts du matin.

— La personne qui a apporté la lettre reviendra demain, dit le portier... pour la petite gratification.

— Pourquoi l'avez-vous remise à demain ? demandai-je.

— Parce que je ne savais pas combien monsieur voulait donner ; il y a des personnes qui sont si heureuses, qu'elles vont jusqu'à cinq francs et même quelquefois dix francs ; il y en a d'autres qui sont beaucoup moins généreuses.

— Et combien donne-t-on le plus souvent ?

— Trois francs.

Monté dans ma chambre, je me mis à retraduire ma lettre qui était en italien. « On est prié en entrant dans l'antichambre de présenter ce billet. Les dames sont admises en robes noires et voilées, les hommes en uniforme, et quand ils n'en portent pas, en frac noir et en cravate blanche. »

Et tout en lisant je me disais que c'étaient là des règles d'étiquette bien sévères chez celui qui se croyait le vicaire de Jésus, né dans une étable ; les pauvres de ce monde qui n'ont pas un habit noir ne pouvaient donc pas être admis en présence du Saint-Père !

Et aussi je me rappelais les recommandations qui, quelques jours auparavant, m'avaient été adressées : « Surtout ne mettez pas de gants quand vous irez au Vatican ; depuis que Sciarra Colonna a posé son poing ganté de fer sur la figure de Boniface VIII, on ne paraît plus ganté, même de chevreau, devant les papes. »

Dans *Comte du Pape*, j'ai déjà raconté ce qu'est une audience au Vatican, mais en y introduisant

une partie de roman ; ici, au contraire, je copie mes notes écrites le soir même, exactes et sincères.

Le lendemain, à onze heures, je quittais mon hôtel « *in frach nero et cravatta bianca* » pour me rendre au Vatican : je tenais à arriver le premier, car je voulais voir l'entrée de ceux qui seraient reçus en même temps que moi. J'étais, bien entendu, en voiture, et cela est indispensable à tous les points de vue quand on se rend au Vatican, ne serait-ce que pour trouver la porte de ce palais, ce qui n'est pas chose facile, car elle se cache dans un coin, à l'angle droit de la colonnade du Bernin.

Dans le vestibule la garde des suisses est assemblée ; capotes grises, buffleteries jaunes en cuir, casquettes bleues, culottes courtes à bandes jaunes et bleues, bas de même couleur ; les soldats qui sont en faction portent le fusil sur l'épaule à la prussienne.

On monte un escalier droit à marches basses, ce qui le rend d'une extrême douceur, et sur les paliers on rencontre des hallebardiers habillés en valets de cartes qui se tiennent immobiles comme des statues : leur uniforme, fort curieux, a été, dit-on, dessiné par Michel-Ange, et depuis, personne n'a osé y toucher. Quelle leçon pour nos ministres de la guerre qui, tous les cinq ou six ans, éprouvent le besoin de changer l'uniforme de nos soldats, et pour le plus grand intérêt des fournisseurs du ministère, le rendent à chaque changement un peu plus laid et un peu plus incommode.

On ne rencontre encore aucun étranger, mais dans les antichambres et les corridors circule tout un monde de valets en simarre de soie violette, à la

figure rasée, au regard paterne qui vont et viennent en glissant leurs souliers avec des airs recueillis et importants.

On me fit entrer dans un salon orné de tapisseries d'Audran représentant des scènes tirées d'*Esther*, et éclairé par de hautes fenêtres donnant sur Rome avec une vue superbe sur le Pincio, la villa Médicis, et à l'horizon bleuâtre une chaîne de montagnes blanches de neige ; immédiatement au bas, par-dessus le corridor d'Alexandre VI, on voyait des cavaliers de l'armée italienne qui faisaient l'exercice dans la prairie, et quand la brise passait on entendait les éclats du clairon et les roulements du tambour, ce qui, soit dit en passant, doit être fort peu agréable pour le prisonnier du Vatican ; mais les princes ont entre eux des procédés que de simples bourgeois n'auraient pas.

Peu à peu la salle se remplit ; d'abord trois prêtres, dont deux parlaient avec un accent normand très prononcé que j'eus plaisir à entendre, et dont le troisième tournait, pirouettait sur ses talons avec une désinvolture qui rappelait Déjazet dans Richelieu et dans Létorière ; il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que les deux prêtres à l'accent normand devaient être des Canadiens ; quant au troisième, il interrogeait toujours et ne disait lui-même rien de caractéristique ; il semblait presque chez lui, tandis que ses deux compagnons, sanglés dans des soutanes neuves évidemment étrennées pour cette solennité, paraissaient sous l'impression d'une vive émotion.

Deux Français entrèrent ensuite, puis deux jeunes Anglais qui, faisant leur voyage d'Italie, avaient

voulu voir le pape, pour eux bien certainement simple curiosité comme le *Moïse* ou l'*Apollon du Belvédère ;* enfin, un personnage de grande taille prodigieusement décoré, que les nombreuses boîtes nouées avec des faveurs qu'il portait sous son bras, eussent fait prendre partout ailleurs pour un parrain qui arrive à un baptême chargé de boîtes de bonbons. Il étala toute sa cargaison sur deux fauteuils, ce qui provoqua le rire et les moqueries des deux jeunes Anglais, peu révérencieux pour la sainteté du lieu.

Tout en examinant ce qui se passait autour de moi, je regardais de temps en temps la vue de Rome, qui de la fenêtre où j'étais resté se déroulait devant mes yeux, avec ses campaniles, ses aiguilles dorées, ses obélisques, ses dômes, ses ruines au profil dur, ses cyprès noirs et ses pins-parasols aux cimes étalées, qui, çà et là, se détachaient en noir sur les profondeurs bleues de l'horizon.

Le prêtre qui tournait si bien vint à cette fenêtre et, après un moment de contemplation, se tournant vers moi, il me dit en français :

— Ces montagnes, là-bas, sont les Abruzzes, n'est-ce pas ?

— Je le pense.

— Et cette longue galerie qui se dirige vers le château Saint-Ange, c'est le corridor d'Alexandre VI ?

— Oui.

— C'était une utile précaution, que ces corridors.

Cette façon de m'interroger ne me plaisant pas, je ne répondis rien ; il ne me convenait pas de parler d'Alexandre VI (Borgia) dans le Vatican. Voyant

mon attitude, le prêtre tourna de nouveau sur ses talons et rejoignit ses compagnons.

L'attente se prolongea ; enfin, un peu après une heure, la porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés s'ouvrit, et un monsignore nous avertit que nous devions nous agenouiller : les deux Anglais parurent jusqu'à un certain point suffoqués ; pour moi, je m'agenouillai volontiers, persuadé qu'on doit se plier aux usages des gens qu'on visite, si étranges que soient ces usages : en Chine, je me serais mis à plat ventre devant l'Empereur, et au Japon, je me serais mouché dans des petits papiers.

Il se fit un brouhaha dans le salon dont on venait d'ouvrir la porte, et on entendit le bruit d'un bâton qui, à coups irréguliers, frappait le parquet : le pape parut entouré de cardinaux en soutane noire ourlée de rouge, d'évêques, de camériers et de gardes-nobles : pour le pape tout en blanc, il formait un centre lumineux qui attirait les yeux.

Les gravures, les lithographies, les photographies ont trop bien fait connaître l'image de Pie IX pour qu'il soit utile d'esquisser son portrait : cependant, il faut dire que les yeux extatiques à la saint Louis de Gonzague qu'on lui donnait, n'étaient pas les siens ; il y avait beaucoup plus de malice dans ces yeux que d'extase, de la malice italienne moqueuse et joviale.

A l'entrée du pape, les deux prêtres canadiens s'étaient prosternés sur le tapis, et quand le pape qui marchait en s'appuyant sur sa grosse canne s'approcha d'eux, ils s'efforcèrent de baiser ses souliers en cuir rouge brodés d'or.

Mais il ne parut pas disposé à se prêter à ces élans d'adoration, et, les relevant, il leur adressa en français, qu'il parlait sans trop d'accent, quelques paroles bienveillantes. Alors ils lui présentèrent une tabatière, dans laquelle sonnaient des pièces de monnaie, et, la prenant en souriant, il la passa à un personnage de sa suite. Mais cette offrande n'avait pas satisfait leur élan de générosité ; ils fouillèrent dans leurs poches et lui présentèrent quelques pièces d'or, toute leur fortune peut-être, qu'il reçut avec le même sourire. Et, regardant cette scène touchante, je pensais à un récit que, trois jours auparavant, me faisait une personne en position de bien savoir ce qui se passe au Vatican, — et que je rapporte ici, sans le garantir, bien entendu. Sur les énormes sommes qu'on porte à Rome, le pape ne toucherait personnellement que 30,000 francs par an ; le reste irait aux jésuites, qui administrent les finances de la papauté. Sur ces 30,000 francs que reçoit le pape, 20,000 francs sont consacrés à sa pension et 10,000 francs à son entretien. Quand il veut faire des économies sur ces 10,000 francs pour les distribuer en cadeaux, il est grondé ; on lui retire ses vieux vêtements, qu'on brûle pour qu'ils ne soient pas vendus comme des reliques, et on les lui remplace par des neufs.

Le pape était arrivé à moi ; le *monsignore* qui le précédait me prit ma lettre d'audience :

— Le signor Hector Malot, présenté par l'Ambassade, dit-il.

Le pape me regarda un moment.

— Que voulez-vous de moi ? dit-il.

J'avoue que je n'étais pas du tout préparé à cette

question que j'aurais dû prévoir cependant ; aussi je cherchai ma réponse.

— Présenter mes hommages à Votre Sainteté.

— Il faut me demander quelque chose.

Je comprenais bien ce que je devais demander. Je restai embarrassé ; il ne me convenait pas de solliciter une bénédiction que mes idées n'admettaient pas ; j'étais venu pour voir et non pas pour avoir. D'un autre côté, je voulais être respectueux pour ce vieillard qui me recevait chez lui ; ma situation était assez ridicule.

De nouveau, le pape me regarda en souriant, et me mettant la main sur le front :

— Eh bien ! dit-il, je vous la donne tout de même.

Et il passa à mes voisins les Anglais, me laissant assez ébahi ; j'aurais voulu pouvoir l'applaudir pour la façon spirituelle dont il m'avait *collé*.

A ces jeunes gens il dit aussi quelques paroles bienveillantes en se servant toujours de la langue française, puis avant de les quitter il leur donna son anneau à baiser :

— Puisque vous êtes venus à moi, dit-il finement, il faut rester avec moi, — et s'adressant à un cardinal : Expliquez à ces enfants ce que je viens de leur dire, il faut qu'ils restent avec moi.

Pendant que le pape s'occupait de nous, le personnage aux boîtes qui se trouvait à l'extrémité de notre rang avait dénoué les faveurs et vidé le contenu de ses boîtes sur le tapis ; c'était un vrai déballage d'objets de piété : chapelets, médailles, madones et statuettes de Saint-Pierre.

Depuis quelques instants déjà le pape avait

toussé plusieurs fois; arrivé devant cette exposition, il fut pris d'une sorte de quinte et alors il cracha à plusieurs reprises sur le tapis autour de lui : c'était un spectacle curieux qu'offrait la physionomie du monsieur chaque fois que le Saint-Père crachait; il se demandait bien certainement si ses madones n'allaient pas recevoir quelque éclaboussure et il faisait un mouvement en arrière.

La quinte passée, le pape bénit très complaisamment tous ces objets; puis, comme il était arrivé à l'extrémité du salon, il se retourna vers nous, qui bien entendu étions pendant tout ce temps restés à genoux; alors, levant la main droite, tandis que de la gauche il s'appuyait fortement sur sa canne :

— Ma bénédiction pour les personnes, dit-il, pour les chapelets, pour les médailles.

Alors on nous dit que nous pouvions nous lever et suivre Sa Sainteté; ce que nous fîmes.

Dans la salle d'entrée étaient agenouillées quelques personnes, hommes et femmes ensemble; le pape les bénit et leur donna son anneau à baiser sans leur adresser la parole.

Puis, suivi de son cortège, il traversa la salle au milieu des gardes qui présentaient les armes, agenouillés, et il entra dans la cour San Damase, sur laquelle s'ouvrent les loges de Raphaël; alors, comme quelques personnes de l'audience s'imaginaient sans doute qu'elles devaient suivre le pape partout, on leur ferma les grilles en fer assez brusquement sur le nez.

Trois jours après, me promenant dans Saint-Pierre, comme j'avais l'habitude de le faire pendant les heures du milieu de la journée où les ga-

leries du Vatican sont fermées, j'entendis les chants d'un office qu'on célébrait dans la chapelle Clémentine, et je me rendis à cette chapelle.

Le chapitre de Saint-Pierre officiait, portant la peau d'hermine et la peau de petit gris, et dans la tribune un chœur exécutait supérieurement le *Magnificat*, qu'écoutaient curieusement des Anglaises et des Américaines, qui regardaient les chanteurs comme pour deviner si leurs voix claires étaient vraiment naturelles.

Le chant achevé, l'office continua : tout à coup, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître, dans un des chanoines qui venait saluer l'autel, le prêtre qui, trois jours auparavant, à l'audience du pape, m'avait interrogé sur les Abruzzes et le corridor d'Alexandre VI !

Je crus tout d'abord que je me trompais. Je le regardai attentivement ; il tourna sur ses talons : le doute n'était plus possible, c'était lui.

Alors, s'il était chanoine de Saint-Pierre, pourquoi diable m'interrogeait-il sur ce qu'il connaissait beaucoup mieux que moi ?

Je me le demande encore.

CARA

En parlant d'*Une Belle-Mère*, j'ai dit combien facilement on était disposé à se reconnaître ou à reconnaître les autres, dans les personnages d'un roman : je peux le répéter ici, car ce qui est arrivé pour madame Daliphare s'est reproduit pour Cara et bien plus largement encore ; si les femmes d'affaires sont assez rares, les femmes de plaisir courent les rues.

Tant qu'avait duré la première partie de *Cara* qui paraissait en feuilleton dans le *Temps*, elle n'avait provoqué aucune réclamation ; et comme elle se passe dans un monde propre, cela s'expliquait tout naturellement, les honnêtes gens ou les braves gens ne réclamant jamais, même quand on peut mettre les noms sur leurs portraits, comme cela eût été facile pour Maraval, Lozès et d'autres encore.

Mais la seconde partie était à peine commencée, et Cara ne faisait qu'entrer en scène, que les choses changèrent.

Un jour, un de mes amis m'aborda avec la mine des commissions délicates :

— Vous doutez-vous qu'on va vous envoyer des témoins ?

— Quels témoins ?

— Pour obtenir de vous une rectification ou une réparation.

— Et à propos de quoi ? ou à propos de qui ?

— A propos de Cara, parbleu, du portrait que vous faites d'elle, et de l'aventurier qui l'aurait ruinée : ils se sont reconnus.

— Qui s'est reconnu ?

— Elle et lui.

— Mais qui sont-ils ?

Deux noms furent prononcés que je ne connaissais même pas.

Ce fut ce que je répondis, et j'ajoutai :

— Si ceux qui se plaignent m'envoient des témoins, ce qui serait drôle, je ne les écouterai même pas ; mais pour leur épargner cette démarche originale, dites-leur comment j'ai écrit ce roman. L'idée m'en est venue en suivant, comme spectateur, les démarches qu'une femme du genre Cara prodiguait pour tâcher d'arranger, au mieux de ses intérêts, les suites d'une rupture de mariage conclu comme celui que raconte le roman. En la voyant, et en assistant à ses manœuvres, il me sembla qu'il y avait là un roman tout bâti. Mais quand je le commençai, j'eus immédiatement conscience que l'histoire, dont une partie s'était passée sous mes yeux, n'était pas aussi facile à exécuter que je l'avais imaginé d'abord. Les romans, en effet, se font avec l'imagination et l'observa-

tion : trop d'imagination et pas assez d'observation, ils sont en l'air ; trop d'observation et pas assez d'imagination, ils se traînent à terre ; pour écrire un roman parfait, il faudrait donc mêler dans de justes proportions ces deux facultés sans que l'une l'emporte sur l'autre. Or, dans le roman de Cara tel que je l'avais bâti d'après ce que je savais de la réalité, l'imagination ne tenait pas assez de place, en cela surtout que le caractère du personnage manquait de traits généraux : elle était Cara, elle n'était pas le représentant de l'espèce que je voulais qu'elle devînt : bons quelquefois pour les personnages de second plan, les portraits sont insuffisants pour ceux du premier. Il fallait donc compléter celui-là et fondre en lui les traits de caractère qui composent la femme de l'espèce à laquelle elle appartenait, mais dont elle n'était pas un représentant assez typique pour être copié avec une rigoureuse fidélité. Voilà pourquoi la personne qui se plaint, se trompe : elle peut avoir des traits de l'espèce Cara, et même elle ne peut pas ne pas en avoir, mais elle n'est pas Cara, pas plus que ne le seront celles qui se reconnaîtront encore... s'il s'en trouve d'autres.

Il s'en trouva, et même plusieurs.

Parmi ces plaintes, une me toucha, et je veux la rapporter ici, pour faire sentir combien doit être délicate la main du romancier, qui ne recherche pas les personnalités et la cruauté.

— Quant à moi, dit celle-là, je ne réclame pas, je ne me plains pas ; j'ai été cela, et pire ; je pourrais plaider les circonstances atténuantes qui montreraient qu'on a eu pour moi plus de dureté que

je n'en ai eu pour les autres peut-être ; ce n'est pas la peine. Mais les enfants ! pourquoi avoir parlé des enfants ? pourquoi avoir raconté les visites à la rue Legendre ? Comment n'avoir pas pensé que les enfants pouvaient plus tard lire ce roman et se reconnaître ?

Et quand cela me fut dit, moi aussi je me demandai :

— Pourquoi avoir parlé des enfants ?

J'avais trouvé ce trait caractéristique dans la vie de celle qui se plaignait et l'avais employé parce qu'il était vrai, sans penser aux dangers de cette vérité.

SANS FAMILLE

Romain Kalbris ayant réussi, l'éditeur Hetzel (le père) me demanda un roman du même genre et, au mois de janvier 1869, il fut convenu, sur un plan assez vague, que je publierais ce roman dans son *Magasin d'éducation :* l'édition en un volume illustré lui appartiendrait en toute propriété, moyennant une somme fixe ; celles des deux volumes in-18 me seraient payées d'après les tirages, et l'exploitation n'en durerait que pendant six ans. — On verra tout à l'heure pourquoi j'entre dans ces détails.

Hetzel n'était pas seulement éditeur, il était aussi, il était surtout un lettré qui a laissé de très jolis romans ; il tenait donc à connaître ce qu'il publiait, mais il y tenait encore plus, quand ce devait être dans son *Magasin d'éducation* fondé par lui et Jean Macé, pour une clientèle spéciale, qui, je crois bien, n'aurait pas accepté *Paul et Virginie* sans de violentes protestations.

Cela n'était guère rassurant ; cependant, je ne m'en inquiétai pas, comptant que mon sujet me

permettrait de naviguer au milieu de dangers que je ne soupçonnais même pas, sans aller m'échouer sur quelque écueil inconnu.

Ce fut donc avec une parfaite tranquillité que, mon premier volume fini au mois d'avril 1870, je me préparai à en faire la lecture à Hetzel.

Je dois dire tout de suite que pour des raisons qui seront bientôt données, le *Sans Famille* de ce premier jet n'était pas ce qu'il est devenu sept ou huit ans plus tard, et que, notamment, pour les divisions en volumes, celles de maintenant ne se rapportent pas à celles d'alors.

Jusqu'aux scènes des enfants fouettés chez le padrone de la rue de Lourcine, ma lecture n'accrocha pas; mais arrivé là, Hetzel, qui s'était déjà fâché de ce que le père nourricier fût si brutal, me déclara qu'il fallait adoucir ce tableau trop sombre et trop cruel.

— Des larmes dans les paupières, oui, très bien ; mais qu'elles coulent au milieu d'une crise de souffrance, c'est plus qu'il n'en faut : de la pitié, pas d'horreur.

Évidemment, c'était un point de vue qui partait, soit d'idées arrêtées, soit d'observations prises dans l'expérience; mais ce n'était pas du tout le mien. J'essayai de discuter. Inutilement. Le confrère se serait peut-être laissé convaincre ; l'éditeur se renferma dans son autorité.

Je continuai, et jusqu'à la mine (elle se trouvait alors dans le premier volume), cela n'alla pas mal ; mais à ce moment, les objections reparurent et se précisèrent ; d'abord, pour la question sociale, qui devait être passée sous silence ; et puis, ensuite,

pour la question religieuse qui devait être évitée beaucoup plus rigoureusement encore.

Pour la question religieuse, la situation était celle-ci : des mineurs étant enfermés dans une remontée par une inondation, une querelle s'engageait entre eux, et comme, en leur qualité de Cévenols, il y avait parmi eux des catholiques et des calvinistes, les uns invoquaient la Sainte Vierge que les autres repoussaient.

A mes yeux, c'était « couleur locale », rien de plus, tandis qu'aux yeux d'Hetzel, c'était plus qu'une inconvenance. Il y eut bataille entre nous, car j'ai toujours été entier dans mes opinions, dont l'âge, à cette époque, n'avait pas encore abattu l'intransigeance ; et, comme si nous avions été catholique et calviniste, il y eut échange de bons coups ; sans nous fâcher, bien entendu. Qu'aurait dit Hetzel, si quinze ans plus tard j'avais pu lui mettre sous les yeux le numéro d'un journal, ayant mieux que lui et moi la capacité de se prononcer en matières religieuses, — le *Christianisme* du 3 août 1894. Ce journal ayant ouvert une sorte de plébiscite pour savoir quels étaient les romans qui « s'imposaient par leurs vertus, éducatives autant que par leur forme attrayante », ce fut *Sans Famille* qui obtint le n° 1 sur trente romans qui tenaient la tête. Ne se fût-il pas reconnu vaincu ?

Décidément, il était plus difficile que je n'avais cru de ne pas blesser les susceptibilités de ce public, et si je devais écrire la fin de mon roman avec la menace d'observations de ce genre suspendues sur ma tête, je resterais à chaque instant paralysé, me demandant ce que je pouvais me permettre,

aussi bien que ce que je devais me défendre : le sujet rien, l'exécution tout.

Cela n'était pas pour m'encourager; et, comme d'autre part je devais, à ce moment, donner *Un Miracle* à la *Revue des Deux-Mondes*, où j'aurais, m'avait-on promis, toute liberté, je lâchai *Sans Famille* pour *Un Miracle ;* pas pour toujours, bien entendu, mais au moins pour un certain temps.

Sur ces entrefaites, la guerre ayant éclaté, il ne fut plus question ni d'*Un Miracle*, ni de *Sans Famille*, et le manuscrit que j'avais lu à Hetzel eut même la mauvaise chance (ou la bonne), dans la bousculade des déménagements, d'être en grande partie perdu ; il ne resta, d'à peu près complet, que l'épisode de la mine.

Quand je rentrai dans ma maison dévastée, pour réparer les pertes de la guerre, qui, pour moi, avaient été lourdes comme pour tant d'autres d'ailleurs, il fallut courir au plus pressé, achever *Un Miracle* dont pas un feuillet heureusement n'avait été perdu, écrire pour le *Temps* les *Souvenirs d'un Blessé*, et pour le *Siècle*, *Un mariage sous le Second Empire*. Je n'avais vraiment pas le loisir de m'occuper de *Sans famille,* ni surtout le courage d'obliger ma mémoire à faire les recherches nécessaires pour retrouver ce qui était perdu : il y a des cas où inventer exige moins de travail que se souvenir, et où le nouveau est moins laborieux que l'ancien ; c'était le mien dans cette circonstance.

Mais pour ne pas m'en occuper utilement, je ne l'oubliais pas, et j'y pensais d'autant plus, que mon tort allait chaque jour s'aggravant du temps écoulé : en somme, je devais un roman que je ne livrais pas

et auquel je ne travaillais même pas ; Hetzel me le rappelait quelquefois, mais sans autrement insister, car il comprenait mon ennui.

Cependant, il arriva un moment où il se montra plus pressant :

— Il faudrait pourtant vous décider à penser à moi !

— Je ne fais que ça.

— Alors, pensez-y moins et faites autre chose... ma chose.

Il convenait de s'expliquer franchement, ce que je fis :

— Ce n'est pas seulement la paresse d'un grand effort de mémoire qui me retient, c'est encore, c'est surtout la peur du public de votre journal. En vous plaçant à son point de vue, vous m'avez fait des observations qui doivent être fondées, je n'en doute pas. Mais si j'ai maintenant à craindre des observations de ce genre, je serai paralysé, et ne trouverai rien.

J'ai dit qu'il y avait deux hommes dans Hetzel, un lettré et un éditeur ; ce fut le lettré qui me répondit :

— Ne vous inquiétez pas de mon public, et n'ayez pas d'autre souci que d'écrire en toute liberté votre roman ; avant tout qu'il vous satisfasse.

— Et votre journal ?

— S'il ne convient pas à mon journal, vous le publierez ailleurs ; pour l'édition en volume, je ne serai pas aussi réservé.

— Alors, je m'y mets tout de suite.

Après le lettré, l'éditeur, à son tour, prit la parole :

— Comme le prix qu'on vous paie maintenant est supérieur à celui qui avait été fixé entre nous par notre traité, voulez-vous que nous partagions la différence qui existera entre ce que vous paiera *le Temps* ou *le Siècle*, et ce que vous aurait payé le *Magasin d'éducation*.

Cette ingénieuse combinaison n'indiquait pas assurément une foi bien vive dans mon roman, mais cela importait peu, je ne voyais que ma liberté reconquise, et je l'aurais payée plus cher que ça.

Si j'étais heureux de me sentir libre, ce n'était pas pour en abuser. En somme, c'était un roman pour les enfants que j'écrivais, je devais donc me tenir à leur portée, tout en m'efforçant de ne pas faire hausser les épaules aux parents, comme il arrive trop souvent avec les livres de ce genre.

Pour les enfants, j'avais heureusement près de moi le meilleur contrôle que je pusse souhaiter, celui de ma fille, dont l'intelligence était déjà assez ouverte, l'esprit assez éveillé pour comprendre et sentir ce que je destinais à plus grands qu'elle. Quand au moyen de mes notes et de mes souvenirs, j'eus reconstitué en partie mon roman, plutôt comme je voulais qu'il fût maintenant que comme il avait été sous sa première forme, je l'essayai sur elle. Puis ensuite, à mesure que je finis un chapitre, je le lui lus. Un garçon m'eut sans doute fait un tas d'observations, même des objections; mais, en sa qualité de petite fille, elle était plus réservée. Cependant, ce qu'elle n'osait pas exprimer en paroles, sa physionomie le disait, ses yeux, ses mains, et cela suffisait. D'ailleurs, elle répondait franchement quand je l'interrogeais. Ce fut ainsi qu'elle

baptisa un chapitre resté sans titre : « Capi teint en jaune. » Mais sa collaboration en resta là, à cette occasion et plus tard, soit que la vocation romancière lui manquât, soit plutôt que l'exemple de son père ne fût pas pour la tenter : c'est le bon public qui s'imagine que les romans se font en jouant ; mais quand on vit dans la coulisse on voit la peine qu'ils coûtent, et cela calme les vocations qui pourraient se produire. Ainsi elle s'est montrée la petite fille de son grand-père (mon père) qui, quand il fut convaincu que rien ne m'empêcherait de suivre mon goût pour la littérature, me dit avec son expérience d'ancien notaire : « Drôle d'idée vraiment, de prendre une profession dans laquelle on n'a pas de clercs. »

Quand je fus assez avancé dans mon travail pour qu'il pût être question d'en commencer la publication, j'en parlai à Hébrard, le directeur du *Temps*, mais en le prévenant que mon roman était d'un genre particulier.

— Demandez à Hetzel l'effet qu'il peut produire : il connaît le premier volume.

Je ne sais pas ce que Hetzel dit de ce premier volume ; mais à ce qui était en partie connu, Hébrard préféra ce qui était tout à fait inconnu, et je lui donnai *Cara*.

Cela non plus n'était pas encourageant.

Dans les termes où j'étais avec Jourde, le directeur du *Siècle*, j'aurais pu lui porter le commencement de mon roman, et il l'eut envoyé à l'imprimerie sans en demander davantage. Mais je voulus qu'il vît ce que je lui proposais, et le forçai à lire ce qui était achevé. La réponse arriva dans

les huit jours : « Des deux mains, tout de suite. »

La publication en journal achevée, je ne devais pas m'occuper de celle du volume sous la forme illustrée, ou en in-18 ordinaire, puisqu'elles appartenaient l'une et l'autre à Hetzel, mais alors je reçus de celui-ci la lettre suivante :

« 16 mars 1878.

» Mon cher Malot,

» Je me suis dit que M. Dentu ayant réuni chez lui toute votre œuvre, il se pourrait qu'il vît avec déplaisir nos deux volumes in-18 lui manquer et je me suis demandé s'il ne désirerait pas les avoir. Cela ne me paraissait pas impossible. »

En effet, cela fut possible, et un arrangement fut conclu pour les volumes in-18 sur les mêmes bases que celui pour la publication en journal; c'est-à-dire que comme pour celle-ci j'abandonnai à Hetzel la moitié de la différence existant entre le prix payé par Dentu et celui que j'aurais reçu de la librairie Hetzel.

Et cette moitié, en plus de celle fournie par la publication du *Siècle*, je l'ai abandonnée pendant six ans, ce qui avec le succès de vente de mon roman, a fini par faire une jolie somme, qui s'est ajoutée à celle produite par le volume illustré.

Je viens de parler d'un succès de vente; pour être vrai je dois dire que cette vente commença très modestement, sans que rien fît pressentir l'essor qu'elle allait prendre. En six mois, on avait écoulé six éditions, et je ne croyais pas moi-même que le

livre dût aller bien loin, quand tout à coup se produisit un envolement qui m'étonna : le 10 juin 1879 on fait un septième tirage, le 5 juillet un huitième, le 10 juillet un neuvième, le 15 juillet un dixième, le 14 août un onzième, le 5 septembre un douzième, le 20 septembre un treizième, le 4 octobre un quatorzième, le 3 novembre un quinzième, le 25 novembre un seizième, le 5 décembre un dix-septième. Et ainsi de suite, à peu près régulièrement.

Que s'était-il donc passé ? Ni moi, ni l'éditeur n'avions fait battre le tam-tam des articles de première page; et quant aux articles spontanés dus aux hasards de la sympathie, ils n'étaient en rien sortis de l'ordinaire.

Cependant ?

Il était arrivé que pendant cette période d'attente, où le livre ne marchait qu'avec lenteur, le public avait fait lui-même œuvre de critique ; ceux qui avaient lu avaient dit aux autres : « Lisez » ; et tout le monde avait voulu lire, ajoutant bien plus foi aux recommandations spontanées qui s'échangeaient ainsi, qu'aux articles de journaux pour lesquels on se tient sur la défensive chaque jour davantage, à mesure que se fait l'éducation du public.

C'est là un fait curieux qui, me semble-t-il, peut être noté, quand ce ne serait que pour répondre à une question qui m'a été quelquefois posée :

— Qui a fait le succès de *Sans Famille ?*

On le voit c'est le public, et bien qu'il arrive assez souvent dans notre monde qu'on le trouve idiot ce public, on doit comprendre que là-dessus, je ne sois pas avec les dédaigneux, le renard de la

fable m'ayant toujours paru plus ridicule que touchant dans son envie.

Ce n'était pas seulement en France qu'on s'était dit « Lisez », c'était aussi à l'étranger, particulièrement en Angleterre, où le livre est devenu de lecture courante pour l'étude de la langue française ; si bien qu'une bonne partie des tirages qui se continuent tous les ans vont faire concurrence, dans ce pays, aux éditions en extraits : *Capi et sa troupe*, *Sous terre*, plus tard complétées par d'autres extraits de *Romain Kalbris*, « *Sur mer* » et d'*En Famille*, « *l'Ile déserte* », que la maison Hachette de Londres publie depuis bientôt dix ans, sans que leur nombre faiblisse.

Je voudrais bien qu'on me fît l'honneur de ne pas croire que c'est uniquement par vanité d'auteur que j'entre dans ces petits détails, et que sans hausser les épaules, on voulût aussi me permettre d'expliquer les raisons pour lesquelles ils ont eu à mon point de vue de l'importance.

Raisons de gloriole ? Non.

Raisons de conscience ? Oui.

Il faudrait n'avoir jamais vécu une heure de la vie littéraire pour ne pas savoir quelle place y tiennent les questions de style, et ne pas savoir aussi que, pour un écrivain, il n'y a pas d'écrivain qui écrive bien, avec cela de particulier que ce sont ceux qui ont le plus laborieusement recherché l'écriture artiste, au point de lui tout sacrifier quelquefois, qui sont le plus contestés.

S'il est difficile de s'entendre sur le style, il ne l'est pas moins de se mettre d'accord sur le point de savoir comment on doit comprendre le roman, puis-

que chacun écrit son roman avec son tempérament, son caractère, ses idées, son goût, son éducation, son milieu, et aussi d'après le but qu'il poursuit. Autant de romanciers, autant de manières, heureusement pour l'agrément du public, qui trouve ainsi dans ses lectures une diversité que des règles fermes supprimeraient entièrement. C'est cette fantaisie, cette absence de lois codifiées qui fait son charme et sa force en lui livrant un domaine immense, puisqu'en dehors de quelques coins réservés dans d'étroites petites chapelles qui n'admettent que ce qui se pratique chez elles, tout lui est permis. Mais en même temps elles font aussi sa faiblesse, par cela seul qu'elles le soumettent à l'influence de la mode. Comment le romancier se défendrait-il contre cette influence, puisque c'est elle qui donne la vogue et les grands succès, bien qu'il sache que plus il sera à la mode du jour, plus il aura de chances de ne pas être à celle de demain. Que de romans, parmi les plus fameux, ont subi cette loi fatale! Où est la *Nouvelle Héloïse?* Où sont les *Martyrs?* pour ne prendre que parmi ceux qui ont été la marque d'une époque. Démodés jusqu'à n'être maintenant que des caricatures, qui font sourire comme de vieilles gravures de mode, alors que de pauvres petits romans sans grandes visées, dont le soleil de la gloire n'a pas doré l'aurore et à qui les honneurs n'ont point fait cortège sont restés vivants, saisissants pour nous, quand ils étaient si peu de chose pour leurs contemporains : *Manon Lescaut*, à ne citer que celui-là, que nous lisons avec charme, comme le liront ceux qui viendront après nous.

Quand on considère cette fortune des romans, il est bien naturel, si l'on est romancier soi-même, de s'inquiéter de ce qu'on a fait, en se demandant ce que valent les jugements, favorables ou non, de ceux parmi lesquels on vit, et si en étant de son époque, on n'en a pas été trop.

Pour moi, les indications qui me sont venues de l'Angleterre, c'est-à-dire d'un pays dégagé de nos préjugés, de nos modes, de nos querelles d'école, ont répondu à ces demandes. Et quand j'ai vu que dans ce pays si fermé à tout ce qui n'est pas anglais, on faisait largement à mes petits livres le grand honneur de les prendre pour servir à l'étude de notre langue, j'avoue que j'en ai été fier : comme je l'ai été aussi quand j'ai lu dans le *Times* (18 janvier 1893), qui lui non plus n'est pas très tendre pour ce qui vient de France : « M. Hector Malot is an esception, and in consequence he has reaped almost more laurels in the country than in is own » ; c'est-à-dire que j'aurais recueilli presque plus de lauriers en Angleterre qu'en France.

Ne serait-ce pas la preuve que j'ai eu raison de me tenir scrupuleusement dans la tradition française, avec la sobriété, la sincérité, la clarté comme direction et aussi l'horreur de la rhétorique, ce qui a une bien autre importance que tous les succès de vente. Pas grand'chose peut-être ces petits livres, mais quelque chose tout de même, puisqu'à l'étranger on leur fait l'honneur d'y chercher un peu de la France.

Peu s'en est fallu que cette épreuve ne fût répétée, et elle l'eût été dans les meilleures conditions, si nos droits de propriété étaient défendus

par nos diplomates : voici comment elle a échoué.

Un éditeur de Berlin mis au courant (les Allemands sont toujours informés de ce qui peut être bon pour leur commerce) du succès de vente que la maison Hachette avait obtenu en Angleterre pour mes petits livres, voulut essayer de ces éditions dans son pays et me fit des propositions à ce sujet. Bien que nous fussions d'accord, elles n'allèrent pas loin, car au lieu du traité à signer que j'attendais, il m'envoya un *Sans Famille*, le mien bien entendu publié à Dresde, en français, en deux volumes. A la vérité, il y manquait un certain nombre de pages qui avaient été analysées et non reproduites, et de plus ces volumes, appauvris d'un côté, avaient été enrichis d'un petit glossaire allemand encarté dans la couverture, où l'on pouvait le laisser, mais d'où l'on pouvait aussi l'enlever et s'en débarrasser, quand on savait assez le français pour le lire sans dictionnaire.

— Comment lutter avec des extraits contre un roman que le public peut croire complet? me demandait-il.

— En obtenant la suppression de ce roman défiguré, édité en violation des droits, répondis-je.

— C'est que précisément, je ne crois pas que vous puissiez obtenir cette suppression, me dit-il, attendu qu'aux termes des conventions littéraires qui lient l'Allemagne avec la France, les éditeurs ont le droit de publier en extraits, dans le texte original, tous les livres utiles à l'enseignement, à la seule condition d'y joindre un glossaire qui donne à leur édition le caractère de livre d'éducation. Le vôtre est publié en extraits, puisqu'on en a coupé

des pages; on y a joint un glossaire : donc c'est un livre d'enseignement, et vous n'avez rien à réclamer; de plus nous n'avons rien à faire ensemble, puisque je trouverais dans cette édition, pour laquelle il n'a pas été payé de droits d'auteur, une concurrence désastreuse.

Je m'informai; les objections de l'éditeur de Berlin étaient probablement fondées, attendu que comme les conventions internationales sont faites par des diplomates, sans l'adjonction de gens du métier, on s'en tient à des déclarations banales à travers lesquelles les contrefacteurs manœuvrent aussi librement que s'il n'y avait pas de conventions.

Je me plaignis cependant... pour le principe, et la question, prise en main par le Cercle de la librairie, fut portée à notre ministère des affaires étrangères pour qu'on avisât.

A-t-on fait quelque chose pour corriger cette bizarre disposition qui rend légales de pareilles combinaisons? Je n'en sais rien, mais à vrai dire je doute que la commission internationale qui vient de se réunir pour la revision de la Convention de Berne ait pris la défense des écrivains sur ce point; pas de gens du métier dans cette commission, — où leurs observations pratiques, sur des sujets connus d'eux, eussent été gênantes, — des fonctionnaires.

En tous cas, cette industrie de la contrefaçon continue en Allemagne, avec la complicité de la loi, et j'apprends à l'instant que la librairie Kühtmann publie en français une édition d'*En famille*, d'après le procédé employé par elle pour *Sans famille*. Il faut croire qu'il est bon... pour les éditeurs allemands.

LE DOCTEUR CLAUDE

C'est au mois de mai 1864, pendant les audiences de la Cour d'assises qui jugeait le Dr La Pommerais, que m'est venue l'idée du *Docteur Claude*, écrit seulement en 1878. Pour être assuré de ne pas manquer une seule de ces audiences, j'avais demandé à un vieux chroniqueur judiciaire, magistrat révoqué, de le remplacer, et moyennant un déjeuner payé tous les matins au café du Palais et des absinthes offertes tous les soirs au même endroit, il avait accepté, heureux de jouer au billard pendant que mon ardeur juvénile ferait son travail, pour lui, blasé sur les procès criminels, fastidieux et fatigants. Comme mon compte rendu était recueilli pour un journal du soir, je n'avais à prendre les débats que de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi, mon chef d'emploi coupant la fin des audiences, le lendemain matin, dans le *Droit* ou la *Gazette*. Cela me donnait du temps pour réfléchir à ce que je voyais et à ce que j'entendais, ce

qui est très difficile quand on doit suivre un interrogatoire ou un témoignage, et les résumer en quelques lignes qui conservent leur accent et leur physionomie : ceux-là seuls qui ont fait ce métier de chroniqueur judiciaire peuvent savoir quelles difficultés il présente.

C'était d'un double empoisonnement que La Pommerais était accusé, sur sa belle-mère, et sur sa maîtresse au profit de laquelle il avait contracté une grosse assurance ; et l'intérêt de son procès se trouva dans la lutte qu'il eut à soutenir contre son confrère l'expert bien plus que contre l'avocat général et le président, s'aidant, se suppléant les uns les autres, ceux-ci au nom de la justice, celui-là au nom de la science qui lui donnait toujours le dernier mot, aussi bien avec l'accusé qu'avec les témoins qu'il appelait à son aide, humbles ou illustres, le petit médecin de quartier aussi bien que Claude Bernard, Vulpian et les professeurs d'Alfort, Bouley et Raynal. Que leur déposition dût être favorable ou contraire à l'accusation, ces témoins ne s'en inquiétaient point; ils parlaient d'après leur conscience, et quand un point leur paraissait douteux, ils disaient leurs doutes en savants et en honnêtes gens qu'ils étaient, ils n'avaient pas honte de confesser leur ignorance.

Mais alors l'expert intervenait. « Comme il avait eu la douleur de voir le cœur de la victime », ainsi qu'il disait dans un style prudhommesque à l'usage de MM. les jurés, cela lui avait donné des clartés spéciales, aussi bien qu'une autorité et une compétence qui lui permettaient de remettre à leur place des savants bons tout au plus pour faire de la science,

tandis que lui!... Ah! lui, avec sa parole melliflue, son sourire grave, son respect pour la cour, sa complaisance pour le jury, sa dialectique habile, son abondance à robinet libre, il ne lâchait pas prise pendant une minute, acharné sur l'accusé aux abois, épuisé par la fatigue, écrasé sous les coups reçus qui l'eussent anéanti si son avocat, qui était Lachaud, ne l'avait pas de temps en temps relevé.

Mon roman bâti sous cette impression sinistre, j'en fis le plan, mais je ne l'écrivis pas tout de suite et il alla rejoindre dans un tiroir d'autres romans qui y dorment.

Peut-être le *Docteur Claude* fût-il resté avec ceux-là, si le rôle joué par cet expert dans ce procès ne l'avait de temps en temps rappelé à mon souvenir, et en quelque sorte imposé : le romancier n'a pas qu'à conter des histoires pour l'agrément du lecteur.

Alors je reprenais mon plan et le complétais : à l'homme supérieur qui succombe sous la jalousie et la niaiserie du milieu dans lequel les circonstances l'ont placé, j'opposais par un parallélisme obligé un autre homme supérieur que la lutte pour la vie rend fatalement criminel; au *Docteur Claude* j'ajoutais *Conscience* et *Justice* que je devais n'écrire que vingt-cinq ans plus tard.

Cependant j'en restais toujours à des plans; car pour le *Docteur Claude*, si complet qu'il fût, il me manquait le ressort principal qui devait lui donner le mouvement, — c'est-à-dire le poison que je pourrais employer pour tuer Véronique. Or ce poison devait réunir certaines conditions spéciales qui pour moi étaient difficiles à trouver : 1° Il devait

être un poison du cœur ; 2° il fallait qu'il produisît des effets se rapprochant de ceux de la digitaline, de façon à ce qu'on pût le confondre avec celle-ci ; 3° il fallait qu'on ne pût pas l'isoler par des procédés chimiques ; 4° enfin, il ne fallait pas qu'on pût se le procurer facilement chez le premier pharmacien venu, et, avec les indications qui se trouveraient dans mon roman, se débarrasser d'un mari gênant, d'un parent à héritage ou d'un ennemi. Rares sont les lecteurs de livres de toxicologie; innombrables sont les lecteurs de romans. Aussi le romancier doit-il toujours penser aux suggestions qu'il peut provoquer.

Le temps passait, et tout en rêvant souvent à mon *Docteur Claude* dont je me racontais des scènes pour m'amuser moi-même, je le laissais de côté. Au mois de juillet 1878, j'eus pour voisin au bord de la mer Béclard, le professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris, le secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine; et dans nos promenades sur les grèves les hasards de la conversation me firent lui parler de mon embarras à trouver le poison dont j'avais besoin.

Poli, discret et, bien que spirituel, ne parlant que de ce qu'il connaissait, le professeur Béclard était un très galant homme, aussi bien qu'un très honnête homme ; ce n'est pas lui qui, comme son successeur, eût éprouvé l'irrésistible besoin de déclarer à ses confrères de l'Académie que l'influenza, au moment où elle venait d'éclater à Paris et où l'on ne se doutait pas qu'elle ferait chez nous plus de victimes qu'un bon choléra, était une maladie insignifiante, dont il n'y avait pas à s'inquiéter, —

et cela simplement pour pérorer, se donner de l'importance, se mettre en avant, avec réclames dans les journaux, sans les demander directement. Quand il ne savait pas une chose, il disait tout bonnement : « Je ne sais pas. »

Ce fut ce qu'il répondit à ma question ; mais comme il était la complaisance même, il me promit de me trouver quelqu'un qui aurait la compétence pour me guider.

En effet, quelques semaines après, lorsque nous fûmes rentrés : lui à Saint-Maurice, moi à Fontenay, je le vis arriver un dimanche soir en compagnie d'un grand jeune homme blond qu'il me présenta :

— Le docteur Galippe, qui a publié des travaux intéressants sur les empoisonnements par le cuivre.

En quelques mots j'expliquai à celui-ci ce que je désirais, et au mois de novembre, ce roman, dont j'avais pendant tant d'années différé l'exécution, commençait à paraître dans le *Siècle*.

Ce ne fut pas sans provoquer certaines réclamations, car les médecins ont la plume aussi prompte que facile et, lorsqu'on parle d'eux, on doit s'attendre à des discussions et à des contestations : un romancier peut-il comprendre « *Quam bella chosa est et bene trovata medecina illa benedicta?* »

Parmi les réclamations qui m'arrivèrent ou qui furent adressées au journal un peu sous forme de dénonciation, les plus vives furent celles qui critiquaient l'invention des pommes cuites prises par un expert pour du tissu musculaire. Dans quel pays trouverait-on en France un expert assez ignorant

pour commettre une si grossière erreur? C'était vraiment se moquer du lecteur que de lui raconter ces histoires à dormir debout, qui ne peuvent naître que dans l'imagination de romanciers aux abois.

J'aurais aimé les polémiques, qu'il m'eût été facile de me défendre; mais comme je me suis fait une règle suivie, de ne répondre aux critiques ou aux accusations que lorsqu'il le faut absolument, je ne me fâchai point contre les *illustrissimi doctores* si fort en colère contre moi.

Cependant, aujourd'hui que les années ont passé, il me sera permis de dire ici que je n'ai point inventé ces pommes cuites qui m'ont été si injurieusement reprochées, et que c'est un expert de Rouen qui, dans un transfert de justice à La Neuville-Champ-d'Oisel, le 4 avril 1878, a fait cette découverte extraordinaire que des parcelles de pommes cuites jetées contre une porte n'étaient rien que du tissu musculaire ; si bien qu'il fallut une contre-expertise qui, par l'examen microscopique, prouva qu'elles étaient simplement de la pomme cuite, — ce qui empêcha l'accusé d'avoir le cou coupé. Je n'avais rien inventé du tout et, sur les indications de mon ami Georges Pouchet, le professeur au Muséum, j'avais pris mon histoire à dormir debout dans les *Actes du Muséum d'histoire naturelle de Rouen*, publiés par Georges Pennetier, à Rouen, chez Lecerf, imprimeur de la cour d'appel, 1878.

LA BOHÊME TAPAGEUSE

Malgré le secret professionnel, c'est de leurs observations personnelles que les médecins se servent pour écrire la plupart des livres qu'ils publient chaque jour avec une abondance qui n'est égalée que par celle des théologiens ; si bien que pour peu que vous ayez un médecin écrivain, — et ils le sont tous, — vous êtes exposé à vous trouver un jour ou l'autre dans un de leurs livres ou de leurs articles, tandis que vos amis, perçant des initiales transparentes, apprendront que vos ascendants paternels étaient alcooliques, les maternels tuberculeux, que vos enfants seront l'un ou l'autre, et que vous-même vous n'en avez pas pour longtemps.

C'est aussi avec leurs observations que les romanciers écrivent leurs livres, mais les romans sont les romans, et comme on doit toujours y introduire une certaine dose d'imagination et de fantaisie, ils s'éloignent forcément de la précision médicale. D'ailleurs le romancier n'est pas lié par le secret professionnel. Ceux dont il parle ne l'ont pas payé pour

qu'il se taise. Et par cela seul sa situation ne ressemble en rien à celle du médecin : il se tait, ou tout au moins il cache les noms.

Ce n'est pas à dire qu'elle ne soit pas quelquefois délicate cette situation, en cela surtout que plus il est consciencieux, plus il est entraîné à peindre ceux qu'il connaît le mieux : les siens, ses proches, ses amis intimes. Pour mon compte, à l'exception de quelques romans écrits sous l'inspiration directe et demandée de ceux qui les avaient vécus : les *Amours de Jacques*, *Madame Obernin*, *Pompon*, *Vices français*, je n'ai point pris mes modèles parmi les miens, et ceux qui ont honoré ou égayé ma vie de leur amitié ont eu cette sécurité de ne point se voir servis tout vifs à la curiosité des lecteurs.

Mais pour ceux avec qui ne me liait point une étroite intimité, je reconnais qu'il en a été autrement, et particulièrement pour les personnages de la *Bohême tapageuse* qui tous ou presque tous ont vécu d'une vie propre que j'ai pu observer et rendre sans aucune trahison, puisque selon la formule de la loi je n'ai été ni leur parent, ni leur allié, et que je n'ai pas plus été attaché à leur service qu'ils ne l'ont été au mien, si bien que j'ai pu ouvrir les yeux et les oreilles sans que rien dans nos relations me fermât la bouche, si ce n'est le souci de les représenter de façon à ce qu'on ne pût mettre le nom sur la personne que je dessinais.

J'étais encore collégien et tout jeune lorsque j'ai connu celle qui, dans ce roman, est devenue la duchesse d'Arvernes. Avec ma mère j'avais été passer les vacances au bord de la mer, à Sainte-Adresse, qu'Alphonse Karr venait de faire entrer dans la no-

toriété, et je m'étais si bien ingénié auprès d'amis communs que j'avais obtenu des lettres pour me faire ouvrir la porte de son jardin dont rêvait mon admiration juvénile. C'était justement le beau temps de la réputation d'Alphonse Karr; il avait donné *Sous les Tilleuls*, *Geneviève*, *le Chemin le plus court*, et depuis quelques années il publiait les *Guêpes* qui, à cette époque, faisaient presque autant de bruit qu'en a fait plus tard la *Lanterne*. On comprend quel pouvait être mon enthousiasme pour le premier écrivain de talent que j'approchais, car les jeunes gens de ma génération ne commençaient point la vie par l'indifférence ou le mépris pour leurs aînés. Ce fut dans ce fameux jardin, original et bizarre, dont il a tiré tant de livres charmants, que je rencontrai celle dont j'ai fait la duchesse d'Arvernes, venue à Sainte-Adresse pour y passer une saison avec sa mère, et comme nous étions du même âge, comme elle s'ennuyait et n'avait personne pour l'amuser, comme elle n'était ni timide, ni réservée, oh! mais pas du tout du tout, nous fûmes bien vite camarades. On peut, sans que j'insiste, se faire une idée de ce que fut la stupéfaction d'un jeune provincial, fils d'un notaire qui, parmi ses clients, comptait quelques représentants de la noblesse polie, affinée, sceptique et légère du dix-huitième siècle, en se trouvant brusquement en présence de cette fille délurée qui portait un des grands noms de France, car telle je l'ai représentée, dans ce roman, telle elle était déjà, si bien que je n'ai eu qu'à me souvenir pour qu'elle posât devant moi, et encore ai-je laissé dans l'ombre certains côtés qu'il eût été curieux de peindre, si au lieu

d'une figure de roman arrangée, dérangée, j'avais fait un portrait.

Ce fut à Cauterets que je connus Naurouse : on avait organisé une journée de courses d'hommes à la montagne, et j'avais été chargé de réunir quelques souscriptions, parmi lesquelles celle du duc de Naurouse. Il avait lu quelques-uns de mes romans. Il s'ennuyait ferme, et m'invita à entrer chez lui quand je passerais devant sa fenêtre toujours fermée, derrière laquelle il se tenait, seul, du matin au soir, pâle, triste, mourant, regardant sans le voir le mouvement des allées et venues dans le petit jardin de l'*Hôtel de France*. Et je n'eus garde de négliger cette invitation, jusqu'au moment où il quitta Cauterets, autant parce qu'il n'y trouvait point de soulagement à son mal, que parce que madame d'Arvernes était venue l'y relancer. On l'avait logée dans la chambre voisine de la mienne, et tous les soirs, à travers notre mince cloison, j'entendais les éclats de sa voix et de ses rires pendant qu'elle dînait avec une jeune amie à laquelle elle faisait visiter les Pyrénées, comme tous les matins j'entendais aussi le guide Barragat, qui venait la chercher pour une excursion dans la montagne, crier avec son accent méridional : « Madame la duchesse est-elle prête ? »

Avec Naurouse, Harly est un des principaux personnages de la *Bohême tapageuse*. Il avait lu une scène de jeu dans *Un Mariage sous le Second Empire ;* il me fit demander par Ph. Jourde, le directeur du *Siècle*, si je voulais qu'il m'en racontât une « vraie » au moins aussi intéressante que celle que j'avais inventée. C'est celle qui se trouve au com-

mencement de *Raphaëlle*, avec l'épisode du cerisier. Mais il ne s'en tint pas là, il me communiqua aussi les papiers laissés par Naurouse, ses carnets de dépenses, ses lettres, et c'est en les ayant sous les yeux, du premier au dernier mot, que j'ai écrit mon roman qui est bien un roman et non une biographie, de telle sorte que qui voudrait y chercher la vérité ne la trouverait point, — celle de certains caractères, oui, — celle des faits, non.

Ce que je dis à propos de Naurouse, de Harly, je pourrais le dire aussi à propos du prince de Kappel, de Savine, de Mautravers, de Dayelle, de madame de Barizelle, de Raphaëlle, de Balbine. Ceux qui, il y a trente ans, connaissaient la vie parisienne, les auront reconnus, car je n'ai pas eu pour eux les scrupules de discrétion qu'on doit garder pour les honnêtes gens qui, par aucun côté, n'appartiennent au public. Mais pour Raphaëlle, pour Balbine, cette discrétion avec elles n'eut-elle pas été de la jobarderie? Est-ce que tout le monde n'a pas ri de Raphaëlle et de Mautravers se battant pour emporter l'argenterie de Naurouse? Et le duel de Savine, et les espérances déçues de Balbine qui comptait sur un testament, est-ce que ça n'a pas été pendant quinze jours l'esclaffement des cercles et du boulevard?

Je n'ajoute qu'un mot. Il est très rare que dans mes romans j'aie introduit des faits qui me soient personnels : dans la *Bohême tapageuse*, j'ai manqué une fois à cette règle, et si j'en parle ici c'est pour expliquer un passage du *Dictionnaire des Contemporains* de Vapereau, copié par beaucoup d'autres, qui n'est pas trop exact, et par cela m'a plus

d'une fois ennuyé. Vapereau dit : « Il (c'est moi) écrivit des brochures politiques pour un sénateur. » Les brochures, ou plutôt la brochure que j'ai écrite, c'est celle qui m'a été en quelque sorte dictée par M. de Condrieu-Revel, exactement dans les mêmes conditions que je l'ai raconté dans mon roman, et elle était historique, non politique. Sous plus d'un point de vue la rectification a son importance, pour moi au moins.

Bien qu'écrite dans le sens que je viens d'indiquer la *Bohême tapageuse*, au moment de sa publication, fut accusée d'exagération, et particulièrement par Aurélien Scholl, qui avait connu la plupart de ses personnages, et avait même été de l'intimité de plus d'un d'entre eux. Dans un article qu'il publia à ce sujet, et dans lequel il les nomme avec une liberté que prennent les chroniqueurs, mais que se refusent les romanciers, il dit :

« C'est une série d'actes d'accusation. »

« Trop dure, la *Bohême tapageuse !* trop cruelle ! trop « acte d'accusation ! » Voyons la réalité.

Peu de temps après la mise en vente de mon roman, je reçus d'un magistrat un mot pour assister à une audience de la Cour d'Assises : « L'affaire intéressera l'auteur de la *Duchesse d'Arvernes* », me disait-il.

En effet, cette affaire était celle d'une des filles de la duchesse d'Arvernes, accusée de faux.

Elle fut acquittée ; mais aurais-je jamais osé inventer un dénouement aussi cruel, aussi « acte d'accusation » ? Tant il est vrai que le roman reste le plus souvent au-dessous de la simple vérité, au lieu d'aller au delà.

UNE FEMME D'ARGENT

Une Femme d'Argent, c'est la prostitution dans le mariage.

La femme mariée qui tire argent de la galanterie et fait métier de fille, se rencontre si fréquemment dans le monde et dans tous les mondes, que je suis revenu trois fois sur ce sujet : dans la *Marquise de Lucillière* d'abord, dans *Une Femme d'argent* ensuite, enfin dans *Amours de Vieux*.

Ce n'est pas qu'il ait eu un attrait particulier pour moi. Il m'était plutôt déplaisant comme il l'est à la majorité du public d'ailleurs. Mais si le romancier ne se borne pas à deux ou trois livres, et veut autant que possible peindre la vie et les mœurs de son temps, il n'est pas entièrement libre dans le choix de ses études : ce qu'il doit représenter, c'est ce qui est, bien plus que ce qu'il aime pour telles ou telles raisons.

Or, l'argent tient trop de place dans les liaisons amoureuses pour ne pas s'imposer au premier rang, avec les drames ou les comédies qu'il traîne à sa

suite ; et ces drames comme ces comédies ne sont pas les mêmes, bien entendu, dans le grand monde que dans la bourgeoisie, dans la bourgeoisie que dans la bohème. De là, des milieux différents, avec des personnages différents aussi. De là, mes trois romans et non un seul.

Dans le grand monde, les femmes vénales ne sont pas plus rares que ne le sont les maris complaisants, et s'il est injuste de dire qu'ils s'y rencontrent à chaque pas, il le serait tout autant de croire que les uns et les autres y sont l'exception. Le prince de Soubise disant à la princesse, qu'on venait tirer la nuit du lit conjugal pour la conduire dans celui de Louis XIV : « Prenez mes pantoufles ! » n'était pas le premier mari de son espèce; il n'a pas été le dernier, et il a laissé des descendants. Mais pour ceux-là, les choses doivent maintenant se passer dans des conditions spéciales. Que leur état de mari trompé soit notoire, peu importe. Qu'avec une fortune médiocre ou nulle, aux yeux de tous, ils mènent grand train, n'ayant d'autres revenus que ceux que, par son industrie, la femme tire de ses amants, peu importe encore. On parle d'eux partout, ils sont une risée ou une pitié, cela leur est indifférent; ni l'un ni l'autre n'en prend souci. Un seul point à sauvegarder : pourvu que le mari puisse, d'un front souriant, affecter l'ignorance, l'honneur est sauf. C'est la *Marquise de Lucillière.*

Dans la bourgeoisie, où il y a moins de sérénité, moins de correction de tenue, la tromperie de la femme tourne facilement à l'adultère. Est-ce à dire que les maris complaisants y sont inconnus? Non,

assurément. Mais on y rencontre aussi des maris tragiques. C'est la *Femme d'Argent.*

Dans la bohême, où il n'y a ni respectabilité mondaine, ni dignité personnelle, et où la femme n'est souvent qu'une *marmite* (comme on dit dans l'argot des souteneurs), qui fait bouillir le pot-au-feu conjugal, le drame, qui n'est pas la règle, peut surgir cependant de certaines conditions, — celles-là mêmes qui se rencontrent dans *Amours de Vieux.*

C'est ainsi que sur un même fond j'ai été amené à écrire trois romans qui ne se ressemblent en rien.

Il m'en restait un, auquel j'ai pensé souvent, que j'avais réservé pour un temps où je serais en disposition de drôleries, et que je n'ai abandonné qu'en mettant ma plume au repos, c'est celui du *Cocu triomphant.*

Bien entendu, je ne l'aurais pas présenté sous ce titre, puisque ce mot qui n'a en soi rien de choquant cependant, est si complètement démodé, qu'on n'a pas osé, depuis plus de vingt-cinq ans, jouer à la Comédie-Française le *Cocu imaginaire,* quoique ce soit une des petites pièces de la jeunesse de Molière, qui compte parmi ses plus gaies et que Got y eût un rôle d'une bouffonnerie étourdissante. Mais pour me priver de ce titre qui s'appliquait en plein à mon idée, je lui aurais bien trouvé un équivalent sans doute.

Ce n'est pas seulement à leur fortune ou à leur ambition que certains maris font servir leur femme, c'est aussi à leur vanité et à leur gloire. Mon mari appartenait à cette espèce. S'il s'était marié, ce n'était pas tant parce qu'il trouvait sa femme jolie, que parce qu'elle avait une réputation de beauté;

il serait le mari d'une femme qu'on admirerait, dont on parlerait, et qui par là lui ferait honneur. Mais voilà que bientôt il reconnaît en elle des imperfections dont il ne s'était pas aperçu : elle a le nez un peu long peut-être, la main un peu courte. Aussi n'a-t-il plus qu'un souci : racoler des amis pour sa femme, les amener autour d'elle, la faire valoir à leurs yeux. Et il en trouve. Bien vite elle a une cour. Il triomphe, et d'autant plus glorieusement, que les succès de sa femme rejaillissent sur lui : lui aussi est écouté, applaudi, et d'autant plus admiré, que les amis de sa femme devinent sa faiblesse ; plus qu'elle encore, c'est lui qui a une cour sur laquelle il exerce sa supériorité bruyante. Cependant, comme il n'est pas complètement sot, il y a des jours où il se demande par quels liens sa femme retient ses amis, et si... Mais il ne s'arrête pas à cette idée invraisemblable, par cela seul qu'il s'agit d'un homme tel que lui. Et après tout, Napoléon ne l'a-t-il pas été ? ce qui ne l'a pas empêché d'être Napoléon.

POMPON

C'est parce que j'ai voulu que mes romans, faits à l'image de la vie, fussent « des miroirs qui marchent », selon le mot de Stendhal, que j'en ai écrit plusieurs qui par certains côtés sont romanesques : celui-ci même, *Micheline*, *Mondaine*, *la Petite Sœur ;* et si je ne m'étais laissé guider que par la recherche du succès je n'aurais publié que des romans de ce genre, à peu près sûr à l'avance du bon accueil qu'ils recevraient du public qui aime les histoires dans lesquelles son cœur aussi bien que son imagination, son besoin de tendresse et de bonheur pour les autres comme pour lui-même trouvent un aliment dont il ne se dégoûte jamais.

Si je m'en suis tenu à ceux-là c'est parce que rien n'est plus misérable que le rôle d'écrivain qui suit l'impulsion du public au lieu de lui imposer la sienne, et n'est qu'un écho au lieu d'être un clairon, un reflet, non une lumière.

Et aussi parce que le romanesque n'est pas toute la vie ; le nier c'est fermer de parti pris les yeux à

l'évidence, pour ne pas vouloir voir ce qui à chaque instant se passe en nous comme chez les autres ; au contraire, ramener tout à lui c'est sacrifier la vérité au besoin des succès faciles ; s'il n'y a pas que des héros en ce monde, il n'y a pas davantage que des brutes, des coquins et des imbéciles, quel qu'en soit le nombre.

J'avoue cependant que ces idées sur l'importance que le romanesque peut prendre dans une étude sincère de la vie n'ont pas toujours été les miennes, et que quand Buloz, ainsi que je l'ai raconté, consentait à publier *les Amours de Jacques*, à condition que je ferais certains changements qui donneraient à Jacques une dignité d'existence et une noblesse de sentiments à la mode de cette époque, et le couleraient dans le moule des héros de George Sand ou d'Octave Feuillet, je repris — héros moi-même, — mon manuscrit, ne considérant que ce qu'il y avait d'irrévérencieux dans ces exigences.

Ce fut à la même époque, et en vertu de ces mêmes idées sur le romanesque, que je refusai aussi d'écrire un roman où il me semblait tenir trop de place, — celui de *Falco* qui se trouve maintenant mêlé à celui de *Pompon*.

Falco était bien réellement l'homme que j'ai essayé de peindre, et comme j'avais depuis longtemps autant d'admiration pour son talent que j'eus plus tard de sympathie pour sa personne, des relations amicales malgré la différence des âges s'étaient vite établies entre nous, et je ne passais pas devant sa petite maison sans entrer chez lui pour le prier de me jouer ou de me chanter quelque

chose de sa musique, ce qu'il faisait toujours avec autant de bonne grâce que de simplicité, chantant indifféremment les ténors ou les barytons, avec une voix d'enfant de chœur, mais aussi avec le charme et le sentiment d'un compositeur de génie; puis à la musique succédaient quelques instants de causerie.

Un jour qu'il venait de lire mon premier roman, *les Victimes d'Amour*, et qu'il m'en parlait longuement, tout à coup il me dit :

— J'en ai connu une victime d'amour dont l'histoire ferait un roman curieux qui servirait de leçon aux âmes tendres, si toutefois l'exemple des autres a jamais servi à personne. Je vous le conterai plus tard, et vous verrez ce que vous en pourrez tirer.

Il me le conta en effet et je le trouvai non seulement curieux comme il disait, mais encore touchant et même lamentable; cependant je n'en tirai rien du tout à ce moment, et cela pour deux raisons :

La première, parce que si je l'écrivais tel qu'il m'avait été conté, j'étais obligé d'entrer dans des détails caractéristiques qui feraient reconnaître les personnages.

La seconde, parce que le côté romanesque de cette aventure, vraie cependant, gênait la direction que mon esprit suivait à ce moment.

Mais pour n'en rien faire je ne l'oubliais pas, et même parfois elle me tourmentait; en même temps l'expérience de la vie modifiait mes idées, car à mesure qu'elle m'instruisait elle me montrait quelle place le romanesque tient dans le monde, et me faisait comprendre que, ridicule dans la forme, il

ne l'est jamais dans le fond, puisqu'il est un des éléments de notre existence.

De ce jour-là le roman de *Falco* se trouva singulièrement avancé ; il fut fait quand l'idée me vint de le fondre dans celui de *Pompon*, plus romanesque encore, quoique non moins vrai.

Décidé enfin à écrire ce roman que je devais publier dans le *Temps*, au mois de décembre 1880, je me demandais comment il serait accepté du public ; aussi lorsqu'avec Adrien Hébrard il fut question du sujet que je devais présenter aux lecteurs de son journal, je me trouvai embarrassé. Comment en quelques mots expliquer que ce sujet consistait à soumettre le cœur d'un statuaire de talent, d'une éducation raffinée, fils des Grecs, amoureux de la pureté de la forme et du marbre, à une petite négresse ? Comment faire comprendre que dans ce roman qui devait être tout amour, avec l'amour pour conclusion et morale, il n'y aurait ni phrases d'amour ni déclarations, et que cependant on devait à chaque page sentir battre le cœur de Pompon, et qu'il fallait faire passer sa tendresse et son émotion dans celui du lecteur ?

— Si vous tenez à ce que je vous raconte votre roman, dis-je enfin, vous allez m'en demander un autre.

— Parce que ?

— Parce qu'il est tout en nuances que je vous expliquerais mal et dont une grossière carcasse ne donnerait aucune idée.

— Alors !

— Alors il faut avoir confiance et me laisser faire.

— Vous y croyez, en votre roman ?

— Je crois qu'il peut être original, mais il ne le sera que si j'ai toute ma liberté, et surtout si à l'avance je ne subis pas d'influences.

— Eh bien ! allez.

C'est ainsi que *Pompon* a eu deux pères, celui qui l'a conçue, et celui qui l'a mise au monde. Il y aurait ingratitude à ne pas rendre ici au second l'hommage reconnaissant du premier.

SÉDUCTION

Dans ses *Mémoires d'un Critique*, qui offrent un si curieux ensemble de notes sur les hommes du milieu de notre siècle, Jules Levallois, rappelant les souvenirs de notre vie de collège à Rouen, dit que j'ai gardé « en certaine estime » un de nos professeurs d'histoire appelé Marguerite. C'est « la plus vive, la plus solide estime » qui eût été strictement juste, et à cette estime se joint une reconnaissance qui avec l'âge s'est avivée et fortifiée à mesure que je comprenais mieux ce que je lui dois.

Il y a quelques mois, je parcourais la Sicile et partout je retrouvais dans ma mémoire, sans avoir eu besoin de les rafraîchir par une lecture nouvelle, les impressions que cinquante ans auparavant ce professeur, en me lisant et en me commentant Diodore, avait éveillées en moi sur la tragique histoire de ce pays où les hommes, pris de la rage de l'extermination, semblent avoir voulu anéantir l'humanité : à Agrigente, où je revoyais la barbarie des Carthaginois ; dans les Latomies de Syracuse, où

est morte de misère l'armée athénienne après une capitulation qui, par tant de points, se rapproche de celle de Sedan. N'était-ce point un homme celui qui marquait son enseignement d'une empreinte si nette ?

Sans lui, mon temps de collège eût été perdu, et au lieu de passer de classe en classe, il aurait beaucoup mieux valu que je restasse chez mes parents, où, avec l'appétit et le goût innés de la lecture qui étaient en moi, j'avais au moins la facilité de lire ce que je voulais et de me développer librement, — ce qui est autrement important que d'écouter décliner *rosa* ou conjuguer *amo* avec les commentaires de gens qui croient trop que la grammaire fournit des armes pour la lutte de l'existence et que l'humanité se nourrit des humanités.

Le premier des professeurs genre *rosa* que le hasard me donna au collège était un jeune et beau garçon, à l'air timide et ingénu, doué sans doute de toutes sortes de mérites, puisqu'il était sorti un des premiers de l'Ecole normale, mais à qui on avait négligé d'apprendre comment on fait une classe. En moins d'une semaine tout le monde lui monta sur le dos, et quelques-uns s'assirent même sur lui. Il eut beau se fâcher, prier, crier, punir, pleurer : nous étions ses maîtres ; il ne fut jamais le nôtre. S'il essayait de se redresser et de se défendre contre nos risées, nos cruautés ou notre mépris, c'était un boucan au milieu duquel il s'effondrait, éperdu, misérable souffre-douleur d'une troupe de tyrans, sans que personne lui vînt en aide, au moins publiquement et nous mît à l'ordre, ni proviseur, ni censeur, ni inspecteurs, ni aucun de ceux qui au-

raient pu établir une police dans cette classe dont les cris sauvages effaraient le voisinage. On comprend qu'au milieu de cet enfer, l'habitude fut vite prise de ne pas travailler, et même après qu'on fut las de hurler, elle se continua tranquillement, sinon pour tous, au moins pour le plus grand nombre.

Je fus de ceux-là, non pas tant par paresse que par besoin d'indépendance : on m'eût surveillé, je me serais soumis ; on me laissait la bride sur le cou, j'en abusais, sinon pour ne rien faire, au moins pour ne faire que ce qui me plaisait ; et ce qui me plaisait, c'était de lire, de connaître, d'étudier ce qui avait de l'intérêt pour moi.

Au début des *Amours de Jacques*, je raconte comment j'eus tout jeune, la passion de la lecture et peu après celle de l'écrivasserie. Bien que ces premiers chapitres aient été arrangés pour les besoins du roman et que tout n'y soit pas l'expression de la simple vérité, ils ont cependant un fonds d'exactitude, au moins en ce qui touche la lecture et la manie d'écrire. Comment aurais-je pu concilier ce besoin de lecture avec les devoirs de classe qu'on nous donnait, et qui devaient prendre tout notre temps, consciencieusement faits? Bien vite, je compris que cette conciliation était impossible, et au lieu de chercher à la réaliser tant bien que mal, profitant de la liberté qui nous était laissée, je lâchai ces devoirs pour les livres.

Aurais-je lâché aussi l'histoire si j'avais eu un autre professeur que le nôtre? Je ne le crois pas ; mais enfin je n'eus pas d'hésitation de ce côté et comme j'eus la chance de le garder trois ans, de la sixième à la troisième, je ne fut pas tout à fait, grâce

à lui, le mauvais élève que sans lui je serais certainement devenu.

Cependant celui-là aussi ne savait pas faire sa classe, et de plus il était négligé dans sa tenue, distrait, si bien inconscient de l'heure que nous nous trouvions quelquefois depuis quelques minutes sur nos bancs quand il entrait en coup de vent, sa robe non encore boutonnée, sa toque de travers, ce qui, avec sa vie privée peu ordonnée et des dettes, lui valait le dédain ou la pitié de ses collègues, auxquels s'ajoutaient les sévérités du proviseur qui d'un coup d'œil napoléonien semblait toujours vouloir le faire rentrer sous terre. Mais que nous importait à nous, à moi au moins? Je m'en souciais bien vraiment des robes déboutonnées, des toques mal assurées et des dettes! Ce n'était pas du dédain que m'inspirait le comique coup d'œil du proviseur, c'était de la sympathie. D'ailleurs, ce ne fut pas précisément dans sa classe que j'appris à le connaître pour ce qu'il était réellement, — un accoucheur d'esprits. Comme, à ma pension, on avait jugé que je pouvais obtenir le prix d'histoire, on me l'avait donné pour répétiteur, afin d'être plus sûr que je ferais honneur à la maison. Il n'eut pas besoin de me pousser, et bien vite j'allai de l'avant, à la vérité avec des zigzags fantaisistes qu'il toléra, les jugeant sans doute plus utiles que nuisibles. Que d'heures, — s'il ne les comptait pas pour arriver, il ne les comptait pas davantage pour partir, — que d'heures nous avons passées à déambuler dans un ancien cimetière de moines, devenu un jardin ou de place en place des ossements, non encore complètement redevenus poussière, jaunis-

saient la terre noire des plates-bandes ! Nous discourions de toutes choses (car il ne tenait pas à parler tout seul), d'histoire bien entendu, mais aussi de littérature, d'art, de science. Je ne sais pas si à cette époque notre camarade Léon Heuzey connaissait Phidias, mais je crois bien que pour l'archéologie grecque, qui plus tard l'a illustré, j'aurais pu alors le battre. Si je ne suis pas devenu philosophe, ce n'est pas la faute de ses leçons sur Socrate et Platon ; géomètre ou mécanicien, faute de celles sur Archimède défendant Syracuse. Et Shakespeare... mon Dieu oui, il connaissait Shakespeare cet irrégulier, et avec dix lignes de *Coriolan*, il m'en a plus appris sur le caractère romain que toutes les explications des auteurs ; car au temps dont je parle, il se passait ceci d'admirable qu'on traduisait dans son année vingt pages de la *Vie de César* de Plutarque, sans que le professeur vous dît ce qu'était Plutarque, ce qu'était César, ce qu'il y avait avant cette vingtième page, comme ce qu'il y avait après ; de même qu'on traduisait le premier chant de l'*Iliade* sans connaître Homère, et sans avoir moyen d'apprendre si tout est fini quand « Jupiter qui lance les éclairs » va se coucher, après avoir bien mangé et bien bu. Ils étaient professeurs de grammaire, ces messieurs, et ces menus détails n'étaient pas leur affaire. Pour celui d'histoire, il s'en occupait, comme il s'occupait aussi des *Méditations* de Lamartine, des *Orientales* de Victor Hugo. Ah ! si le terrible proviseur avait entendu un seul mot de cet enseignement... libre assurément, mais aussi combien initiateur !

Ma bonne chance voulut que quand ce maître si

extraordinaire dans l'Université nous quitta — notre quatrième achevée, — pour nous passer au professeur d'histoire des classes supérieures qui était Cheruel, l'éditeur des *Mémoires de Saint-Simon*, celui-là s'appliquât aussi à éveiller l'intelligence de ses élèves, au lieu de la traîner dans la routine commode. Pour cela, devançant sa leçon, il en faisait parler toutes les fois que l'occasion s'en présentait, au lieu de parler lui-même, ce qui était méritoire avec une parole facile et brillante comme la sienne. Si la méthode avait du bon, elle avait aussi ses dangers ; j'en fis une fois l'expérience. Nous allions arriver, dans l'histoire de France, à la lutte des Bourguignons et à l'épisode de Perrinet Le Clerc, qui par trahison leur ouvrit une des portes de Paris dont son père était gardien.

« Qui veut raconter cet épisode ? » que nous ne connaissions pas encore, nous dit-il, un jour. Personne ne répondit. « Et vous? » demanda-t-il en s'adressant à moi, car il avait constaté plus d'une fois que j'allais souvent de l'avant. Ainsi provoqué, je me décidai, bien que je n'eusse pas encore lu les *Ducs de Bourgogne* de Barante, et ne susse de Perrinet Le Clerc que ce que m'en avait appris un mélodrame, qualifié d'historique sur l'affiche, que j'avais vu représenter récemment. Et me voilà au milieu de la classe, racontant à mes soixante camarades l'histoire ou plutôt mon histoire de Perrinet Le Clerc. Je n'étais pas sans inquiétude, et ce qui l'augmentait, c'étaient les regards étonnés que Cheruel, derrière ses lunettes bleues, me détachait de temps en temps. Cependant je continuais. J'arrivai ainsi à un passage dramatique, trop dramatique,

où il m'arrêta : « Quel roman nous racontez-vous là ? » Je n'eus garde de répondre et il acheva mon récit : le sien fut peut-être moins amusant que le mien, mais probablement il fut plus historique.

Comme deux professeurs ne font pas la vie de collège, je n'ai pas gardé pour les autres un bien tendre souvenir, ni même « la certaine estime » dont parle Levallois. Sans doute il y a de l'injustice dans cette impression, car j'ai bien une bonne part de responsabilité pour la façon dont j'ai ou n'ai pas travaillé dans leurs classes. Mais on a des ménagements quand on pèse sa propre responsabilité, qu'on ne garde pas dans le pesage de celle des autres. Et les circonstances, que je faisais atténuantes pour moi, m'ont paru pendant longtemps aggravantes pour eux.

En tous cas les choses étaient ainsi lorsque, peu de temps après la guerre, je reçus la visite du maire et de deux membres du conseil municipal de mon village, qui venaient me demander d'accepter les fonctions de délégué communal.

— M'occuper d'instruction, moi !

Je commençai par refuser nettement; mais aux raisons qu'on m'opposa, il n'y avait rien à répondre. Nous étions au temps où tout le monde admettait que c'était le maître d'école allemand qui avait gagné la bataille de Sadowa aussi bien que celle de Sedan ; ne pas aider le maître d'école français à préparer la revanche eût été un crime national. Il fallut donc se rendre. Léon Say, qui me connaissait et était alors préfet de la Seine, trouva que, puisque j'acceptais le moins, je devais accepter le plus ; de délégué communal je fus d'emblée

promu au grade supérieur de délégué cantonal.

C'est certainement des fonctions bien peu importantes que celles d'un délégué cantonal, mais enfin elles n'en consistent pas moins à surveiller l'instruction primaire dans les communes de son canton, et il y a des cantons, comme celui de Vincennes par exemple, qui comptent plus de soixante mille habitants. C'est une responsabilité cela, et je le sentis d'autant mieux, que je savais par l'expérience personnelle ce que peut le manque de surveillance uni à l'indifférence et à la négligence. Je n'avais pas voulu que par mon fait il arrivât pour un seul des écoliers que je visitais ce qui était arrivé pour moi au collège : trop de chances à courir avec la fantaisie individuelle ; et d'ailleurs les enfants des écoles primaires n'ont pas assez de temps à donner au travail, pour permettre qu'il ne soit pas employé méthodiquement et régulièrement.

Parmi les écoles dont je fus chargé, l'une avait pour directrice une jeune femme assez jolie, aux traits fins, à la physionomie intelligente, aux manières discrètes, qui présentait cette anomalie de paraître préférer aux compliments les observations qu'on pouvait avoir à lui faire. Les félicitations aussi peu appuyées qu'elles fussent la mettaient tout de suite dans l'embarras, la troublaient et, si elles se précisaient l'effaraient, avec un sentiment d'inquiétude sur lequel il n'y avait pas à se tromper. Au contraire c'était un sentiment de tranquillité que lui causaient les critiques auxquelles elle répondait avec calme, en femme parfaitement maîtresse de soi. Cela m'intéressa d'abord comme une énigme, et plus encore quand je l'eus devinée.

Laide, elle eût aimé les compliments ; jolie, elle en avait peur non pas tant pour l'heure présente que pour l'avenir et les conséquences qu'ils pouvaient entraîner. Cela n'en disait-il pas long sur l'expérience qu'elle avait déjà faite de la vie, où dans sa position humble et dépendante, la beauté, qui est la puissance de la femme, lui était une gêne et une cause de tourments contre lesquels évidemment elle avait eu à se défendre.

Ce fut le point de départ, l'idée mère de *Séduction.*

Aucun de mes romans ne m'a autant que celui-là donné de peine pour obtenir des réponses un peu précises de ceux que j'avais à questionner. On cause peu dans le monde de l'instruction primaire, et le long esclavage dans lequel son personnel a été maintenu sous tant de régimes divers, mais pour lui toujours le même, lui a laissé des habitudes de prudence que son origine, paysannesque chez le plus grand nombre n'a fait qu'aggraver. Que gagne-t-on à parler ? Qui sait de quoi demain sera fait ? Je n'aurais pas rencontré en province des instituteurs et des institutrices émancipés par la retraite qui les mettait à l'abri de retours offensifs, que j'aurais dû m'en tenir à mon observation personnelle, et ce n'aurait pas été suffisant.

LES MILLIONS HONTEUX

C'est un lieu commun de tous les temps que l'argent tient, dans l'époque où l'on vit, une place qu'il n'avait pas avant, et que vraisemblablement il n'aura pas après : le veau d'or ne date pas d'hier cependant, et il ne semble pas probable que sa fascination doive s'éteindre demain ; il est donc naturel que chacun veuille dire son mot sur le tyran, — de là ce roman.

Il n'y a pas que dans la façon dont on le gagne ou dont on le perd que l'argent est plein de drames ; il l'est encore dans la situation imposée par lui à ceux qui, à un moment donné, se trouvent fatalement placés sous son influence : en est-il de plus saisissante que celle d'enfants honnêtes mis, par la loi d'héritage, en possession d'une fortune que leur père a volée pour eux plus encore que pour lui, afin qu'ils occupent dans le monde la place que donne l'argent?

Que vont-ils en faire de cette fortune?

Y renoncer, c'est accuser leur père.

En jouir tranquillement, c'est devenir ses complices.

Sans doute, dans la vie courante, on rencontre nombre de gens qui sortent très tranquillement de cette situation, et ne s'embarrassent pas de ces scrupules dont ils n'ont même pas idée, trouvant que les millions, du moment qu'ils sont à eux, non au voisin, ne peuvent jamais être honteux.

Il est vrai que tous les caractères ne s'accommodent point de cette philosophie facile, et il n'y a qu'à regarder autour de soi pour trouver des cœurs plus hauts, qui ont mis en œuvre l'ingéniosité de leur esprit afin d'employer noblement l'argent volé tombé entre leurs mains propres; de même, on en peut trouver aussi qui, plus intransigeants dans leur droiture, ont refusé entièrement une fortune que leur conscience ne permettait pas d'accepter. Il serait facile de citer des noms, si les rappeler ne devait pas projeter sur eux une lumière blessante; car telle est leur situation qu'il faut à leur vertu l'ombre et le silence.

Ces héros sont rares, me dira-t-on. Je le reconnais. Cependant, il se rencontre des fils de gens tarés qui, pour ne point aller jusqu'à l'héroïsme, ne portent pas moins dans le monde une arrogante tristesse qui ne paraît pas conciliable avec les satisfactions de toutes sortes que leur donne leur fortune, et qui s'explique tout naturellement par cela seul qu'ils valent mieux que leur père, dont le souvenir ne les redresse avec des exagérations de matamore que parce qu'il les écrase.

C'est pourquoi les coquins, s'ils étaient complets, devraient élever leurs enfants en coquins, et ne

leur faire donner que des leçons de démoralisation.

En est-il beaucoup qui aient ce courage?

Au contraire combien en rencontre-t-on qui, dédaigneux de l'estime du monde, dont ils ne prennent pas souci ou dont ils se moquent, ont peur d'être méprisés par leurs enfants et ne pensent à l'honneur que dans les sentiments de ceux-ci ! Si personnellement ils ont été victimes de certains accidents qui gênent leur attitude, ils veulent que leurs fils marchent franchement dans la vie : avec l'argent qu'ils leur ont gagné, cela leur sera facile.

Fiers, ces fils, glorieux de leur fortune quelle qu'en soit l'origine, oui, cela se voit ; ils font belle figure, grande figure ; le monde est à plat ventre sous leurs millions ; les cercles les plus fermés s'ouvrent pour eux ; les altesses royales ou impériales acceptent leurs invitations, en se faisant simplement payer un cachet proportionné à l'infamie héréditaire de leur hôte ; ils prennent pour eux et pour leurs enfants des femmes ou des maris parmi les noms les plus célèbres de la plus haute aristocratie, comme leur père prenait parmi ces noms ceux qui devaient paraître plus décoratifs dans les conseils de leurs sociétés.

Mais glorieux de celui qui leur a gagné cette fortune, jamais ; honteux au contraire, et d'autant plus honteux qu'ils désespèrent d'arriver à le faire oublier.

Et c'est là le châtiment, car par une anomalie, qui peut paraître étrange, mais qui s'explique quand on va au fond des choses, il y a des coquins

qui exigent plus de leurs enfants que les honnêtes gens des leurs. Honnêtes gens, femmes honnêtes ne pensent pas à chercher quels sentiments leurs enfants peuvent éprouver à leur égard. Pourquoi, de quoi s'inquiéteraient-ils ? Ces sentiments sont certainement ce qu'ils doivent être, tendresse et affection mises de côté. La semence jetée dans leur cœur ayant germé donne naturellement sa moisson et non une autre. Puisque c'est de la graine de blé que ce cœur a reçu, ce n'est pas de l'ivraie qu'il va produire.

Mais le coquin, mais la gueuse ?

C'est chez ceux-ci que se montrent d'une façon intéressante les conséquences de cette anomalie. N'ayant eu d'autre but dans la vie que de faire fortune n'importe comment, ils devraient, ayant réussi, ne rien chercher au delà : ils ont vaincu, c'est parfait ; le reste existe seulement pour les imbéciles. Mais justement il arrive souvent que chez les forts, les très forts qu'on imagine au-dessus de toutes les faiblesses, subsiste un petit embryon d'imbécillité que malgré tout un organe mystérieux appelé la conscience a conservé vivace. Et alors, le coquin très fort, aussi bien que la gueuse, veut pour lui certaines satisfactions qui lui paraissent puériles ou cocasses chez les autres. Que le monde les méprise, ils s'en moquent ; que leurs enfants rougissent d'eux, ils en pleurent.

C'est pour développer cette situation que j'ai écrit les *Millions honteux*, mais en me préoccupant plus de ce qui se passe dans l'âme des héritiers d'une fortune volée que des souffrances de celui qui par le vol a acquis cette fortune.

Pour en tirer ce qu'elle pouvait donner, il aurait fallu deux romans, celui du père et celui des enfants ; j'ai jugé qu'un seul suffisait, et j'ai pris celui qui m'attirait davantage.

LA PETITE SŒUR

J'ai fait des romans pour une situation, j'en ai fait pour un caractère : *La Petite Sœur* réunit ces deux genres.

La situation est celle d'une femme arrivée à un certain âge, dont peu à peu la maternité s'exalte au point de devenir exclusive, chez laquelle la mère remplace l'amante tendre et passionnée qu'elle était pour son mari ; chez laquelle aussi il y a substitution d'organe, l'un s'atrophiant et l'autre au contraire se développant. C'est là un fait d'observation physiologique, qui pour n'être point général, n'en est pas moins courant, et tel qu'il n'est personne qui n'en ait sous les yeux des exemples rendant explicable l'état de guerre de certains ménages naguère admirablement unis, et tout à coup irréparablement troublés. Pour moi, j'en avais constaté plusieurs dans mes relations qui m'avaient paru assez intéressants pour fournir matière à roman, sans avoir besoin d'aller dans le dramatique jusqu'à l'extrême en copiant la réalité que m'offrait une de

ces mères et un de ces maris. La mère à la maternité affolée, qui après avoir aimé tendrement son mari, souhaitait que celui-ci mourût, pour que son fils unique, devenu « fils de veuve », fut exempt du service militaire. Le mari ayant pénétré les sentiments de sa femme, ce qui d'ailleurs était très facile, et se demandant si ce désir, devenu plus exaspéré à mesure de l'approche du tirage au sort, ne prendrait pas corps d'une façon tragique un jour ou l'autre.

Le caractère est celui d'un père, type du parfait égoïste, qui en vertu des droits que lui donnent sa naissance, son intelligence, sa beauté, ses grandes manières, en un mot tous les mérites extraordinaires dont il se sait doué, trouve naturel d'exploiter sa femme et sa fille ; et cela lui paraît si légitime que c'est à peine s'il a vaguement conscience de cette exploitation : n'est-il pas des êtres supérieurs à qui tout est dû? Il est un de ces êtres-là.

Ce fut de ces deux idées que je partis pour bâtir le plan de la *Petite Sœur*, espérant les conduire parallèlement, en les mêlant dans une juste mesure, l'une s'appuyant sur l'autre, et toutes deux se prêtant force réciproquement. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ce dualisme était impossible et que, comme toujours lorsqu'on introduit un caractère dominateur dans un roman, il tire tout à lui et dévore la situation, dont il ne reste plus trace. Comme cela m'était déjà arrivé plus d'une fois, particulièrement dans *Une Belle-Mère*, dans l'*Héritage d'Arthur*, dans les *Batailles du Mariage*, je n'en fus ni surpris, ni tourmenté. Puisque c'était le

caractère qui prenait le dessus, je devais lui laisser la première place; il serait le principal, la situation ne serait que l'accessoire; mais comme je tenais à cette situation, je la garderais pour une action où elle serait maîtresse à son tour, et où je pourrais la développer librement. Ainsi fut fait; après huit ans d'attente, j'écrivis *Mère*, qui est la mise en œuvre parfaitement franche du fait physiologique que je voulais présenter sous forme de roman.

Ce qui me rendait exigeant pour le caractère que je voulais peindre, c'est que j'avais connu l'original dont je comptais m'inspirer, et que pour le rendre tel que je voulais le traduire, avec le détail et un relief suffisant, il me fallait de la place.

J'étais alors tout jeune et ne pensais pas que je pourrais avoir plus tard l'idée d'en faire un personnage de roman, et souvent je le rencontrais promenant par les rues ensoleillées son importance, se faisant admirer dans cette tenue extraordinaire d'un homme qui rend superbe ou sublime tout ce qui le touche, par cette raison unique qu'une chose n'a qu'à être sienne pour devenir immédiatement superbe ou sublime. Et je le suivais des yeux, quelquefois même j'emboîtais le pas derrière lui, comme j'aurais pu le faire pour une femme qui m'aurait irrésistiblement entraîné dans son rayonnement. A qui donc s'adressaient les regards vainqueurs qu'il promenait autour de lui, à droite, à gauche, en avant, et même en arrière; car il condescendait à se retourner? Ni à celui-ci, ni à celle-là le plus souvent, mais à tous, surtout à toutes, avec le sourire des souverains qui, par gracieuseté

et bonté d'âme, daignent montrer leur personne sacrée au peuple de leur bonne ville.

Quand, plus tard, des rencontres fortuites me mirent en situation de l'approcher, je constatai sans aucune surprise que, chez lui, « le ramage était digne du plumage », et que, tel je l'avais vu dans la rue, tel il était dans l'intimité, aussi vainqueur, aussi sublime, sans qu'à aucun moment lui vînt à la pensée qu'il pouvait n'être pas moins odieux dans ses sentiments qu'il n'était ridicule dans sa tenue : l'odieux, le ridicule, ces mots n'avaient pas de sens appliqués à sa personne : les autres, oui, il était tout disposé à les trouver odieux, ou ridicules, mais lui ! mais lui !

Cependant ce ne fut pas dans ces rapports intermittents que je pus me rendre compte au juste de ce qu'il valait, réellement, dégagé de toutes les poses qui formaient sa nature même, mais bien dans une circonstance vraiment extraordinaire due, sinon aux hasards de la vie, au moins à ceux de la mort. Pour obéir aux intentions de mon père, tout en faisant mon droit, je travaillais — est-ce bien travailler qu'il faut dire ? — enfin, je passais quelques heures par jour dans une étude de notaire : sans doute, c'est un endroit médiocre pour faire de grands hommes, mais peut-être en vaut-il bien un autre, — la brasserie ou le caboulot, — pour en faire simplement des hommes préparés à la connaissance et aux difficultés de la lutte pour l'existence. Un matin, on me dit que je devais accompagner le deuxième clerc à un inventaire. Cela m'était si parfaitement indifférent que je ne demandai même pas chez qui. Nous voilà en route bavar-

dant de mille choses intéressantes pour nous. Quelle surprise c'était chez mon fantoche ! Bien que la loi ait pris toutes sortes de précautions pour ordonner que l'inventaire soit fait en présence de tous ceux qui ont un intérêt à le contrôler : héritiers, légataires, notaires, pour représenter les absents, juge de paix, greffier, il ne tarda pas à arriver, comme cela se produit ordinairement dans la pratique, que nous restâmes seuls, mon chef et moi, lui dépouillant et analysant les papiers, moi procédant tout simplement à la recherche de ces papiers dans un bureau ou dans un secrétaire, et à leur mise en ordre, à vue de nez. Comme j'avais ouvert un des tiroirs de ce secrétaire, j'y trouvai une quantité d'enveloppes non fermées avec une inscription consistant en un nom et une date : « Madame ... 19 oct. 18... » J'ouvris une de ces enveloppes, puis une autre, puis une troisième : toutes contenaient une mèche de cheveux, attachés par un fil : des blonds, des châtains, des noirs, de toutes les couleurs, des blancs exceptés.

— Voyez ça ! dis-je stupéfait.

Il n'y avait besoin ni d'autres indications, ni d'explications pour comprendre : c'était le répertoire de ses victoires et conquêtes.

— Ah ! le cochon, dit mon camarade.

Bien que cette exclamation traduisît mes sentiments comme les siens, elle ne nous empêcha pas de passer la revue de ces enveloppes pour voir si les cheveux répondaient bien aux inscriptions de l'adresse, car parmi les noms qu'elles donnaient il y en avait plusieurs qui étaient connus de nous. Etait-ce possible? Ce jour-là la vacation fut mal

remplie ; mais quand le patron vint la clore, cheveux et enveloppes furent brûlés dans la cheminée ; l'infamie du vainqueur resta donc entre trois personnes, et si plus tard je l'ai racontée dans un roman, *Marichette*, ce fut de façon à ce qu'on ne pût deviner le nom ni du « cochon » ni de ses victimes ; car si j'ai souvent pris des êtres réels pour en faire des personnages de roman, j'ai toujours eu le souci qu'on ne pût pas les reconnaître sûrement. C'est déjà beaucoup que les auteurs dramatiques et les romanciers s'inspirent des gens qu'ils fréquentent ou qu'ils rencontrent pour les jeter sur la scène ou dans leurs livres, en leur donnant des rôles ridicules ou odieux qu'ils n'ont pas du tout joués dans la vie réelle. Mais procéder avec ces gens de façon à ce que chacun crie leurs noms est un appât à la curiosité du public, et, par là, au succès, que je n'ai jamais employé : en somme, on pêche avec ce qu'on n'a pas dégoût à toucher plutôt qu'avec ce qui doit infailliblement ferrer le poisson.

Ces idées ayant toujours été miennes, excepté pour quelques cas où la copie exacte était permise, on doit comprendre comment j'accueillis le dessinateur qui, chargé de l'illustration de la *Petite Sœur* dans l'édition spéciale à la jeunesse, m'apporta un jour, pour représenter le comte de Mussidan, le portrait de Barbey d'Aurevilly, non seulement par la reproduction de la tête frappante de vérité, mais encore par celle de sa prestance majestueuse et de cette toilette extraordinaire qui faisait l'orgueil de celui qui la portait, aussi bien que l'esclaffement des gamins qui le suivaient dans la rue, en cortège joyeux, comme pour un masque fantastique. Je

n'avais aucune raison d'être agréable à Barbey d'Aurevilly que je trouvais aussi cocasse par ses prétentions que déplaisant par certaines de ses fréquentations, mais enfin, malgré tout, avant tout, il était le poète de la *Maîtresse rousse*. Je me fâchai donc.

— Nous allons supprimer ce portrait, dis-je.

— Et pourquoi donc ? Vous ne le trouvez pas ressemblant ?

— C'est précisément parce que je le trouve trop ressemblant que je n'en veux pas.

Et je donnai les raisons qui expliquaient ce refus.

Pendant que je parlais, le dessinateur me regardait avec un sourire ironique.

— Vous ne voulez pas que Barbey d'Aurevilly puisse se fâcher ?

— Assurément.

— Il ne se fâchera pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Il a posé.

— Pour son portrait, je l'admets, mais pas pour celui du comte de Mussidan.

— Mais au contraire, c'est pour représenter le personnage que vous avez dessiné qu'il m'a donné l'autorisation de le portraiturer.

PAULETTE

— Comment se fait un roman ?

C'est une question qui m'a été posée bien des fois par des gens de toutes sortes, des esprits cultivés aussi bien que des ignorants ; je veux y répondre en prenant *Paulette*, non pour modèle, mais pour mon exemple à moi.

Car de règles pour faire un roman, je n'en connais pas et je ne crois pas qu'il y en ait, heureusement. C'est par là que l'art du romancier est supérieur ou inférieur si l'on veut à celui de la parfaite cuisinière bourgeoise; pour opérer, il n'a pas à consulter un recueil de recettes magistrales, puisque, s'il a l'idée de faire un civet de lièvre, il n'a même pas à se préoccuper de commencer par se procurer un lièvre : il en fallait un autrefois : on s'en passe très bien aujourd'hui, et avec une sauce travaillée, beaucoup de sel, encore plus de poivre, le tour de main pour dresser, on sert quelque chose qui peut plaire au goût blasé des délicats, sinon des simples. D'ailleurs, alors même qu'elles existeraient ces

règles, il faudrait les renouveler tous les quinze ou vingt ans pour suivre le goût du public. Est-ce que ce qui plaisait il y a vingt ans, plaît encore aujourd'hui? Est-ce que ce qu'on aimait hier, on l'aimera dans vingt ans? Le roman comme tout en ce monde suit la loi de la mode ou simplement celle de l'évolution naturelle ; pas plus malgré qu'on dise, mais pas moins. Et pourquoi, et comment en serait-il autrement? Est-ce que si Rossini avait laissé une méthode pour composer un opéra, Wagner l'aurait adoptée? et si Wagner en avait solidement établi une, le musicien de demain la respecterait-il? Avant tout, il faut être de son temps et marcher avec lui, sans s'embarrasser, si l'on veut vivre, de la tradition et de son respect qui n'est bon qu'à fournir des phrases à l'usage des professeurs de métier. Et l'*Orestie*, me dira-t-on, et *Œdipe roi?* On fait l'*Orestie*, *Œdipe;* on ne les refait pas. Heureux les temps où on les a faits et pour lesquels on les a faits. C'est pour cela que la jeunesse a si grand tort d'être irrévérencieuse avec la vieillesse, et pourquoi la vieillesse a si grand tort, de son côté, d'être quinteuse avec la jeunesse. Laissez donc les vieux tomber tout seuls vous qui êtes jeunes, ils n'ont pas besoin que vous les poussiez ; leur temps venu, ils se détacheront de la branche sans que vous portiez la main sur eux : ils sont démodés, cela suffit. Et vous, les vieux, ne vous révoltez pas trop contre les jeunes qui vous bousculent, quoiqu'ils y mettent une brutalité et une injustice que vous n'avez pas eues pour vos aînés. Au fond, n'ont-ils pas droit de prendre à leur tour leur place au soleil? Sans doute, vous leur contestez ce droit : « Vos

romans sont mal faits, leur dites-vous, vos pièces ne se tiennent pas debout. » Peut-être avez-vous raison. Mais eux, de leur côté, n'ont pas tout à fait tort quand ils vous répondent : « Les romans bien faits, nous n'en voulons plus ; les pièces bien faites, ce n'est pas ce que nous recherchons. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un roman bien fait, qu'est-ce qu'une pièce bien faite ? Le *Verre d'eau*, une *Chaîne* ont été des modèles de la pièce bien faite ; ils sont ridicules, aujourd'hui. La *Dame aux Camélias* a été une pièce mal faite quand les directeurs n'en voulaient pas ; elle n'est devenue bien faite qu'après son succès qui a duré quarante ans ; aujourd'hui, elle provoque le sourire. Vous voyez que le public nous approuve puisqu'il applaudit nos pièces mal faites et bâille aux vôtres où se retrouve pourtant toute l'habileté des vieux routiers; consolez-vous, si cela vous est agréable, en vous disant qu'on vous reviendra, parce que, malgré tout, il faut compter avec la vérité et l'observation. Cependant, considérez que la vérité et l'observation de demain, ce seront les nôtres, non les vôtres qui datent de dix ans ou de vingt ans. Les types de beauté ne se renouvellent-ils pas constamment ? Pourquoi les types d'art ne se renouvelleraient-ils pas de même ? »

C'est pourquoi il n'y a pas de règles pour faire un beau roman. Et pourquoi, par conséquent, je ne veux qu'indiquer la marche que je suivais, quand j'écrivais des romans.

D'abord il me fallait un sujet ; c'était une exigence de l'époque et de mon goût. Le sujet de *Paulette* tient en une ligne : « Un homme abattu par sa femme est relevé par son enfant. »

Rien de plus simple et qui prête moins aux complications, ce qui ne veut pas dire au drame, car il pourra s'en trouver là un poignant, si on sait l'en tirer. A cela doit tendre mon plan.

Quel sera cet homme ? Là est la première question qui s'impose, car il est évident que les souffrances de la chute et les satisfactions du relèvement ne seront pas les mêmes dans une brute que dans une âme élevée, chez un charretier que chez un artiste qui présente cet avantage d'offrir un clavier plus étendu avec une sensibilité et une sonorité prêtant à des effets aussi complets que le voudra celui qui jouera dessus. Quel artiste sera-t-il, écrivain, peintre, musicien ? Écrivain ? ils ont l'esprit bien tourmenté les poètes et les romanciers, le caractère inquiet, l'humeur changeante ; j'aimerais mieux une nature plus simple. C'est pourquoi je ne prendrai pas non plus un musicien que ses relations mondaines obligatoires auront forcément éloigné de cette simplicité qui ne persiste chez lui qu'exceptionnellement. Mais le peintre ? A côté des messieurs élégants et pleins de chic qui promènent leurs décorations dans le monde, en quête d'un riche mariage, d'un portrait rémunérateur ou de toute autre bonne affaire, il y a encore des primitifs, au cœur droit, sans éducation raffinée, même sans instruction, valant surtout par la main et ressemblant un peu à ces maîtres ingénus de la Renaissance qui n'étaient que des ouvriers de génie. Ce sera donc un de ceux-là qui sera mon personnage principal, et il ne me sera pas difficile de trouver dans mes souvenirs, ou dans la réalité, des types qui me permettront une étude.

A la femme maintenant. Une coquine naturellement, j'ai la main forcée. D'ailleurs, je n'ai jamais été l'esclave du genre héros ou sympathique. Mais quelle coquine? Comme il est bon qu'elle frappe son mari dans son bonheur aussi bien que dans son talent, pour que l'abaissement soit plus complet, il faut qu'elle fasse marchandise de ce talent, et elle réussira d'autant mieux qu'elle aura été élevée dans une boutique, aux prises avec les luttes de l'argent : alors, parfumeuse, modiste, lingère, pharmacienne. Elle sera fille d'un pharmacien fabricant d'une spécialité poussée à coups d'annonces, ce qui lui permettra de recevoir les journaux de mode où se publient ces annonces, et d'y lire avec passion un fatras d'articles sur la grande vie mondaine qui la pervertiront en même temps qu'ils l'abêtiront.

Dans ces conditions, pour faire de mon peintre son mari, elle ne peut pas être trop jeune, vingt-trois ou vingt-quatre ans seront bien, semble-t-il. Mais une fille ainsi élevée, jolie, coquette, ardente, n'aura pas attendu jusqu'à cet âge sans s'offrir un amant qui lui apporte des consolations matérielles, les seules qu'elle veuille de lui. Elle le prend donc au-dessous d'elle, de façon à le dominer sans avoir rien à craindre de lui. Qui? Un jardinier? Elle provoquera assez d'antipathie sans appuyer inutilement; si bien qu'au lieu de rendre le choix de cet amant répulsif, il est préférable de le justifier par les qualités d'un beau gars, solide, bien bâti, intelligent, à qui il ne manque que l'éducation. Un pêcheur? Justement, un pêcheur pourrait être ce beau gars.

Mais alors l'action devra commencer au bord de

la mer. Pourquoi pas? Autant là qu'ailleurs. La Provence, la Bretagne, la Normandie? Trop connues la Bretagne et la Normandie. La Provence, il n'est permis d'en parler maintenant qu'après s'être grisé d'air, de soleil, de chaleur, de parfums, d'azur, oh! de combien d'azur! et j'aime rester de bonne foi. L'Ouest me conviendrait mieux. J'irai passer une saison à Pornic que je n'ai fait que longer, et après six semaines, à parcourir à pied le pays pendant quatre ou cinq heures tous les matins, je l'adopte. J'aurai la liberté d'en parler comme je voudrai, sans le respect de la banalité courante.

La petite fille qui remplacera la mère auprès du père aux abois, je n'ai pas à m'en préoccuper à l'avance; j'en ai assez pour trouver dans ma collection, au moment venu, celle qui répondra aux besoins de l'action.

Il ne me reste donc plus qu'à meubler la maison du personnel qui en fera un milieu plus ou moins original: — l'ami dévoué, ce joueur de flûte qu'on rencontre auprès des gens en vue et qui, bien que n'ayant jamais fait œuvre d'art de sa vie, est plus artiste que personne; celui qui accompagne le critique dramatique aux premières et sur la physionomie de qui on cherche les impressions du maître; celui qui va dans les ateliers chanter les trouvailles de son peintre; dans les brasseries, celles de son poète; — le peintre amateur qui a l'ambition de se faire un nom personnel, et, sans avoir jamais appris à dessiner un nez, demande aux vrais artistes de lui recaler sa figure, de mettre son bonhomme dans l'air, ou de lui trueller une falaise, si bien qu'après avoir superposé le travail de l'un au tra-

vail de l'autre, de tous, si ce n'est au sien, arrive, avec cette mosaïque, à décrocher une médaille que n'obtiennent pas bien souvent ceux qu'il a eu le talent d'exploiter; — enfin le critique ami, qui vient se faire donner une étude ou un dessin signés, destinés à grossir une collection qu'il ira vendre à Londres tous les ans au moment de la saison.

Tous ces comparses sont de peu d'importance; il n'y a qu'à les choisir dans l'observation courante.

Voilà le roman esquissé, il reste à l'exécuter : fini le plaisir, fini le vagabondage de l'imagination, finie la rêverie. Il ne s'agit plus d'à peu près toujours amusants ; il faut l'écrire ce roman qu'on croit tenir, et c'est alors que le vrai travail commence avec les hésitations, les dégoûts, la lutte de l'exécution. J'envie ceux de mes confrères qui sont assez maîtres de cette exécution pour lui faire rendre tout ce qu'ils veulent, comme j'envie aussi ceux qui peuvent de bonne foi s'admirer dans tout ce qu'ils font, par cela même qu'ils le font; il enfantent dans la joie et dans l'orgueil. Mais à côté de ceux-là, il en est d'autres qui peinent, qui doutent, qui cherchent le mieux, et qui, pour compliquer encore leur travail, ne sont satisfaits que s'ils arrivent à dissimuler leurs efforts, comme s'il était possible de réaliser jamais le beau vers d'André Chénier :

> Tout l'art a disparu, c'est le comble de l'art.

Qui vous saura gré de ces efforts, qui vous paiera cette peine? Ne sera-t-on pas plus sensible à ceux du monsieur qui laisse fièrement voir « qu'il s'est appliqué ? »

Aussi, peut-on comprendre que ma satisfaction ait égalé celle de ce monsieur le jour où Taine voulut bien dire d'un de mes romans: « Il y a telles scènes où vingt traits de force sont jetés en passant et comme en se jouant. »

LES BESOIGNEUX

Faut-il dire qu'un des personnages de ce roman, la vieille madame Néel, a vécu d'une vie propre et que la partie de son histoire reproduite par moi dans dans les *Besoigneux* a été empruntée à la réalité?

Je pense que le lecteur l'aura deviné, tant la vérité sincèrement et simplement exprimée saute aux yeux et s'impose à l'esprit par des traits qui n'appartiennent qu'à elle. Cependant, si curieuse que soit la vérité, si saisissante que les hasards d'une existence exceptionnelle l'aient faite, il est bien rare qu'elle puisse être introduite dans un roman sans certains arrangements de mise en scène et d'exécution qui constituent précisément l'art du romancier : aux faits que lui fournit la réalité, il prend ceux qui rentrent dans son plan et laisse de côté ceux qui s'en écartent ; c'est ainsi que j'ai procédé avec madame Néel.

Ce fut dans un cabinet d'affaires dirigé par deux de mes compatriotes que je la rencontrai. L'un des

directeurs de ce cabinet avait été clerc dans l'étude de mon père ; avec l'autre j'étais en relations d'amitié depuis mon enfance : je me trouvais donc chez eux comme si j'avais été de la maison, allant, venant en pleine liberté, sans être astreint aux attentes des clients ordinaires qui, chez des gens très occupés, doivent prendre leur tour. Un jour que j'allais entrer dans leur cabinet sans faire antichambre, une vieille femme à falbalas noirs et misérables, qui marchait impatiemment par le salon d'un air exaspéré, dit à mi-voix :

— Vous êtes bien heureux, monsieur ; on ne vous fait pas attendre, vous !

Ce *vous* prit dans sa bouche un accent envieux et dédaigneux tout à fait caractéristique.

— Ce n'est pas pour affaires, dis-je.

— Alors, ces messieurs font passer leurs intérêts personnels avant ceux de leurs clients.

Il ne me convenait pas d'engager une discussion avec cette vieille qui avait tout l'air de celle de la chanson : « Ah ! la vieille, la vieille qui croyait avoir quinze ans. » Je la laissai à son indignation et j'entrai chez mes amis à qui je racontai l'algarade qu'elle venait de me faire.

— Vous avez eu tort de ne pas causer avec elle ; elle vous aurait certainement intéressé : c'est un personnage de roman. Savez-vous qu'elle soutient un procès qui date de 1769 ?

— Intenté par elle ?

— Si vieille qu'elle soit, elle ne l'est pas encore assez pour cela cependant : elle a succédé à son père, qui lui-même a succédé à un premier plaideur. Il y a environ quarante ans qu'elle a trouvé ce procès

dans l'héritage paternel dont il composait la meilleure part et, depuis cette époque, elle lui a donné sa vie qu'il a dévorée.

— Ça peut durer quarante ans, un procès ?

— Plus, puisque celui-là, je vous l'ai dit, date de 1769 ; et elle n'est pas près d'en voir la fin, sans doute.

— Comment cela ?

— Faites-vous-le expliquer par elle ; cela aura plus de saveur dans sa bouche que dans la nôtre et sera plus vivant. Témoignez-lui un peu de sympathie, elle vous sautera au cou. Seulement gardez-vous de lui donner à croire que vous la mettrez un jour dans un roman, car ce roman, ce ne serait pas dans six mois qu'elle vous demanderait de l'écrire, ce serait demain, ce soir même, cette nuit, toute affaire cessante.

— N'a-t-elle pas payé le droit d'être pressée ?

— Il y a bien d'autres droits qu'elle a ainsi acquis, la pauvre femme, si bien qu'elle s'imagine de la meilleure foi du monde que tout lui est dû, — rien des coquins qui la persécutent, tout des honnêtes gens. Et si vous lui marquez de la sympathie, immédiatement elle vous classera dans les honnêtes gens. Aussi attendra-t-elle beaucoup de vous ; beaucoup, c'est-à-dire l'impossible et le miracle.

— Oh ! oh !

— Voici ce qu'elle exige de nous qui, à ses yeux, sommes au moins jusqu'à présent de ces honnêtes gens. D'abord de s'occuper activement de son affaire ; ce qui n'est que juste. Mais que nous nous en occupions exclusivement en négligeant toutes les autres. Du jour où elle a bien voulu nous confier

ses intérêts, après vingt ou cinquante de nos confrères successivement remisés, elle a considéré que nous lui appartenions, et qu'elle pouvait disposer de nous entièrement, le jour, la nuit, ici, au dehors, de notre intelligence, de notre zèle, de nos personnes. Parfaitement, de nos personnes. C'est ainsi que dans toutes ses courses, et Dieu sait si elle en trouve à faire du matin au soir, l'un de nous doit l'accompagner, en lui offrant le bras, et en payant les voitures qu'il lui plaît de prendre. Les voitures, passe encore, mais le bras ! Vous l'avez vue et vous avez pu vous rendre compte du paquet de guenilles qu'elle traîne, et qui pour les dentelles ont été certainement ramassées par elle dans les tas d'ordures et cousues sur les trous d'une robe noire, toujours la même, qui date de cinq ou six ans, de dix ans peut-être. Ces guenilles, c'est déjà quelque chose, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout. Comme, après une tournée de visites où il y avait eu des suffocations un peu plus fortes que de coutume, je lui faisais observer que quelques bains de temps en temps lui seraient peut-être utiles pour calmer ses nerfs surexcités par l'impatience, — vous voyez que j'y mettais des formes, — elle me répondit que si, au milieu de ses misères, elle avait eu le bonheur de se maintenir dans un état de santé que rien n'avait pu altérer, ni un jour, ni une heure, elle le devait à ce qu'elle avait conservé son enduit naturel : telle elle était née, telle elle était restée. Voyez si votre courage n'en sera point ébranlé.

Il ne le fut pas, et bientôt elle m'eut conté toute son affaire avec une passion débordante.

C'était, en effet, de 1769 que datait le procès qu'elle soutenait. A cette époque l'Etat, voulant fortifier Granville, avait eu besoin de démolir un moulin et de prendre des champs qui se trouvaient dans le périmètre de ses travaux, et en échange il avait cédé au propriétaire de ce moulin et de ces champs quelque chose comme 2,000 hectares de prairies dans les grèves du Mont-Saint-Michel. Il avait fallu choisir l'emplacement de ces prairies, et aussitôt les difficultés et les procès avaient commencé, les chicanes de l'Etat se manifestant sous l'ancien régime avec une intensité et une ingéniosité de mauvaise foi, qui ne pouvaient être dépassées que par le nouveau. A la Révolution, ces procès suivaient leur cours ; elle les avait naturellement interrompus. Quand ils purent reprendre, le Premier Consul, pour s'en débarrasser, avait tout simplement annulé la concession. Mais la Restauration naturellement annula l'annulation de Napoléon ; seulement, comme elle refusait de délivrer les terrains, les procès avaient repris et s'étaient continués avec des chances diverses : tantôt l'Etat gagnait, tantôt il perdait ; alors ses agents, préfets, directeurs des domaines, s'ingéniaient à trouver des incidents nouveaux, et l'on plaidait toujours. Du père mort, la lutte passait aux mains de la fille. A ce moment, celle-ci était une artiste de talent et elle vivait heureuse, fière de ses succès de harpiste qui lui assuraient une vie tranquille et brillante. Prise dans l'engrenage, elle avait été broyée et dévorée : elle n'était qu'une plaideuse professionnelle, plus que professionnelle, héréditaire ; et de l'ancienne artiste, il ne lui était resté qu'un léger

balancement gracieux dont elle accompagnait en ses beaux jours les morceaux qu'elle jouait sur sa harpe d'Erard, et qui maintenant marquait les périodes cadencées des avocats qui plaidaient pour elle. Qui n'avait pas plaidé pour elle ou pour son père parmi les noms les plus éclatants du barreau : Vatimesnil, Dupin, Ledru-Rollin, Berryer, Lachaud !

Il était curieux de savoir comment elle les jugeait, car mieux que personne au monde elle était en état d'avoir une opinion sur eux : du talent, mais pas de zèle, et puis pas de manières avec les femmes, des robins qui ne s'occupaient que de leurs intérêts : ils plaidaient pour elle pour la gloriole d'être mêlés à une cause célèbre, mais jamais ils n'avaient eu à cœur de la lui faire gagner.

Pas de zèle ! c'était le reproche qu'elle adressait à mes amis, et celui que moi-même j'encourus bientôt : si j'en avais eu, est-ce que je ne l'aurais pas soutenue dans les journaux avec lesquels j'étais en relations ? J'aurais soulevé l'opinion publique, provoqué un mouvement en sa faveur. Mais non, tous les mêmes : on commençait par la sympathie, et bien vite on arrivait à l'indifférence ; et cependant était-il cause qui plus que la sienne pouvait enflammer un esprit généreux ? Ce fut inutilement que j'essayai de lui expliquer qu'un romancier n'est pas un journaliste, qu'un roman ne s'improvise pas du jour au lendemain, que pour le mettre sur ses pieds il faut du temps, pour le publier, certaines circonstances; elle ne voulut rien entendre : « tous les mêmes ».

Sur ces entrefaites, elle retire sa confiance à mes

amis pour la porter à d'autres, et je ne la vois plus. Mais je ne cesse pas d'entendre parler d'elle, car ses procès continuent. Chaque fois qu'elle gagne, et elle gagne toujours en première instance, en appel, en cassation, il y a dans l'administration des Domaines, dans les préfectures, dans les ministères, quelque fonctionnaire ingénieux pour inventer une nouvelle chicane. C'est amusant cette lutte de l'État tout-puissant armé de toutes pièces contre cette pauvre vieille fille, misérable et seule. On finira bien par la lasser. Elle finira bien par mourir épuisée, et comme elle n'a pas d'héritiers, ce sera l'État qui sera le sien. Quelle gloire pour le bureaucrate qui aura trouvé cette dernière et triomphante combinaison! Pas un ministre, pas un fonctionnaire, n'a conscience de la monstruosité dont ils se font les instruments, le cœur léger, pour rien, pour le plaisir.

Cependant elle ne se lasse pas, la foi la porte; cependant elle ne meurt pas, protégée sans doute par son fameux enduit naturel. Rien ne la rebute, rien ne l'abat, rien ne lui fait abandonner la ligne qu'elle a adoptée. Des spéculateurs lui proposent 50,000 francs de rente et toutes les avances nécessaires à la poursuite de son procès, à condition d'un partage par moitié quand elle aura gagné; elle refuse. L'État aux abois lui fait faire les offres réelles en or compté devant elle sur le carreau de son galetas ; elle refuse : tout ou rien; mais ce sera tout, elle n'en doute pas une minute.

Et c'est tout en effet qu'à la fin elle obtient sur la plaidoirie de mon ami O. Marais, l'éminent avocat du barreau de Rouen : elle a quatre-vingt-cinq ans.

Ce fut seulement en 1883 que je pus, non pas faire un roman avec elle comme j'aurais voulu, mais au moins lui donner une place dans *les Besoigneux*, en la dessinant d'après nature.

Par une coïncidence curieuse, André Theuriet fit aussi un roman, *Tante Aurélie*, avec son procès, à peu près à la même époque : *les Besoigneux* commencèrent dans *le Siècle* au mois de janvier 1883, *Tante Aurélie* parut dans l'*Illustration* au mois de décembre de la même année. Je ne sais s'il l'a connue personnellement, mais au moins, pendant qu'il fit partie de l'administration du Domaine, a-t-il pu mieux que personne recueillir la légende de son procès.

Ainsi, cette publicité qui lui eût fait tant de plaisir, alors qu'elle plaidait, elle l'a eue trop tard, — comme ses millions.

MARICHETTE

J'ai déjà donné les raisons qui m'ont fait écrire des romans romanesques ; ce sont les mêmes qui m'ont dicté celui-ci, — le plus cruel de ma collection.

Mais, cette cruauté, je ne l'ai pas cherchée à plaisir pour l'effet ; elle m'a été imposée par le caractère même du personnage qui domine le récit, — celui de Bellocq. Aussi, si je faisais des classifications, pourrais-je dire que *Marichette* est un roman de caractères.

C'est donc ce personnage qui a déterminé les incidents de ce roman comme s'il les avait dictés lui-même, car le romancier qui veut peindre consciencieusement la vie n'est pas plus libre d'arranger à son gré, pour la plus grande joie du lecteur, la marche d'un roman de caractères, qu'il ne l'est pour plaire au public de fausser les caractères dans un roman romanesque : il est des choses qui n'arrivent qu'à de certaines gens, comme il est des gens qui ne font et ne disent que de certaines choses, — celles-là et non d'autres.

Celles auxquelles se trouverait mêlé le corsaire, dessiné d'après nature, comme le sont d'ailleurs Célanie, Soupardin et Lichet, ne pouvaient être ni douces, ni tendres ; et puisque *Marichette* n'est qu'une page de la vie de ce tyran de village, c'était lui qui devait faire celle des autres d'après son tempérament, ses passions, son caractère.

En même temps et pour les mêmes raisons, c'est aussi le roman de la province et de la bourgeoisie, puisque les Bellocq ne peuvent naître et triompher que dans ce monde où j'ai pris assez souvent mes sujets.

Et, peut-être est-ce ici le lieu d'expliquer comment, au moment même où le public semblait ne vouloir que des romans, que lui signalait la couverture, de « Mœurs parisiennes », j'ai persisté dans ces études ; ce que je ne saurais mieux faire qu'en reproduisant ce qu'a dit un écrivain qui a aussi bien connu la Province que la Bohème, — Jules Vallès :

« Il n'y a pas que la Bohème sous la calotte des cieux, et il est même temps de laisser l'état-major des détraqués qui tient toute la place dans les livres des romanciers en vogue depuis dix ans et a caché le gros de l'armée.

» Il y a une classe qui s'appelle la Bourgeoisie et un pays qui s'appelle la Province. Ce pays et cette classe représentent des millions d'hommes et il se passe là-dedans, à toute heure que le bon Dieu fait, des drames autrement émouvants et terribles que ceux de la grande ou basse vie.

» Cette race meurt de mille morts affreuses, dans des convulsions terribles; mais elle cache son mal,

comme ses crimes, et les romanciers en sont encore à bafouer ses ridicules plutôt qu'à fouiller dans ses plaies et à dénoncer ceux des dirigeants qui chourinent le monde, sans se mettre du sang aux doigts.

» Or, à l'ombre des privilèges qui ont aidé la Bourgeoisie à vivre, il y a des Bourgeois qui tuent, des Bourgeois qui crèvent, tuteurs, héritiers, médecins et malades, avocats et clients, syndics et faillis, déshonorés et décorés, qui ont la rage et se dévorent dans une obscure mêlée. Ce sont des assassinats d'arrière-boutique, des étranglements de coulisse ; les coups sont sourds !

» Eh bien ! lisez le *Beau-Frère*, lisez le *Docteur Claude*, lisez *Une bonne Affaire*, lisez la *Belle-Mère*, et vous aurez une idée de cette classe, et vous en voudrez presque aux glorieux d'avoir toujours auréolisé des réfractaires du journal, du lupanar ou de l'atelier, alors qu'il y avait à trancher dans le gros de la vie commune.

» Malot, lui, a taillé là-dedans, les manches retroussées, l'œil tendu ; dans les milieux honnêtes et étouffés où l'on parle de décence, de justice et de vertu, il nous montre comment

On peut tuer un homme avec tranquillité

et ce que cache de viols ignobles le manteau de la loi !

» C'est là ce qui le met à part et hors de pair. »

S'il est des esprits qui s'occupent de la province, on peut dire qu'ils ne sont pas légion, et que par conséquent il faut à un romancier un certain désintéressement, et aussi l'indifférence aux succès fa-

ciles, pour aller prendre ses sujets chez des gens qui n'intéressent personne et qui même ne s'intéressent guère à ce qu'on peut dire d'eux.

— La Province! qu'est-ce que vous voulez que cela nous fasse! Nous la connaissons, puisque nous en sommes, et vos histoires sont moins amusantes que celles que nous nous racontons à nous-mêmes, en nous nommant franchement les personnages dont nous avons patiemment étudié la vie avec des procédés que vous ignorez. Nous aussi nous sommes des romanciers, et autrement renseignés, autrement vrais que vous ne pouvez l'être, vous qui ne faites que passer chez nous, et ne voyez que ce qui crève les yeux, et encore quand nous voulons bien vous mettre le nez dessus. Parlez-nous de Paris plutôt; parlez-nous tout le temps du boulevard, de l'allée des Poteaux, des rastaquouères, de la juiverie triomphante, des comédiennes, des p'tites femmes, des cabotins. Nous vous suivrons tant que vous voudrez et jusqu'où vous voudrez. Paris! oh! Paris!!! Combien en France, comme à l'étranger, sentent ainsi, et n'ont pas d'autres désirs en tête que de savoir ce qui se passe à Paris, ne lisent pas d'autres livres que ceux qui parlent de Paris, ce Paradis de la haute noce! Ce sont ces lectures qui leur font passer le temps en attendant qu'ils puissent venir dans cette auberge du monde, où leur place est marquée et leurs succès certains.

Cependant, au lieu de revenir sans cesse au roman « mœurs parisiennes », dont la fortune était plus facile dans la bataille des livres, j'ai fait souvent des romans « mœurs de province », qui

ne devaient plaire ni à la Province, ni à Paris.

C'est qu'en réalité, je puis bien l'avouer maintenant, j'ai toujours eu beaucoup plus le souci de me satisfaire moi-même, que celui de chercher ce qui pouvait répondre au goût du public et aux indications qu'il me donnait par son approbation : sans doute c'est quelque chose que la vogue et le succès de vente d'un roman ; mais c'en est une autre, qui a son prix, que son propre contentement. Combien de romans m'ont ainsi pris entièrement, quoique je fusse certain à l'avance qu'ils ne seraient que difficilement acceptés ! Si la vie littéraire avec ses déboires, ses dégoûts, son dur labeur, ne m'avait pas donné la satisfaction, supérieure à toute autre, de travailler pour mon plaisir, je ne l'aurais certainement pas continuée pendant trente-cinq ans, et me serais plutôt fait maçon.

Quand on a publié un certain nombre de livres, on arrive à savoir, à peu près, ce que le public attend de vous, les sujets qu'il vous permet, ceux qu'il vous interdit, ceux qui ont de l'attrait pour lui, ceux qui lui sont répulsifs ; ainsi, pour moi, j'ai bien vite compris que mon public, celui que j'avais gagné et qui pendant si longtemps m'a fidèlement suivi, ne voulait pas que je lui présentasse des prêtres dans mes romans ; cependant, cela ne m'a pas empêché d'en écrire un certain nombre où le prêtre tient la première place : *Un curé de Province*, et sa suite, *Un Miracle ;* la *Fille de la Comédienne*, et sa suite, l'*Héritage d'Arthur ; Un Bon jeune Homme*, *Comte du Pape*, *Marié par les Prêtres*. Quand j'indiquai le titre à l'éditeur Dentu, il le trouva tout à fait alléchant :

— *Marié par les Prêtres!* c'est une vente assurée de cinquante mille exemplaires.

Comme je savais qu'il n'y a que deux manières permises de présenter les prêtres, — tous des saints, ou — tous des coquins, — et que je voulais faire des miens simplement des hommes, je calmai les espérances de Dentu, et il se trouva que j'avais eu raison.

Quand *Marichette* se présenta à moi, je ne me fis pas plus d'illusions que je ne m'en étais fait pour *Marié par les Prêtres;* mais qu'importait! c'est en province qu'on trouve la vraie France, sa puissance, sa réserve, sa vie réelle, et quand on en juge ainsi, on ne va pas hésiter à se risquer dans un de ces grands voyages qui doivent vous entraîner des plages normandes aux pentes des Pyrénées; ceux qui voudront suivre suivront.

MICHELINE

Alors que, dans les comédies et les romans, les personnages s'appelaient Eraste, Lucile, Clitandre, le Chevalier ou la Marquise, les auteurs étaient à l'abri des embarras et des réclamations qui sont nés du jour où ils ont emprunté leurs noms à la réalité. Quand l'on prend un nom sur une enseigne ou dans le Bottin pour l'imprimer dans une œuvre de fiction, sait-on jamais si celui qui possède ce nom avec l'autorité de l'état civil ne se plaindra pas?

Pas un romancier, pas un auteur dramatique qu n'ait eu à se débattre contre les réclamations de cette sorte. De même que tous mes confrères, j'y a été exposé comme j'y ai exposé les journaux qui publiaient ou reproduisaient mes romans. A Pau, un journal veut publier mon roman *Cara*, mais il s'aperçoit que le personnage principal s'appelle Daguilhon; or, comme le président de la Cour ou le procureur général porte ce nom, il ne veut pas s'exposer à déplaire à ce haut personnage. De Rouen, mon ca-

marade Lapierre, directeur du *Nouvelliste*, m'écrit : « Ne te fâche pas si tu vois le nom de ta madame Daliphare écrit Danifare; nous avons une abonnée qui s'appelle comme ton héroïne : elle a réclamé. » Et dix autres et vingt autres de ce genre. Quand elles se présentaient sur le ton de la conciliation, je m'efforçais de leur donner satisfaction; mais quand c'était avec menaces ou en invoquant un droit, je n'y rzpondais pas, résigné à un procès s'il fallait plaider ; ce qui arriva avec un avocat qui voulait me faire un procès parce que j'avais mis son nom dans *Pompon;* procès auquel il renonça d'ailleurs, quand il me vit bien décidé à le soutenir.

Dans les *Batailles du Mariage*, ayant à mettre en scène un Polonais, je l'avais appelé Sobolewski. Pourquoi? Je n'en sais rien. D'après quoi ou d'après qui ? Je n'en sais rien non plus. Huit ans après, dans *Micheline*, je me sers encore de ce nom qui, me semblait-il, m'appartenait bien.

Depuis six mois *Micheline* avait paru dans le *Temps*, et depuis trois semaines en librairie, quand je reçois une lettre signée « Comte Sobolewski », me demandant de faire disparaître ce nom de mon roman. Je réponds au comte Sobolewski en lui donnant rendez-vous à la Librairie Nouvelle, et un matin de novembre, à l'heure fixée, je vois descendre d'un excellent coupé très bien attelé un jeune homme qu'à son air polonais je reconnais pour celui que j'attends.

— Est-ce que vous trouvez que nous sommes bien ici pour causer? me dit-il. Voulez-vous que nous allions au Café Riche?

Et, à peine assis, il envoie deux verres de madère à son cocher et à son valet de pied.

— Est-ce que vous en voulez à quelqu'un de ma famille? me demanda-t-il.

Je lui explique comment j'ai pris ce nom au hasard, croyant l'inventer.

— Vous savez, ennuyeux pour moi, ce hasard; ou plutôt pour les miens et mon entourage; car, moi, je m'en fiche un peu, pensez bien. Arrangez ça, n'est-ce pas? m'obligerez.

Je ne demandais certes pas mieux que d'arranger ça, car ce hasard était plus qu'ennuyeux; mais comment? Je ne pouvais pas rattraper les exemplaires des *Batailles du mariage* publiés pendant huit ans, ni la collection du *Temps* pendant la durée de mon feuilleton, ni les dix ou douze mille exemplaires de *Micheline* déjà vendus, ni ceux tirés. Ce fut ce que je lui expliquai. Evidemment, il avait cru plus facile l'arrangement qu'il voulait. A la fin, nous tombâmes d'accord que le mieux était de publier une lettre que je fis aussitôt, qu'il lut, et qui parut le soir même dans le *Temps :*

« Dans mon roman *Micheline*. que le *Temps* a publié il y a quelques mois et qui vient de paraître en librairie, le personnage principal se nomme Sobolewski. Ce nom a provoqué les justes susceptibilités d'une famille Sobolewski qui existe réellement. Voulez-vous me permettre de déclarer publiquement qu'entre cette famille et celle de mon roman, il n'y a aucun lien; que j'ignorais son existence, et que dans le choix du nom de mes personnages, je n'ai été guidé que par

un hasard... fâcheux? J'ai voulu être bien polonais, je l'ai été trop.

» Recevez, etc. »

Un autre prince polonais se plaignit que je lui eusse fait épouser une veuve Beaumoussel, mais celui-là me trouva insensible; je ne l'avais pas visé, je ne lui devais qu'un sourire. Je le fis aussi discret que possible, mais je ne me le refusai pas : si, parce que vous êtes prince, vous ne voulez pas qu'on rie des princes authentiques qui donnent leur nom et leur titre à des marchandes de n'importe quoi, ne les épousez pas, ces marchandes; c'est bien simple.

LE SANG BLEU

Toutes les fois que j'ai publié des romans romanesques, ils ont plus réussi que ceux qui appartenaient à un genre différent ; et quand, aujourd'hui, je compare leur tirage aux autres, je trouve que *Pompon*, *Paulette*, *la Petite Sœur*, *Mondaine*, *Micheline*, *Zyte*, *Ghislaine*, ont une avance sur leurs frères et sœurs, *Sans Famille* excepté, qui serait significative, si l'on pouvait prendre le tirage d'un livre comme mesure de sa valeur. Heureusement, cette mesure n'a rien de rigoureux, et s'il est des livres excellents qui n'ont eu que des tirages misérables, il en est de détestables qui en ont eu d'étourdissants. Comme j'ai eu de gros tirages et comme j'en ai eu de médiocres, je me trouve peut-être en situation de me prononcer là-dessus avec une certaine indépendance et de reconnaître que si le tirage ne signifie rien au point de vue du mérite d'un livre, il a une autre importance comme indication de la faveur du public ; et si larges qu'on veuille faire dans le succès la part du lancement

comme de la réclame, quand ce public achète un livre à un grand nombre d'exemplaires, c'est qu'il a des raisons qui déterminent son choix, et ces raisons, c'est surtout dans son goût qu'elles se trouvent.

Donc, puisque le public préférait mes romans romanesques, c'était qu'ils répondaient mieux à son goût ; et si j'avais voulu lui plaire, je n'en aurais pas écrit d'autres. Je comprends qu'un auteur dramatique ait souci de chatouiller son public au bon endroit, celui qui depuis longtemps est reconnu le plus sensible. Je n'admets pas que le romancier subisse ces complaisances. Et c'est là ce qui fait la dignité du roman qui, guidant ses lecteurs où il prétend les entraîner, — ne les suit jamais. C'est cette règle, je l'ai déjà dit, qui m'a inspiré, dirigé. Que de fois m'a-t-on dit : « Refaites-nous donc les *Mousquetaires* ou *Paul et Virginie* dramatisés, ou simplement votre *Sans Famille*, ou bien encore le *Sang bleu !* »

C'était une idée fixe de Magnard de vouloir que je donnasse au *Figaro* un nouveau *Sang bleu ;* et quand il avait publié le *Lieutenant Bonnet*, *Ghislaine*, *Mère*, *Complices*, il me disait avec son sourire ironique :

— Ce n'est pas le *Sang bleu !*

Et ce qui lui plaisait dans ce roman, ou tout au moins ce qu'il croyait devoir plaire aux abonnés de son journal, c'était le mélange de romanesque et de dramatique qui fait le fond du *Sang bleu*.

Évidemment, la situation d'une petite fille, d'une enfant qui veut découvrir l'assassin de son père, et si faible, si seule qu'elle soit, arrive par l'énergie

passionnée de sa tendresse à prendre la place de la justice impuissante, cela forme un fond romanesque et dramatique.

Quand ce sujet me vint, je le jugeai si gros, que je pensai ne pas pouvoir l'exécuter : trop de romanesque, trop de dramatique. Mais il en fut de lui comme de plusieurs autres que l'imagination me présentait très gros et qui n'étaient devenus possibles pour moi qu'après un travail d'abatage qui, au lieu de les corser, les allégeait et les ramenait à la vérité simple de la vie : l'outrance n'ayant jamais été mon fait.

Quand on parle de romanesque, il faut commencer par se mettre d'accord sur la valeur propre du mot. Si par romanesque on entend ce qui a le caractère d'un roman, il n'y a pas de fiction si plate, si terre à terre qu'on la veuille faire, qui ne soit romanesque. Mais, si l'on fait romanesque l'équivalent, ou à peu près, de merveilleux, de fabuleux, d'extraordinaire ou même de chimérique, il faut considérer comment il s'introduit dans le roman et le rôle qu'il y joue. Si c'est au point de départ, cela est de peu d'importance : combien de choses extraordinaires, de faits merveilleux se passent autour de nous ! Les écarter serait nier la vie même. Au contraire, si le romanesque se mêle à l'action, il devient ridicule ou insupportable : ce n'est pas tirer ses personnages d'embarras par des moyens fabuleux qui est intéressant, c'est les mettre aux prises, quelle que soit la situation, avec la réalité, et les faire triompher par des moyens à l'usage de tout le monde, que le romancier trouve dans l'observation courante ou dans son ingéniosité.

C'est au moins de cette façon que j'ai compris le romanesque quand je l'ai introduit dans mes romans; il ne me convient pas de rechercher si j'ai réussi pour le *Sang bleu* et pour les autres.

LE LIEUTENANT BONNET

J'avais déjà écrit deux romans où le soldat joue le principal rôle : *Clotilde Martory* et *les Souvenirs d'un Blessé ;* mais précisément parce que je m'étais occupé de l'armée, je trouvais que je n'en avais pas fini avec elle : *Clotilde Martory* n'est que le roman d'un officier jeté dans la guerre civile *; les Souvenirs d'un Blessé*, le récit d'un soldat qui a traversé l'année terrible ; et ce qui était en situation en 1852 et en 1870-71, n'y est plus en 1875, encore moins en 1885.

Pour le romancier qui se propose de suivre la vie courante de son temps et de la peindre en mettant l'étude et la sincérité dans ses romans, le premier souci est d'être attentif aux transformations sociales, morales ou autres qui s'accomplissent autour de lui et de les voir de ses propres yeux, sans attendre, s'il ne veut pas faire œuvre de seconde main, qu'elles lui soient signalées par le livre ou la chronique du jour. Avec l'armée, je reconnais qu'il n'était pas nécessaire de posséder des qualités

d'observation bien extraordinaires pour être frappé des changements qui depuis la guerre s'opéraient dans ses mœurs, et s'apercevoir qu'en établissant les corps d'armée à demeure fixe dans une contrée, on en faisait une sorte de garde nationale où les maris sont très recherchés.

Ce point de vue détermina l'idée de ce roman qui mêle l'officier à la vie civile, le pauvre comme le riche, et alors je commençai, en employant la méthode qui m'a servi pour tous mes romans, à réunir le dossier du *Lieutenant Bonnet*, avec les faits qui devaient peindre le milieu où je le placerais, aussi bien que les traits caractéristiques des officiers de son régiment.

Justement parce que l'officier est entré dans la vie commune il se trouve étudiable, et on peut le saisir plus ou moins sur le vif avec les déviations que le métier imprime fatalement à tout être humain; mais comme il n'en est pas de même des soldats et des sous-officiers qui vivent à la caserne ou dans des milieux que mon âge ainsi que mes goûts m'interdisaient, j'ai dû les laisser de côté; heureusement, ils n'entraient pas nécessairement dans mon étude.

La préparation en fut longue et ce fut seulement vers 1884 que mon dossier se trouva suffisamment documenté ; mais un cadre d'officiers à peu près complet, et un ensemble de faits pris à la réalité ne suffisaient pas pour écrire ce roman dont l'exécution était la partie difficile, et cette exécution m'apparaissait assez délicate pour m'embarrasser.

C'est qu'en effet, on ne parle pas aujourd'hui de l'armée avec la même indépendance de pensée et

d'expression qu'on parle du clergé ou de la magistrature. Si je ne suis pas juste pour le magistrat ou le prêtre de mon pays, peu importe, cela se passe en famille. Mais si je ne le suis pas pour le soldat de mon pays, cela ne se passe plus en famille. Le livre franchit la frontière ; il ne faut donc pas qu'il porte des armes, si faibles qu'elles soient, à ceux qui montent la garde de l'autre côté.

Mon plan arrêté, je le communiquai à F. Magnard, et il fut convenu que j'écrirais ce roman pour le *Figaro*, où il a paru de juin à août 1885.

C'est une puissante trompette que celle du *Figaro;* si elle ne renverse pas les murailles, au moins va-t-elle partout éveiller des échos : j'aurais traité mon sujet à la légère, on m'aurait sans doute laissé aller; je montrais la préoccupation de l'exactitude, on me voulut plus exact encore.

Un capitaine de cuirassiers m'écrivit que le chef de calotte était l'intermédiaire entre les officiers et le gargotier, mais qu'il n'était pas président de la table ; un autre officier, de chasseurs celui-là, m'écrivit que le chef de calotte ne pouvait pas infliger des arrêts à un camarade ; le duel de Bonnet fut critiqué, le pansement de Derodes fut jugé insuffisant ; enfin d'autres observations, nombreuses mais courtoises, me furent adressées encore sur lesquelles il est inutile d'insister.

Pour le chef de calotte et les arrêts, je répondis que ce qui était inexact dans la cavalerie était vrai dans l'infanterie ; pour le duel de Bonnet et la blessure de Derodes, je ne ré pondis rien du tout ; mais puisque j'écris le roman et plus souvent l'histoire de mes romans, c'est ici l'occasion d'expliquer com-

ment je procède lorsqu'un point spécial de science, d'art ou de métier, se présente embarrassant ou obscur.

Avant tout, je commence par apprendre ce que j'ignore, comme je peux, du mieux que je peux, et j'avoue que cette éducation que je me suis ainsi donnée pour le plaisir des autres a constitué pour moi bien souvent les meilleures heures de mon travail. Cela fait, je construis d'après ce que j'ai appris mon plan ou ma scène, en ne me laissant influencer que par mes seules idées. Puis, comme ce savoir fraîchement acquis ne m'inspire pas une confiance audacieuse, je vais consulter les gens compétents : si je me suis trompé, ils me corrigent, mais sans m'imposer une direction qui ne serait pas mienne.

C'est ainsi que le duel de Bonnet et de Derodes a été réglé sous mes yeux par deux moniteurs de l'école d'escrime de Joinville, sous la direction du capitaine Bonnini.

De même, j'ai confié Derodes blessé au docteur Laudouzy, le professeur de l'École de médecine, qui a bien voulu le soigner, et si nous n'avons pas appelé Potain, c'est que le cas n'était pas désespéré.

Voilà de quelles précautions s'entourent ceux qui veulent serrer de près la vérité, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient sûrs cependant d'éviter les erreurs ; pour cela, il faudrait que le romancier fût universel, qu'il sût tout et parlât la langue de tous les métiers, celle des soldats comme celle des savants, celle des rois comme celle des voyous.

Puisque je reviens à cette question d'exactitude, je dois prévenir les lecteurs qu'ils ne trouveraient pas La Feuillade sur la carte ; de même que j'ai dû

inventer Condé-le-Chatel pour y placer le monde officiel de mes romans, de même, j'ai dû baptiser une ville très réelle, pour y placer un régiment dont on n'aurait pas manqué de reconnaître les officiers, même ceux qui n'auraient eu rien de commun avec mes personnages.

Pour ceux-là, je peux donner de leurs nouvelles aux lecteurs qui s'intéressent à eux : le colonel Bayon commande une division; son fils Daniel, qui va entrer à Saint-Cyr, est déjà le type parfait de l'officier d'état-major ; le baron La Hontan est dans la retraite aussi noble qu'au régiment ; Esparbarinque a organisé un théâtre de marionnettes qui lui permet de jouer tous les rôles de ses pièces ; Bonnet et Julienne sont toujours... les personnages du roman.

Quant aux lecteurs d'au delà la frontière, comme ils ont bien voulu reconnaître que le *Lieutenant Bonnet* est une étude de l'armée française écrite avec sincérité et justice, je suis rassuré de ce côté.

BACCARA

Je ne suis pas joueur, n'ayant jamais été assez pauvre pour jouer désespérément ni assez riche pour jouer habilement ; c'est ce qui m'a permis de parler des tripots et de montrer ce qu'ils sont sans que personne ait l'idée de m'accuser de vouloir les faire chanter ou me venger.

Pourquoi, de quoi me venger ? puisque j'ai toujours reçu d'eux une gracieuse hospitalité et de leurs tenanciers des renseignements précieux.

Quand je commençai à réunir mes renseignements pour un roman que je voulais écrire sur les tripots, et cela plus de dix années avant d'en commencer l'exécution, je n'imaginais pas qu'à moi tout seul et par la seule force de mon observation constamment appliquée, je découvrirais les mystères du jeu. Il me fallait des collaborateurs, des guides sûrs qui me fissent voir ce que mes yeux ne découvriraient pas spontanément. Je choisis donc ceux qui, me semblait-il, avaient une compétence indiscutable, c'est-à-dire les directeurs mêmes des

cercles et des maisons de jeu où je voulais pénétrer, à Paris aussi bien qu'en province : Biarritz, Cauterets, Luchon, Aix, Dieppe. Franchement je leur dis ce que je voulais faire : étudier le jeu chez eux.

— Oh! chez nous, tout ce que vous voudrez ; la maison vous est ouverte et nous sommes à votre disposition ; c'est une maison de verre, la nôtre, rien à dissimuler.

— Alors, je ferais peut-être mieux d'aller chez le voisin d'en face.

— Il est certain que c'est plus drôle.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Ils vont vraiment trop loin.

— Si loin que ça?

— Croiriez-vous que...

Et chez le voisin, même dialogue :

— Chez lui, maison de verre, tandis qu'en face...

— On me l'a dit.

— Ils vont vraiment trop loin.

Et il se trouvait, chose bizarre, que c'était à peu près par les mêmes chemins que tous deux allaient si loin.

Volontiers causeurs, les directeurs de cercles, très aimables, très ouverts, aussitôt qu'ils sont sûrs que ce n'est pas leur caisse qu'on vise, et que, de ce côté, ils n'ont pas à s'enfermer dans une prudente réserve : éclairé par eux (j'entends cet éclairage dans son vrai sens), on voit certaines choses auprès desquelles on passerait en aveugle.

Je n'aurais eu en vue que d'étudier les voleries du jeu, celles des grecs comme celles du personnel des cercles, qu'une fois mis au courant des opérations classiques de ce genre, je n'aurais plus fran-

chi les portes des tripots. Mais ce qui, par-dessus tout, est intéressant dans le jeu bien plus que les tricheries, c'est le jeu lui-même, ce sont les joueurs. De toutes les passions humaines, n'est-ce pas celle qui se livre le plus franchement à ceux qui l'observent? C'est l'ombre et le mystère que recherchent généralement les crimes. C'est en pleine lumière du gaz, sous les regards d'une galerie attentive, que le jeu commet les siens. Que de fois, à Aix, ai-je vu des magistrats envoyer le garçon leur chercher, à la caisse, des prêts qu'elle ne leur faisait que parce que le gage qu'ils offraient était leur conscience de juge! Que de fois n'ai-je pas vu des militaires qui jouaient leur honneur en laissant apparaître dans leur veston la crosse du revolver qui paierait leur insolvabilité! Combien curieuses ces physionomies aux sourires convulsés! Combien tragiques!

A Paris, ce spectacle est moins violemment saisissant, parce que, bien souvent, il porte sur des inconnus; mais, au contraire, combien l'est-il en province, où chacun se connaît et sait l'histoire de celui qu'il examine, comme celle des siens, leurs ressources ou leurs détresses! Aussi est-ce une des raisons pour lesquelles les maisons de jeu devraient être partout fermées en province, où les catastrophes sont plus qu'ailleurs démoralisantes.

Les maisons de jeu étudiées, j'eus la fantaisie de connaître les cartes mieux que par ce que racontent les livres. Assuré à l'avance de ne jamais m'asseoir devant un tapis vert et par conséquent d'être à l'abri des soupçons que peuvent toujours s'attirer ceux qu'on sait habiles de leurs mains, je voulus ap-

prendre à filer la carte et quelques-uns des escamotages pratiqués par les grecs. Le professeur qui me donna ces leçons précieuses fut un ancien agent de la brigade des jeux, qui pratiquait cet art avec un talent extraordinaire, bien qu'il lui manquât un doigt, — ceux qui l'ont connu le nommeront à ce détail. Mais, malgré son talent, il ne fit de moi qu'un misérable élève ; la vocation n'y était pas, ni la patience non plus : jamais je ne pus filer la carte sans l'embrouiller avec un bruit scandaleux, de même que je ne pus pas escamoter des plaques en les introduisant entre mon cou et mon col de chemise (toujours très large chez MM. les croupiers). J'aurais peut-être réussi le coup du mouchoir qu'on pose sur une plaque qui se trouve ainsi ramassée par hasard ; mais il est tellement élémentaire qu'il ne constitue pas un moyen de gagner sa vie. Au moins en ai-je assez appris à suivre le travail des professionnels. Eh bien ! telle est la virtuosité de ceux-ci que je dois confesser que je n'ai jamais vu la carte ou la plaque passer dans leurs doigts, de façon à la suivre : le soupçon qu'on volait, je l'ai eu souvent, mais la certitude du fait matériel et palpable, jamais. Voit-on passer la muscade des escamoteurs ?

Pour mes études, des conversations avec les joueurs m'ont aussi été utiles ; mais les joueurs, au moins ceux qui méritent pleinement ce nom, sont des fanatiques de leur passion. Quand ils viennent de perdre, la fureur leur arrache des cris terribles : le jeu est abominable, c'est le vol ; ils font une musique de tous les diables. Qu'on les surprenne dans ce moment, il n'est pas besoin de les pousser ; mais

le calme n'est pas long à se produire, et alors le jeu n'est plus du tout ce qu'il était dans la colère.

De ceux que j'ai connus, le plus passionné était assurément Albert Wolff, le chroniqueur du *Figaro*, qui a joué régulièrement pendant plus de trente ans, petit ou gros jeu, selon les hasards de sa bourse, et pour qui le jeu était tout, absolument tout, sans autres plaisirs dans la vie. Un jour que je lui expliquais l'idée de mon roman sur le jeu, il poussa justement ces cris de joueur égorgé :

— La fondation et le fonctionnement d'une usine à baccara, l'idée est excellente. Faites une guerre à mort à ces brigands. Quand votre plan sera à point, communiquez-le-moi ; je vous le corserai d'impressions personnelles où vous trouverez à prendre. Vous verrez, vous verrez. Vous ne pouvez pas savoir comme moi ce que sont ces gens-là, vous qui n'avez pas eu à souffrir d'eux.

Et la plainte s'accentua très précise ; mais quand, à quelques mois de là, pendant le déjeuner qui nous réunit, j'essayai, à plusieurs reprises, de mettre l'entretien sur les jeux et les cercles, ce fut inutilement ; une nuit de veine avait apaisé la colère qu'une déveine avait allumée ; c'eût été un péché d'attaquer le jeu dont il aurait été puni un jour ou l'autre. Si les impressions personnelles me manquaient, au moins ce jour ouvert sur l'âme du joueur en était-il une qui avait son intérêt.

Je regrettai les souvenirs personnels promis, car Wolff était, mieux que personne, l'homme qui pouvait en avoir d'originaux et de curieux. Mon roman n'en était pas moins suffisamment documenté pour que je pusse l'écrire sans avoir besoin de rien

prendre de personnel aux gens en vue du monde qui en vivent ou le font vivre.

Mais alors il se produisit un fait qui, pour n'être ni bien neuf, ni extraordinaire, n'en était pas moins intéressant pour moi et tel qu'il devait me procurer une certaine satisfaction. Je n'avais pas voulu copier certaines personnes dans mon roman; il se trouva dans la vie réelle certaines personnes qui voulurent bien (ce n'est peut-être pas « voulurent bien » qu'il faut dire) copier mon roman. Il avait paru depuis quelques semaines seulement dans le *Temps*, et depuis quelques jours en librairie, quand des députés eurent le désagrément de réaliser dans les cercles qu'ils présidaient les aventures de mes personnages; une heureuse chance m'avait fait devancer la réalité. Ainsi se trouvait changée la formule pédagogique qui pendant des années a été enseignée dans des cours de rhétorique : La littérature n'était plus l'expression de la société ; c'était la société qui devenait l'expression de la littérature. La rencontre était heureuse pour moi, et je ne pensai pas à les accuser de plagiat. Eût-on usé de la même discrétion à mon endroit, si un hasard quelconque avait reculé de six mois la publication de mon roman, qui n'eût plus été que la mise en action d'un fait divers ?

Bien que les députés de la réalité qui se laissèrent prendre ainsi dans le terrible engrenage des cercles ne fussent pas parmi les nullités du Palais-Bourbon, il se trouva des critiques qui reprochèrent à celui du roman d'avoir été un peu trop naïf. J'aurais pu répondre en invoquant l'exemple de ces députés, mais nous aurions discuté sans nous con-

vaincre probablement, puisqu'ils m'auraient dit que ces députés, précisément naïfs comme le mien, bons peut-être pour la réalité, devenaient insuffisants ou invraisemblables pour la fiction. Mais, la réponse que je n'ai pas voulu faire, un autre l'a faite pour moi, et avec une autorité qui ne permet pas la réplique. Si, dans le monde parisien, il est quelqu'un qu'on ne puisse pas accuser d'être naïf, c'est Aurélien Scholl. Pas jobard, n'est-ce pas? ce boulevardier; pas simple, cet esprit si fin et si vif; pas gobeur; si quelqu'un connaît les dessous de la vie parisienne et de la comédie humaine, c'est bien lui. Eh bien! dans une série d'articles publiés en octobre 1894 par l'*Evénement* sous le titre d'*Histoire d'un cercle*, A. Scholl, président du cercle dont il raconte la fondation et le fonctionnement, dit qu'il s'est laissé prendre dans cet engrenage comme l'Adeline de *Baccara*, et qu'il s'y est senti devenir fou. Si, en passant par un de ces tripots, Scholl a failli y laisser sa raison, Adeline, le député provincial, n'a-t-il pas pu perdre la vie dans le sien?

ZYTE

Il est rare de trouver une femme de théâtre qui n'espère pas ou n'ait pas espéré faire un beau mariage. Qu'elle ait ou n'ait pas de talent, peu importe ; chez celle qui en a, la vocation matrimoniale est la même, si elle n'est pas plus ardente, que chez celle qui n'en a aucun, comme si pour toutes la scène n'était qu'un lieu d'exposition bon à les mettre en belle lumière et en valeur, un champ de foire où l'on parade en attendant l'acheteur. Que les obscures, qui par les dons naturels ou le travail ne sont rien et n'arriveront à rien, veuillent échanger la vie de galères dans laquelles elle traîneront à jamais leur boulet, contre une plus heureuse, cela s'explique ; mais les autres, les brillantes, que la nature a douées de la beauté ou du talent, celles qui par le travail de leur jeunesse sont arrivées au succès, pourquoi cette ambition qui n'est qu'une déchéance ? Comment le mariage leur paiera-t-il les sacrifices qu'elles font ?

Toutes, étoiles ou pauvres diablesses, s'imaginent qu'elles rencontreront, dans un beau mariage, la fortune d'abord, cela va de soi, et en plus la considération ou les triomphes mondains en même temps que le respect familial : être grande dame ou simplement femme honnête pour de bon et non plus de semblant, au hasard d'un rôle, quel rêve !

La vérité est qu'il s'en trouve qui les mériteraient ces triomphes mondains, comme il peut s'en trouver aussi qui auraient droit à ce respect familial ; et cependant la dure expérience ne tarde point à leur prouver que quelles qu'elles soient et que quoi qu'elles fassent, elles ne les auront jamais, alors qu'ils iront spontanément à la bourgeoise la plus insignifiante.

C'est que femmes de théâtre elles ont été, femmes de théâtre elles restent ; par cette simple raison qu'il y a des professions qui vous marquent d'une empreinte indélébile et que, de même que le prêtre défroqué ne se débarrasse jamais de la robe qu'il a portée, la comédienne n'efface pas le rouge dont elle s'est maquillée, aussi indestructible pour elle que le sang sur les mains de lady Macbeth dont elle a peut-être joué le rôle.

Est-ce à dire que le monde, le grand comme le bourgeois, n'a pour elle que dédains ou mépris ? Les choses ne vont pas jusque-là. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle n'y est point admise en égale. Quand on médit d'elle, ce n'est pas du tout de la même façon que de la première venue, et contre elle toute accusation est acceptée à l'avance : — Vous comprenez ?... Est-ce qu'un mari jaloux de sa femme l'est de l'élève du couvent à la mode comme

de l'élève du Conservatoire ? Et plus tard, quand elle marie ses filles, quels sentiments rencontre-t-elle auprès de son gendre et de la famille de celui-ci ?

L'église a pu relever les comédiens de l'excommunication si longtemps prononcée contre eux, le monde n'en est pas arrivé à son indulgence.

Que faire à cela ? Rien, si ce n'est ne pas quitter le théâtre quand on y tient une place si petite qu'elle soit, et rester libre maîtresse de sa vie comme de ses sentiments.

C'est avec ces idées que j'ai écrit *Zyte*, mais sans pousser les choses jusqu'à la thèse : l'exemple suffisait.

Qu'au lieu de subir le préjugé du beau mariage, Zyte obéît tout simplement à l'impulsion de son cœur et devînt la maîtresse de Gaston, il était possible qu'il lui restât toujours et que leur amour, que rien ne traverserait, se transformât en une liaison indestructible comme il n'est pas rare d'en rencontrer au théâtre, où collage est plus fort que mariage.

Cette conclusion n'est pas morale, dira-t-on.

Assurément, mais le théâtre n'a rien à faire avec la morale.

Faut-il dire que la famille Duchatellier n'est pas une fantaisie d'imagination ? J'espère qu'on voit que c'est un tableautin d'après nature, avec son mélange de vertus bourgeoises et de vie de bohème dans le cabotinisme le plus misérable.

Zyte eût-elle été possible telle que je l'ai montrée sans son éducation dans ce milieu ?

Je conviens qu'il peut dérouter les idées cou-

rantes sur ces pauvres comédiens ambulants en qui la régularité bourgeoise ne veut voir que des êtres abjects, simplement parce qu'ils sont désordonnés. Mais il n'y a jamais à se demander si l'on bousculera ou ne bousculera pas la tradition : rendre ce qu'on voit, ne pas s'inquiéter du reste ; je n'ai pas inventé le pain bénit de la mère Duchatellier, ni ses prières, ni son honnêteté.

Vraie aussi est la première tournée de Joseph, et je l'ai écrite, avec la représentation à Luzarche, celle à Louviers, la main tendue sur le pont de pierre de Rouen, telle que me l'a racontée le comédien arrivé qui a commencé par là une carrière que le talent a dégagée brillante des misères du début.

Enfin, vraie aussi la leçon de mademoiselle Rousseau, sur l'interprétation du rôle de Chimène ; seulement c'est mademoiselle Dudlay, de la Comédie-Française, qui l'a faite, non à Zyte, mais à celui qui l'a reproduite, imparfaitement par malheur, et sans l'élan d'inspiration, sans les éclairs de celle qui l'improvisait.

VICES FRANÇAIS

Ce roman a eu des aventures en Amérique qui, me semble-t-il, peuvent être contées, sinon pour leur intérêt propre, au moins pour le jour qu'elles ouvrent sur la façon dont certaines personnes comprennent, de l'autre côté de l'Océan, la probité.

Vices français parut en France en 1887, et peu de temps après en Angleterre, dans une traduction autorisée par moi sous le titre de *Josey ;* car il était bien certain que si l'on avait mis en vente dans une librairie anglaise un livre portant sur sa couverture l'équivalent de *Vices français*, pas une main d'Anglais « des classes » ne se serait allongée pour le prendre, pas une bouche n'aurait pu s'ouvrir pour le demander : tout le monde sait qu'en Angleterre il n'y a pas de vices, et personne ne peut avoir la curiosité de connaître ceux qu'inventent les Français ; tandis qu'avec *Josey*, les convenances étaient sauvegardées : on était censé ne pas savoir ce qu'on allait trouver dans le livre qu'on achetait.

Comme il n'y a pas qu'en Angleterre que règnent la pruderie et l'austérité puritaines, je ne m'étais pas donné la peine d'accomplir aux États-Unis les formalités ennuyeuses autant qu'encombrantes exigées dans ce pays pour la protection de la propriété littéraire : qui diable pourrait avoir l'idée d'y traduire *Vices français*, même sous le titre de *Josey?* Je ne l'imaginais pas du tout dans la patrie des prudes Arsinoé.

Je fus donc extrêmement surpris quand on m'écrivit qu'une traduction de *Vices français* avait paru à New-York sous un titre arrangé ; et même je ne le crus pas : il y avait erreur, confusion. Mais bientôt, quand je reçus le volume américain, il fallut se rendre à l'évidence : *Through troubled waters*, par Mrs Francis J.-A. Darr, était bien la traduction de *Vices français* exacte, complète, chapitre par chapitre, quatorze dans mon roman, quatorze dans la traduction, paragraphes par paragraphes, aussi fidèle que peut le souhaiter l'auteur le plus exigeant, à cette seule exception près que les noms de mes personnages avaient été remplacés par d'autres, sans autre raison que de masquer le vol et de dérouter les recherches.

Bien que je me sois fait une règle de ne jamais réclamer à propos de plagiat, cette fois il me sembla que l'affaire était assez amusante pour présenter un certain intérêt, et j'écrivis, pour la publier dans le *Figaro*, qui est lu des Américaines, la lettre que voici :

« On dit les Américains forts, très forts; je viens une fois de plus de m'en apercevoir. Il y a quel-

ques années, je publiais un roman, *Vices français*, qui est une histoire anglaise se passant dans le monde politique. Une traduction autorisée par moi a paru à Londres. Plus pratiques que les Anglais, les Américains publient à leur tour cette traduction à New-York sous le titre : « *Through troubled waters* », *Histoire fondée sur un fait d'après le français.* Mon nom est supprimé, les noms de mes personnages sont changés pour dérouter les recherches, et l'auteur de ce joli travail signe Francis Darr.

» Prêtez-moi, je vous prie, la puissante voix du *Figaro* pour crier au voleur... tout ce que je veux et peux faire.

» Hector Malot.

» 4 décembre 1894. »

Et comme je le disais dans cette lettre, j'en restai là, ne voulant pas pousser les choses plus à fond, bien certain à l'avance que je n'aurais jamais raison de ma voleuse ; je l'avais fait connaître, cela me suffisait.

Mais elle, elle ne voulut pas en rester là, et c'est par sa réponse qu'elle imprima à notre différend un intérêt qui sans son intervention lui eût manqué.

Puisque, malgré le changement de titre et le changement de nom des personnages, on avait découvert que *Through troubled waters* n'était que la reproduction fidèle de *Vices français*, il devenait impossible de nier cette reproduction; mais ne pouvait-on pas l'expliquer et la justifier ?

Je ne sais pas ce qu'un Français aurait inventé en pareille circonstance, ni un Anglais, ni un Alle-

mand, ni un Italien ; mais dans la vieille Europe il est reconnu que nous manquons d'imagination, tandis que dans la jeune Amérique on sait se retourner, trouver ; et Mrs Francis J.-A. Darr est très jeune Amérique, de même le sont aussi les différents journalistes de New-York qui voulurent bien l'aider dans sa défense.

La voici, cette défense :

— Qu'est *Vices français?*

— Un roman basé sur un fait. Or un fait appartient à tout le monde. Nous avons donc pris ce fait comme nous en avions le droit. Il faut avoir la susceptibilité d'un Français pour trouver dans une chose aussi simple un sujet de plainte.

C'est un argument cela, et triomphant ; mais peut-être ne l'est-il pas autant que vous feignez de le croire pour les besoins de votre cause. Car enfin l'*Abbé* de Walter Scott repose aussi sur un fait — l'emprisonnement de Marie Stuart dans le château de Loch-Leven, — de même la *Reine Margot* d'A. Dumas repose sur un autre fait — l'intrusion de La Mole dans la chambre de la reine de Navarre; de même encore cent autres faits, mille autres, ont donné naissance à des romans. Pour cela en résulte-t-il que vous avez le droit de prendre le roman de Walter Scott ou de Dumas et de le publier sous votre nom ?

Mon fait, — celui d'où est parti *Vices français*, — tient dans dix lignes, quinze si vous voulez, et c'est un roman de 410 pages que vous avez pris, de la première ligne à la dernière, en remplaçant le nom de l'auteur par le vôtre.

Pour qu'il n'y ait pas de doutes là-dessus, je

20.

donne les titres des quatorze chapitres qui forment les deux romans :

	Vices français.		*Through troubled waters.*
I.	Mari et femme.	I.	Husband and wife.
II.	Maison tranquille.	II.	A quiet house.
III.	Entre cousines.	III.	Between cousins.
IV.	Robert Mostyn.	IV.	Richard Townshend.
V.	Jane Talbot.	V.	Margaret Thayer.
VI.	Les vacances de Josey.	VI.	Helen's holidays.
VII.	En landau.	VII.	In a laudau.
VIII.	Engagée.	VIII.	Engaged.
IX.	Plan de campagne.	IX.	Plan of campaign.
X.	Le confesseur malgré lui.	X.	Confessor in spite of himself.
XI.	Vaillance de femme.	XI.	A woman' courage.
XII.	L'élection de Saint-More.	XII.	The St More elections.
XIII.	La cour des divorces.	XIII.	The divorce court.
XIV.	A deux.	XIV.	Together.

On remarquera qu'excepté là où il y a des noms de personnages, la traduction est d'une fidélité rigoureuse qui prouve combien l'auteur (?) américain et moi, nous nous ressemblons dans notre manière d'emprunter un roman à un fait, et d'en comprendre le développement.

Depuis que j'ai commencé à écrire, j'ai vu bien *des faits* de volerie littéraire, dont je ne me suis jamais plaint.

J'ai vu les Américains (toujours les Américains) traduire un de mes romans à mesure qu'il paraissait dans un journal de Paris, puis, pour arriver bons premiers, inventer un dénouement à la place du mien qu'ils ne connaissaient point, et publier ainsi *leur livre* de l'autre côté de l'Atlantique avant que le mien fût mis en vente à Paris.

J'ai vu, au moment du procès de Pranzini, un journal de Madère publier sous ce titre : *Pranzini* et signé de mon nom, un roman auquel je n'avais pas collaboré, mes lecteurs ordinaires n'en douteront pas, j'espère.

J'ai vu, je vois tous les jours, les éditeurs hollandais prendre nos romans sans notre autorisation et sans rien nous payer, mais pour s'assurer la propriété exclusive en Hollande, payer un droit à une caisse qu'ils ont fondée entre eux et dont ils se partagent les produits.

Cependant, je n'ai rien vu d'aussi caractéristique que la prétention américaine à propos de *Vices français* ; c'est pourquoi j'ai dit comment elle s'était produite.

GHISLAINE

J'ai toujours eu, même jeune, la curiosité des enfants; et cela m'a valu plus d'une mésaventure, car lorsque l'enfant voit, et il le voit très vite, qu'on s'intéresse à lui, il s'apprivoise aussitôt et se familiarise rapidement. Pas besoin de paroles pour cela: un regard échangé, tout est dit; il sait jusqu'où il peut aller, c'est-à-dire jusqu'au bout de sa fantaisie. Aussi, que de fois, en wagon ou en omnibus, cette familiarité spontanée s'est-elle traduite en avances qui consistaient surtout dans l'essuyage de petites mains potelées, et encore plus poissées de sucre ou de gâteaux, sur mes genoux ou sur la manche de mon vêtement.

Au début, cette curiosité se partagea à peu près également entre les petits garçons et les petites filles, je n'avais pas de préférences; mais peu à peu les petites filles l'emportèrent, non pas qu'elles fussent plus faciles à suivre, au contraire, mais précisément parce qu'avec leurs détours et leurs mystères, elles étaient plus attrayantes.

L'enfant éclaire l'homme et plus encore la femme. Aussi, qui veut lire dans celle-ci, sans avoir commencé à épeler avec la petite fille, se trouve-t-il en face d'un grimoire diabolique dont il peut tourner pages après pages sans y comprendre un traître mot.

Ce n'est plus croyance courante que l'homme est sorti parfait des mains de la nature, et que ce qu'il y a de mauvais en lui est l'œuvre de la civilisation. S'il était né avec cette perfection, l'homme des cavernes n'aurait pas triomphé de ses premières luttes pour la vie, dans lesquelles comptaient seules certaines forces que développe la nature, mais qu'affaiblit la civilisation en se perfectionnant : la férocité, l'astuce, la ruse, l'audace, tout ce qui constitue le caractère du tigre, du loup, ou simplement du sauvage. Il est évident qu'aujourd'hui, l'homme policé, avec son éducation, ses relations, son milieu, s'est éloigné, — plus ou moins — de l'homme des cavernes. Mais l'enfant, avant qu'il subisse les leçons de l'éducation, combien en est-il près ! Quel enfant n'est pas cruel, astucieux, menteur? et beaucoup le sont si parfaitement qu'il semble que le mensonge soit un besoin naturel qui les domine et les dirige. Et parmi les enfants, combien les petites filles l'emportent-elles dans le mensonge, probablement parce qu'il est chez elles une conséquence de leur faiblesse en même temps qu'une délicieuse satisfaction pour les fantaisies de leur chimère. Un prêtre me disait qu'au confessional, avec les petites filles, c'est toujours le même refrain : — « J'ai menti, menti, menti. — Combien de fois ? — Oh ! — Et pourquoi avez-vous menti ?

— Je ne sais pas. » — Et c'est la vérité qu'elles ne savent pas, quoique souvent aussi, ce serait la vérité d'avouer qu'elles ont menti pour rien, pour le plaisir, parce que le mensonge leur est une jouissance dont elles se grisent.

Ayant la curiosité des enfants, je devais donc tout naturellement, en suivant cette pente de mon esprit, leur donner une large place dans mes romans ; et c'est ce que j'ai fait, en quelque sorte inconsciemment, au moins en cela que c'est seulement arrivé au bout de ma tâche que je me suis rendu compte de l'importance exagérée peut-être de cette place.

En tous cas, je n'ai pas pris mon public en traître et le premier roman où j'ai mis des enfants en scène, — c'était le quatrième que je publiais, — je lui ai donné pour titre : *Les Enfants*, en faisant la part égale entre le garçon et la fille.

Puis, tout de suite, j'écrivis pour les enfants, et en vue d'être lu par eux, un roman : *Romain Kalbris*, où un garçon tient le premier rôle, mais en ayant près de lui une petite fille qui lui donne la réplique.

Un laps de temps assez long s'écoule sans que je m'occupe de l'enfance dans mes romans ; une fille m'est née et, à la regarder grandir, ma curiosité trouve suffisamment à s'employer sans chercher des combinaisons de roman ; puisque j'ai la réalité sous les yeux, je ne vais pas faire de l'observation de parti pris, aimant mieux suivre le développement et l'enchaînement de la vie qui confirment ou contredisent les faits déjà notés. Mais pour cela, l'observation naturelle n'en fonctionne pas moins spontanément avec la mémoire toujours affectueu-

sement en éveil pour dégager ce qu'elle voit et l'enregistrer.

L'enfant, le mien, me ramène enfin aux enfants, et j'écris *Sans Famille* que j'essaie sur ma fille en lui lisant chaque soir le travail de la journée.

Jusque-là, j'ai indifféremment mis en action des garçons et des petites filles ; maintenant, il n'y aura plus de place pour les garçons, les petites filles la prennent toute pour elles : *Pompon*, la *Petite Sœur*, *Paulette*, *Micheline*, le *Sang bleu*, et enfin *Ghislaine*, pour finir par *En Famille*.

Voilà donc dix romans dans lesquels l'action pivote sur l'enfant. Peut-être est-ce beaucoup sur l'ensemble de ceux que j'ai écrits ? Je ne me suis posé cette question qu'en faisant ma récapitulation en ce moment même : j'ai été où mon goût me portait.

Et cependant, quand j'envisage la place que l'enfant tient dans la vie, je ne peux pas trouver démesurée celle que je lui ai donnée : tout ne part-il pas de l'enfant, tout n'y ramène-t-il pas ?

Sans doute, ce n'est pas une situation courante que celle d'une honnête fille entourée d'un milieu respectable, qui a un enfant avant son mariage ; cependant, si l'on veut bien établir une statistique des enfants nés hors mariage, on sera surpris de voir combien ils sont nombreux.

C'est la situation de cette honnête fille et de son enfant que j'ai voulu présenter dans *Ghislaine*, un peu parce que dans *Micheline* je l'avais déjà abordée dans des conditions différentes et sans lui faire rendre tout ce qu'elle peut donner, limité que j'étais par mon sujet. Les deux romans forment donc

pendant. S'il se trouve un lecteur curieux de les comparer, il verra comment, avec un point de départ presque le même, ils se ressemblent peu, et comment les deux petites filles, Micheline et Claude, diffèrent entre elles.

Parce que j'ai maintenant renoncé au roman, je n'ai pas en même temps perdu ma curiosité des enfants, qui s'est portée sur ceux d'un âge auquel on ne s'intéresse guère généralement, — les tout petits. J'ai une petite-fille et c'est elle que je suis, c'est à elle, à la naissance et au développement, aux manifestations de ses facultés, que s'appliquent mes études expérimentales. Et comme les notes qu'elles me fournissent ne seront jamais publiées, je peux leur donner une sincérité incompatible d'ordinaire avec l'imprimé, ses scrupules et ses apprêts; car ce n'est pas par des observations en robe de chambre qu'elles ont commencé, mais plus simplement encore, — en maillot.

Curieux le regard d'un enfant d'un jour? Mon Dieu oui, et d'autant plus que la science ne l'admet pas. Curieuse la façon dont s'exerce la première succion? Curieuse celle de la production des sons? Curieux le premier rire? Curieuse la mimique de l'enfant pour montrer les choses dont on lui parle? Mon Dieu oui, et d'autant plus que ces faits portent avec eux des interprétations qui ne tiennent pas dans ce que les philosophies d'un autre âge expliquent d'un mot commode, — l'instinct.

Le développement se fait vite chez l'enfant, et si vite qu'il surprend à chaque instant celui qui regarde, au point de se refuser à croire ce qu'il voit,

retenu qu'il est par les idées qu'impose la tradition acceptée. Mais si l'on est de bonne foi, il n'y a qu'à suivre les différentes phases des transformations par où il lui plaît de passer : la sensibilité, la volonté, l'intelligence, dans un ordre mystérieux qu'il brouille et intervertit, et où ne se fera un peu de lumière qu'à la suite de nombreuses observations consciencieusement notées.

CONSCIENCE — JUSTICE

A propos du *Docteur Claude*, j'ai dit comment, en assistant au procès du docteur La Pommerais, il me vint l'idée de deux romans parallèles :

L'un né de la lutte d'un innocent contre la société, n'ayant pour lui que sa conscience, le *Docteur Claude ;*

L'autre, né de la lutte d'un criminel contre sa conscience, ayant pour lui la société qui le soutient, — *Conscience.*

J'ai dit aussi comment le *Docteur Claude*, dont j'avais le plan entièrement bâti, fut retardé, parce que je ne voulais pas mettre à la portée de tous un poison qu'on pourrait se procurer facilement, et que ce poison, qui devait produire certains effets déterminés, je ne le trouvais pas.

Et, le *Docteur Claude* retardé, c'était en même temps le rejet de *Conscience* à une époque lointaine, puisque je ne pouvais pas publier coup sur coup deux romans roulant sur une affaire judiciaire, sous peine de paraître me complaire et m'enfermer

dans ce genre ; mais je ne m'en inquiétai pas, ayant pour le moment d'autres romans en tête. Que de plans combine-t-on qu'on exécute ou n'exécute pas! Il faut bien en avoir qui soient toujours prêts, pour choisir dans le nombre ; ils se tassent en mûrissant.

Sans doute, ce tassement a du bon, mais il a du mauvais aussi ; car il arrive parfois que lorsqu'on veut prendre un plan longtemps porté, il n'y a plus accord entre l'exécution et la conception, de sorte que cette exécution est devenue difficile, sinon impossible.

Et puis, il y a des sujets qui sont d'une époque, flottent dans l'air, et en même temps préoccupent certains esprits dans tous les pays. Si, à ce moment, on les saisit et les exécute, on a des chances pour arriver premier. Au contraire, si l'on s'attarde, on paraît, quand on se décide enfin, s'inspirer de ceux qui, ayant moins différé, ont pris l'avance.

Ce fut ce qui arriva pour *Conscience*. Pendant que j'attendais le temps s'écoula, et un beau jour fut publié en France *Crime et Châtiment*, de Dostoiewsky. C'était la belle époque de la littérature russe ; et il semblait que, grâce à quelques esprits plus bruyants que nombreux, la nôtre n'avait qu'à s'effacer devant cette conquérante qui allait la renouveler par l'infusion d'un sang nouveau : il y a toujours chez nous des fanatiques d'exotisme qui attendent des Messies de l'étranger. En politique, en art, en mode, d'où qu'elle vienne, la régénération sera la bienvenue et trouvera partout des coryphées pour lui faire cortège.

Je décidai donc de laisser *Conscience* dormir

dans le tiroir où elle était enfermée depuis plus de vingt ans et de ne plus y penser.

Mais oublie-t-on les enfants qu'on abandonne?

Un jour que je m'entretenais avec A. Hébrard, le directeur du *Temps*, du roman que je devais donner à son journal, mais dont le sujet n'était pas arrêté entre nous, il insista pour qu'il fût dramatique. Je venais de faire paraître dans le *Temps*, à des intervalles assez rapprochés : *Micheline*, qui est un roman de sentiment; *Baccara*, qui est une étude de mœurs; il voulait maintenant un roman dramatique. Et justement à ce moment mes idées n'étaient pas tournées de ce côté : j'avais bien en préparation *Complices* que j'ai donné plus tard au *Figaro*, mais je trouvais son sujet trop vif pour le public du *Temps;* de même j'avais au fond d'un tiroir *Conscience*, mais j'étais bien décidé à l'y laisser. Cependant j'en dis quelques mots à Hébrard, en lui expliquant les raisons pour lesquelles je ne voulais plus exécuter mon plan.

Il ne les accepta point :

— Parce que des milliers de romans ont l'adultère pour fond, n'en écrirez-vous plus un où l'adultère figure?

— Je voudrais bien, mais...

— Mais vous ne pourrez pas plus vous en passer que ne l'ont pu vos prédécesseurs et ne le pourront vos successeurs. Eh bien! alors, de quoi vous préoccupez-vous? De ce que vous avez un point de départ commun avec le romancier russe? Qu'importe, si vous ne suivez pas le même chemin, ne passez pas par les mêmes points et n'arrivez pas au même but? Je ne suppose pas qu'un Russe envisage

le crime avec les mêmes idées qu'un Français; et je ne suppose pas non plus que la conscience fonctionne chez celui-ci de la même façon que chez celui-là. Alors, quoi? Il a été le romancier de son pays, des idées, des croyances, de l'état social, des lois, des mœurs de ses compatriotes; soyez celui des idées, des croyances, de l'état social, des lois, des mœurs des vôtres (1); et ne prenez pas souci du reste.

Qu'il est donc facile de convaincre ceux qui ne demandent qu'à se laisser faire! Je sortis le plan de *Conscience* avec la joie d'une mère qui retrouve son enfant, et tout de suite j'en commençai l'exécution, si longtemps différée : il avait assez attendu pour être prêt.

Et il l'était en effet, non seulement dans sa marche générale, mais encore dans sa philosophie — s'il est permis d'employer ce mot solennel — ce qui pour un roman de ce genre était le point essentiel.

Ce point tenait dans deux questions :

1° Qu'est le crime en lui-même?

2° Comment se comporte, dans le monde civilisé, le criminel qui n'est pas une brute?

Et elles sont grosses, très grosses ces questions;

(1) Dans un récent voyage en Russie, on m'a parlé de *Conscience* qui a d'abord paru en traduction dans la *Gazette de Moscou* (traduction non autorisée par moi bien entendu, puisqu'il n'est pas encore d'usage en Russie de reconnaître à l'auteur original des droits sur son œuvre); depuis cette publication en journal, mon roman a été lu, un peu pour lui peut-être, mais surtout pour le rapprocher de *Crime et Châtiment*. Or ce qui a frappé les Russes, c'est les différences qui existent entre les deux personnages principaux, et caractérisent ainsi les deux races : le Français faisant tête jusqu'au bout; le Russe venant s'offrir lui-même en expiation.

je n'avais pas attendu pour le savoir que M. Renouvier, le profond philosophe, fît à mon roman le grand honneur de discuter quelques-unes des idées sur lesquelles il est basé.

Pour la loi, le crime est l'infraction que les lois punissent d'une peine afflictive ou infamante.

Pour la morale, il est une très grave infraction à la morale ou à la loi que réprouve la conscience.

A s'en tenir à ces définitions qui d'ailleurs n'en sont pas, on peut s'imaginer qu'il est facile de s'entendre sur ce qu'est le crime ; mais quand on va au fond des choses on voit qu'il en est autrement.

Pour qui croit que l'homme est sorti parfait des mains de la nature, il est certain que le premier qui attenta à la vie de son semblable fut criminel, — Caïn meurtrier d'Abel.

Mais pour qui croit qu'avant d'arriver à un certain état de civilisation, l'homme commença par habiter les cavernes où sa vie, précaire comme celle de la bête, n'était assurée que par la violence et le meurtre, le crime nourricier de cette misérable vie est un acte naturel et nécessaire : d'abord assurer sa propre vie et celle de ses petits ; ensuite respecter celle de son semblable.

Combien dura cet âge, non de fer, mais de pierre, où l'homme fut pour l'homme un loup, plus qu'un loup, un homme, qui, sa terrible hache de silex à la main, tua pour manger ? Sans doute on le saura un jour. Mais enfin, si long qu'ait été cet espace de temps, il arriva un moment où, dans les premiers champs de blé cette férocité bestiale s'apaisa, et où peu à peu à l'homme se substitua l'humanité avec des droits que l'homme isolé ne

pouvait pas avoir. Par cela seul que le meurtre n'est plus nécessaire, il change de caractère et devient crime; si bien que la loi divine peut édicter le commandement: «Tu ne tueras point.» Affaire d'époque; ce qui est crime aujourd'hui ne l'était pas hier.

Mais comme il est dur à faire entrer dans le cœur et la tête des descendants de l'homme des cavernes, ce commandement, et combien nombreux se continuent ceux qui ne peuvent pas admettre le respect de la vie! Pourquoi ce respect quand il nous gêne, et que la mort sert nos intérêts ou nos plaisirs? Encore l'individu l'acceptera-t-il, car, de jour en jour, par une marche admirable l'âme humaine s'ouvre plus facilement à la pitié et à la justice; mais combien contraires sont pour le développement de ces sentiments, les exemples des Etats, des conquérants et des peuples dont l'histoire est faite de crimes! Comment le criminel misérable se sentirait-il coupable, quand il voit le glorieux ou le politique acclamé.

Cependant malgré tout, l'évolution humaine s'affermit; elle précise le crime, fait naître la conscience dans les âmes que la civilisation affine et lui donne pour sanction la justice.

Nous en sommes là, ou à peu près: le crime contre l'homme est puni.

Quand une nouvelle évolution nous amènera-t-elle à punir celui que la société commet envers l'humanité? Quand la société, qui laisse le malheureux mourir de faim, sera-t-elle reconnue coupable au même titre que le misérable qui tue son semblable, parce qu'il a faim?

Pour traduire ces idées et les mettre en action, le personnage qui conduirait mon roman devrait se trouver dans certaines conditions particulières :

1° Il serait aussi près que possible de l'homme des cavernes, son ancêtre, c'est-à-dire qu'il serait l'enfant de paysans primitifs, de ces paysans comme on en trouve si souvent, qui de leur sabot brutal ou de leur bâton féroce écrasent tous les êtres vivants qu'ils rencontrent, heureux d'user sur les bêtes ce qui reste de bestialité originaire en eux, avec le regret de ne pouvoir pas, par peur des gendarmes, l'employer plus agréablement contre leurs semblables.

2° Par profession, il serait habitué à verser le sang, dont la vue ne le troublerait pas, pas plus que son odeur douceâtre ne l'écœurerait — médecin ou boucher.

3° Enfin, par l'éducation supérieure acquise, il se serait assez élevé pour se débarrasser jusqu'à un certain point de ses origines, et arriver à la notion vague de la conscience, sans bien entendu nulle entrave morale ou religieuse.

Cela n'offrait aucune difficulté de réalisation, qui empêchât d'en faire un type vivant et même courant.

C'était tout le roman ; le reste, sans importance spéciale, devenait affaire d'exécution plus ou moins heureuse.

Ce qui me stupéfia pendant qu'il paraissait et aux premiers temps qui suivirent sa publication, ce fut de constater combien les idées de conscience et de justice et aussi combien celles du respect sacré de la vie humaine, étaient peu fermes dans de nom-

breux esprits que, par leur éducation aussi bien que par le milieu dans lequel ils vivaient, on pouvait croire assez dégagés des influences ataviques pour n'avoir plus que l'horreur du crime.

Eh bien ! non, pas du tout loin de leurs grands-parents des cavernes, les Parisiens et les Parisiennes du dix-neuvième siècle, qui en cette occasion mirent à nu devant moi leurs sentiments vrais sur le crime ; je ne prendrai que deux exemples parmi ceux que je pourrais citer.

Le *Temps* avait déjà donné en feuilleton les trois quarts de *Conscience* et, dans une maison amie, on m'avait prié à dîner pour que la fin du roman fût contée aux invités qui en avaient lu le commencement. Ce récit, tout naturellement, maintint pendant longtemps l'entretien sur le crime et sa philosophie. Et les gens qui discutaient ainsi autour d'une table luxueusement servie dans les reflets de l'or et des cristaux, au milieu du parfum des fleurs, étaient des Parisiens affinés, des mondaines élégantes, tous de culture supérieure. Aussi éprouvai-je un premier mouvement d'étonnement quand je les vis réunis contre moi pour prendre la défense de mon criminel, ou plaider les circonstances atténuantes en sa faveur. Par pitié ? Peut-être pour une petite part. Mais bien plus par complicité impulsive.

Voilà mon premier exemple ; le second n'est pas moins significatif.

Un médecin, et non des moindres dans le monde médical, voulait bien me parler de *Conscience*, qu'il venait de lire, et discuter Saniel :

— Après tout, pas fort, me dit-il.

— En médecine ?

— Mais non. Pas comme médecin, comme homme... il a des remords.

Je ne savais rien de son origine. Je m'en informai. Lui aussi était fils de paysans. Et cela me fit plaisir, non pour lui, mais pour moi... pour ma justification.

MONDAINE

Il n'est pas toujours facile pour un romancier, — qui ne se contente pas des livres publiés avant lui, — d'étudier les gens et les choses dont il veut parler, quand il n'est pas dans son caractère de s'en tenir à l'à peu près. Si, au moment d'écrire un roman qui met en scène le monde des églises, il va demander à un prêtre ce qu'il y a dans la messe, les chances sont pour que la messe qu'il dira n'ait guère d'accent ; de même si, pour aller vite, il traverse simplement en chemin de fer le pays où se passe son action, les chances sont pour que ce pays n'ait pas de physionomie propre.

Quand le plan de *Mondaine* commença à passer de la rêverie vague dans l'exécution un peu précise, je n'eus pas d'embarras pour établir assez nettement ce que serait le monde chic dans lequel mon personnage allait évoluer avec son entourage ; pas plus que je n'en eus pour le tableau de la rue Sainte-Marguerite d'où son père était parti ; cela rentrait

dans une observation courante qui ne demandait pas des connaissances spéciales.

Mais à côté de ces parties faciles, je n'avais aucune idée de ce qu'était le commerce des métaux, ni des grosses spéculations auxquelles il peut donner lieu, ni de l'industrie du cuivre si importante à Paris, ni de l'art de l'émailleur, ni de la langue flamande que parlerait un de mes personnages.

Il me fallait donc étudier tout cela, sinon à fond, au moins aussi loin que je pourrais, et en tous cas, pour le cuivre et l'émail, de façon à ne pas faire hausser les épaules à ceux qui, par profession ou autrement, savaient ce que j'ignorais.

Pour la place assez restreinte que j'avais à donner dans mon roman au commerce des métaux et à l'industrie du cuivre, il ne m'était pas indispensable de pousser mon étude bien avant ; quelques entretiens avec des négociants en métaux, des visites dans les usines qui, à Paris, travaillent l'étain, le laiton, le zinc, le nickel, le cuivre et ses alliages, suffisaient à me mettre au courant.

Mais l'art de l'émailleur ?

Sans doute, l'industrie de l'émail, c'est-à-dire l'emploi d'une matière vitrifiable sur un métal ou sur le verre, est largement représentée à Paris : il y a les émailleurs pour plaques de rues, numéros, écussons, étiquettes, plaques de propreté, cadrans, réflecteurs ; il y a ceux pour bijoux, coffrets, flacons, bonbonnières ; il y a ceux pour carreaux et panneaux ; ceux pour mosaïques et bien d'autres encore. Cependant, dans tout cela, je ne trouvais pas ce qu'il me fallait : des industriels, des ouvriers, des artisans plus ou moins habiles, quelques-uns

d'une habileté extraordinaire dans le bijou, oui ; des artistes, non. Chez Barbedienne, aux ateliers de la rue de Lancry, je vis en exécution de beaux émaux cloisonnés. Chez Bapst et Falize, de plus beaux encore qui étaient d'admirables œuvres d'art. Mais les émaux cloisonnés sont de l'orfèvrerie, bien plus que de la peinture, et ceux qui les exécutaient n'avaient rien du peintre dont j'avais besoin. N'en était-il donc pas un à Paris qui continuât les Pénicaud et les Limousin, ces grands artistes du seizième siècle, ou les Petitot, ces gracieux portraitistes du dix-huitième ?

Je devais cependant le trouver ce peintre-émailleur, ou faire mon roman de chic, c'est-à-dire ne pas le faire du tout, puisque telle n'est pas ma manière de travailler : d'après nature ou rien ; un moment, je crus que ce serait rien.

Ce fut M. Falize qui me vint en aide, et je ne pouvais pas avoir un guide plus compétent, plus homme de goût, avec l'érudition et l'autorité. Il voulut bien me conduire rue Couesnon, là-bas, bien loin, derrière la gare Montparnasse, où dans un petit jardin je trouvai un atelier de peintre-émailleur avec un four pour la cuisson, et l'occupant deux jeunes artistes, MM. Grandhomme et Garnier, qui se mirent à ma disposition avec une entière bonne grâce, en me permettant d'assister à leur travail : si je ne suis pas devenu peintre-émailleur, c'est que les études premières me manquaient.

Depuis cette époque, les expositions du Champ-de-Mars ont fait connaître ces deux artistes en mettant sous les yeux du public, avec le style et le caractère de chacun, des œuvres dignes des plus

belles du temps passé. Mais alors leurs noms n'étaient pas encore sortis du cercle étroit des connaisseurs. Et combien sont-ils à Paris qui ont assez de flair et de hardiesse pour aller au neuf et à l'original avant qu'il n'ait été signalé à leur attention, tambouriné pour la galerie et surtout diplômé, garanti assez solide pour passer à la postérité? Ce n'est pas tant la beauté ou le mérite que le connaisseur recherche dans l'œuvre d'art qu'il commande ou qu'il achète, que ce qu'elle vaudra plus tard, en cas de vente. L'art n'a rien à voir dans les affaires, et rares sont les amateurs qui dépensent leur argent sans la conviction qu'ils font une dépense rémunératrice.

La question du cuivre étant réglée et aussi celle de l'émail, restait celle de la langue flamande; et bien que le flamand que j'eusse à mettre dans mon roman fût de peu d'importance, il devait cependant être correct aussi bien pour le nom de mon héroïne que pour les paroles qu'elle dirait.

Comme j'ai des amis et des parents à Dunkerque, cela n'était pas pour moi une difficulté. Je consultai le docteur Duriau, et bien que celui-ci parle flamand, il voulut pour me guider s'entourer de garanties exceptionnelles. Pour cela, il s'adressa à l'interprète flamand du tribunal qui est une autorité en la matière, et lui soumit les renseignements qu'il me donnait. Je pouvais donc me croire solidement documenté. Ah! bien oui!

Alors que *Mondaine* paraissait dans l'*Illustration*, je reçus une lettre d'un avocat de Hasselt (Belgique) qui me prouva (une fois de plus) que si grande que soit la conscience qu'on mette dans les choses dont

on parle, il se trouve toujours des braves gens heureux de vous pincer en faute.

« Je prends la liberté de vous faire une petite remarque, uniquement de détail. Le nom de votre héroïne, Lotieu, que vous dites être en flamand un diminutif d'Isabelle, est en réalité un diminutif de Charlotte. *Dogter* s'écrit *dochter*. »

Aussitôt, je consultai mes autorités, et la réponse fut que *dogter* s'écrivait ainsi ou *dochter* à volonté. Pour Lotieu qui s'écrit Lotje et se prononce Lotieu, c'était bien le diminutif d'Isabelle. Belle, Lotje, les trois dernières lettres tje s'ajoutant en flamand à ce qui est familier. Le diminutif de Charlotte était *Carletje :* je pus coller mon avocat.

N'y avait-il pas là de quoi jeter des doutes sur l'utilité de la précision dans l'exactitude ?

MARIAGE RICHE

Ce n'est point de *Mariage Riche* ni du *Café Adèle* que je veux parler ; c'est simplement de *Vire de Bord.*

Mariage Riche et les nouvelles de ce volume n'ont rien qui les distingue de mes autres romans : comme eux ils ont été conçus et exécutés après une préparation plus ou moins longue, avec des documents réunis partout où je pouvais les chercher. sur un plan arrêté, tandis que *Vire de Bord* n'est qu'un rêve écrit le matin tel qu'il s'était déroulé la nuit, dans le sommeil inconscient, et qui à ce titre mérite peut-être une certaine curiosité.

Inconscient, l'était-il vraiment ce sommeil ?

C'est la question qu'il me semble intéressant d'examiner en quelques mots.

On a longuement écrit sur la production des rêves, et même des bêtises extraordinaires ont été entassées là-dessus dans des ouvrages graves de physiologie. Pour ceux qui ne se contentent pas de phrases toutes faites sur de vieux airs, ce qui appa-

raît de moins vague dans ce sujet, obscurci encore plus qu'obscur, c'est que cette production est engendrée par un ensemble de préoccupations ou d'émotions, de besoins, de désirs, de soucis que, sous l'influence d'excès ou de privations, nos habitudes d'esprit ou de vie dirigent dans un sens déterminé en les faisant passer par certains sentiers, terrestres ou célestes, qui se sont peu à peu tracés dans le cerveau, et leur imposent ainsi un itinéraire forcé. Il est certain qu'un romancier ne rêve pas comme un financier, un soldat comme un prêtre. Ce ne sont ni les mêmes idées qui occupent leur sommeil continuateur de leurs veilles, ni les mêmes développements qu'elles prennent, ni les mêmes chemins qu'elles suivent. A ce qui est individuel s'ajoute ce qui est professionnel : le chien rêve de chasse, le bébé de tétées, la jeunesse d'amour, la vieillesse de jeunesse, le romancier d'histoires.

C'est précisément d'un rêve de romancier qu'est né *Vire de Bord;* et bien que les gens qui content leurs rêves mettent leurs auditeurs en déroute, — ce qui est une maladresse quand on à intérêt à connaître le caractère ou les tendances de celui qui parle, — je veux dire comment celui-là a donné naissance à cette nouvelle, simplement parce qu'il peut être une contribution à l'étude de la production des rêves.

Malgré tout ce qu'on a écrit sur le sommeil, ou peut-être à cause de ce qu'on a écrit, il est resté si mystérieux et si bien inexpliqué qu'on peut encore se demander comme au temps de Pascal si la moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil dont nous nous éveillons quand nous pen-

sons dormir. Tant qu'on discutera philosophiquement ses phénomènes, les ténèbres qui l'enveloppent s'épaissiront ; il n'y aura lieu d'espérer un peu de lumière que par le contrôle entre elles d'un certain nombre d'expériences personnelles menées et exprimées avec une rigoureuse bonne foi, sans aucune opinion préconçue. J'apporte la mienne.

Au temps de ma plus grande production, si pressé que je fusse, je n'ai jamais prolongé mon travail le soir. Sept heures sonnées, je posais ma plume, souvent avant, surtout si je me trouvais en face d'une difficulté. Pour rien au monde on ne m'aurait décidé à écrire une ligne. Après sept heures, le dîner, la causerie en famille, la lecture rapide d'un journal du soir, c'était tout. Je me couchais de bonne heure et m'endormais aussitôt. Mais il était rare que l'arrêt dans l'élaboration cérébrale dont parlent les physiologistes eût lieu; souvent, au contraire, c'était sa continuation inconsciente. Comment parler de cette continuation, me dira-t-on, si elle était inconsciente? Parce que, au réveil, elle fournisait des produits qui affirmaient et prouvaient son activité.

Que de fois me suis-je couché, ayant interrompu mon travail sur une situation de roman inextricable, après avoir vainement essayé d'en sortir, et qu'au matin je trouvais arrangée pour le mieux, sans savoir comment, si ce n'est que c'était par une opération latente pendant le sommeil, sans intervention de la volonté, et par un mystérieux fonctionnement d'élaboration cérébrale! Combien de scènes sont nées ainsi, que je pourrais noter! Je n'en rappellerai qu'une pour le lecteur à qui mes

romans sont familiers : celle du retour de la petite Paulette dans le roman de ce nom, auprès de son père ivre, que j'ai trouvée tout fait à mon réveil comme si le bonhomme Noël l'avait déposée dans ma cheminée, — c'était précisément une nuit de Noël, — et dont je n'avais pas le premier mot la veille.

D'autres fois, au contraire, c'était sous forme de rêve que le travail cérébral fonctionnait avec la mémoire pour l'enregistrer; et alors je le suivais, mais sans le diriger, c'était lui qui m'entraînait, et tout ce que j'aurais pu, si j'avais voulu faire un effort de volonté, c'eût été l'interrompre en me réveillant.

C'est ainsi que *Vire de Bord* a été rêvé du commencement à la fin, avec sa composition, son développement, les phases par lesquelles passe l'action, son dialogue, ses paysages (que je connaissais d'ailleurs); si bien que le lendemain matin il n'y a eu qu'a écrire cette historiette, à laquelle je me serais bien gardé de rien changer, puisque je voulais la présenter comme une observation personnelle de la forme que peut prendre le rêve dans un cerveau façonné depuis longtemps au travail de l'imagination et l'esclave de ce travail.

Et c'est là qu'est l'intérêt de cette observation, car je ne suis pas malheureusement assez ignorant pour m'imaginer qu'elle est une découverte originale, et que j'ai eu la bonne fortune unique de combiner en dormant des idées d'une manière suivie. Il y a déjà un certain temps que Voltaire endormi a composé des vers de la *Henriade*, que Tartini a trouvé la sonate du *Diable*, et que Burdach, le phy-

siologiste allemand qui a précisément traité ce sujet, a fait des découvertes scientifiques.

Ce que j'ai cherché en expliquant comment est né *Vire de Bord*, c'est donner une note même de ma personnalité de romancier qui se trouve dans cette nouvelle plus nettement, plus franchement affirmée que dans aucun de mes romans, puisqu'elle est un produit spontané, sans intervention de la volonté.

Peut-être serait-il jusqu'à un certain point intéressant que je fisse moi-même l'étude de cette personnalité en prenant les exemples de ma démonstration dans *Vire de Bord*. Mais cela ne serait possible qu'en mettant en relief mes qualités, et j'ai en horreur ce genre de parade. De même cela ne serait possible aussi qu'en montrant mes défauts et mes lacunes, et franchement, je ne vais pas être assez simple pour les crier moi-même tout haut. Sans doute, c'est une mode assez généralement pratiquée de s'expliquer soi-même en mettant en avant des questions générales. Mais elle n'est pas pour me séduire, car si adroit qu'on puisse être pour faire l'ange auprès des naïfs et des gobeurs, auprès des malins on fait la bête.

MÈRE

J'ai déjà eu l'occasion de dire que je m'étais rarement mis en scène pour raconter des faits personnels; cependant, cela est quelquefois arrivé, et notamment dans *Mère*, car l'aventure que raconte Sperlette (pp. 375, 376) est la mienne, et je suis le romancier qui reçut la visite d'un pensionnaire de Charenton, à lui adressé par le directeur de cette maison. Dans *Mère*, je dis que cette maison est celle de Sainte-Claire qui n'existe pas; mais puisque je conte cette histoire, elle doit être ici plus précise que dans le roman.

Un matin, j'étais au travail, ayant près de moi, assise dans mon fauteuil, ma fille, toute petite alors, qui s'amusait à regarder un livre d'images, quand j'entendis sonner à la grille du jardin; les yeux levés, je vis entrer, avant qu'on eût été au-devant de lui, un jeune homme de tenue assez élégante, tandis que deux hommes en uniforme restaient en dehors, comme s'ils montaient une faction. Introduit près de moi, le jeune homme me tendit

une carte sur laquelle je lus : X***, directeur de la Maison de Charenton.

— Vous n'êtes pas le directeur de Charenton, je suppose ?

Il sourit :

— Je suis un pensionnaire de Charenton, mais c'est au nom de notre directeur que je me présente à vous, ainsi que cette carte en fait foi.

Instinctivement, je pris ma fille dans mes bras, et vivement je la portai dans une pièce voisine dont je refermai soigneusement la porte ; car, sans éprouver à l'égard des fous le sentiment de frayeur qui se trouve chez tant de médecins, je savais qu'on ne joue pas plus avec la folie qu'avec un obus amorcé. Qu'était celui-là ? Qu'allait-il me demander ? Si je le contrariais, qu'allait-il faire ? Le plus prudent était d'être seul avec lui.

— Que voulez-vous de moi ?

— Je vais vous l'expliquer, si vous voulez bien me donner quelques minutes.

— Je vous écoute.

Longuement, mais très sagement aussi, tandis que je ne le quittais pas des yeux pour mettre mon bureau entre nous si une explosion se produisait, il me conta son histoire.

Il était le fils naturel d'un médecin, directeur d'une des plus importantes maisons de santé des environs de Paris, où sa mère était lingère. Élevé tendrement par celle-ci, il l'avait été avec indifférence par son père, mais cependant de façon à avouer sa paternité par l'éducation qu'il lui avait donnée et qui n'était pas celle de l'enfant d'une lingère. Aussi, son entrée dans la vie n'avait-elle pas

été d'un pauvre diable de bâtard, mais bien d'un jeune homme riche. Les portes... des fournisseurs s'étaient ouvertes faciles et larges devant lui ; quand son père avait refusé de payer ses dettes, on l'avait accusé d'escroquerie ; et pour qu'il échappât à la prison avec l'infamie qui en résulte, on l'avait mis à Charenton...

— Entre médecins aliénistes, on ne se refuse pas ces petits services.

Comme j'avais laissé échapper un éclair de surprise, sans se fâcher il insista, en m'affirmant qu'il avait été ainsi enfermé plusieurs fois ; si bien qu'à la fin, il s'était trouvé des honnêtes gens révoltés pour s'intéresser à lui, et particulièrement le directeur de Charenton, qui ne doutait pas que l'auteur d'*Un Beau-Frère* ne prît en main, dans les journaux, la cause d'un malheureux en butte à la persécution la plus inique, car il avait sa raison, toute sa raison : coupable de prodigalité, oui, cela était vrai, il se le reprochait ; mais enfin, qui n'a pas fait des dettes de jeunesse ?

L'auteur d'*Un Beau-Frère*, c'était celui qui signe ces lignes ; et comme il est rare qu'on s'adresse vainement à la vanité d'un auteur, un premier mouvement me fit trouver cette démarche toute naturelle. Pourquoi le directeur de Charenton, en hostilité avec le père de ce garçon, ou bien indigné des procédés employés à l'égard de ce misérable, mais ne voulant pas se mettre en avant, ne demanderait-il pas le concours d'un écrivain qui avait accès dans les journaux, pour jouer un bon tour au père sans pitié ?

Mais la réflexion, et avec elle la prudence, repri-

rent tout de suite le dessus. Pourquoi ne serait-ce pas plutôt au romancier qu'on voudrait jouer un bon tour, en le poussant à intervenir dans une affaire dont il ne savait pas le premier mot, et en montrant ainsi avec quelle ignorance lui, et ses pareils, font les sots quand ils veulent faire le Don Quichotte? Était-il vraisemblable que cet appel à son influence fût sincère?

En même temps que la question se posait, me revenait devant les yeux, une gravure que j'avais vue autrefois, et qui représentait Piron — celui de l'*Ode à Priape* — se reposant sur un banc appuyé à un mur; des paysans passaient devant lui en ôtant respectueusement leur chapeau, et il les saluait d'un air satisfait, prenant pour lui cette marque de respect qui, en réalité, s'adressait à une Madone au-dessous de laquelle il était assis. De même me revenait à l'esprit le souvenir du général Moreau, le rival de Bonaparte, qui, arrivant en exil aux Etats-Unis, et assistant à un concert, saluait le public chaque fois que dans une cantate arrivait le refrain: « To-morrow, to-morrow » qu'il prenait pour un hommage de circonstance qu'on rendait à son nom.

Avec des paroles vagues, je tâchai d'éconduire mon visiteur, en lui disant qu'avant tout je devais me renseigner. Il voulut bien s'en aller, sans trop résister.

Précisément, j'avais pour voisin un ancien médecin en chef de Charenton, avec qui j'étais en relations depuis qu'il avait pris sa retraite, le Dr Calmeil: un homme intelligent et un brave homme dont le nom a marqué dans la science, qui, n'ayant

jamais exercé le commerce de marchand de soupe pour les aliénés, ne voyait pas partout des fous. Tout de suite je l'allai voir et lui contai la visite que je venais de recevoir, mais sans nommer celui qui me l'avait faite.

Ce fut lui qui me dit ce nom.

— Qu'avez-vous promis?

— Rien du tout.

— Vous avez été prudent.

— Il est fou?

— Kleptomane; arrêté dix fois pour vol.

— Je vois maintenant le bon tour qu'on a espéré me jouer. Ou je le recevais bien, je m'intéressais à lui, dans les journaux je soulevais une question X***, et plus tard il y avait à rire quand on le pinçait de nouveau. Ou je le recevais mal: il se fâchait alors, m'administrait une raclée en attendant que ses gardiens vinssent à mon secours, et il y avait de quoi rire tout de suite. Dans les deux cas, c'était la vengeance de ceux que j'ai eu l'imprudence d'inquiéter : aimable combinaison.

— Ne croyez pas cela. Je ne dis pas que la combinaison soit heureuse, mais je n'admets pas qu'elle ait été ce que vous supposez : on a voulu se débarrasser d'un pensionnaire gênant.

— Pourquoi l'avoir reçu?

— Kleptomane.

— Alors, pourquoi ne pas le garder?

— Parce qu'il appartient à cette catégorie d'aliénés qui ameutent l'opinion publique d'autant plus facilement injuste qu'elle est plus ignorante, et qu'elle crie à la séquestration arbitraire quand elle ne remarque pas dans un individu les signes con-

ventionnels de l'agitation désordonnée qui caractérisent la folie au théâtre. Comme en ces derniers temps les journaux ont accueilli trop souvent ces criailleries, ceux qu'elles poursuivent cèdent quelquefois à la faiblesse de vouloir s'en garer. C'est votre cas.

— Pour vous, c'est un impulsif?

— Absolument.

— Cependant, je n'ai remarqué en lui rien de ce qui, pour certains aliénistes, aussi exclusifs dans leurs observations que la foule ignorante dans les siennes, fait reconnaître l'escroc à première vue : la pâleur du teint, les yeux hagards, la barbe rare, les oreilles écartées, la microcéphalie, la...

Le docteur Calmeil m'arrêta en riant :

— Il y a aliénistes et aliénistes. Mais pour en revenir à notre homme par le plus court, soyez sûr que si vous aviez pu l'observer, vous auriez constaté qu'il y a en lui un ensemble de caractères morbides, tels que sa constitution névropathique, des troubles nerveux revenant périodiquement, des alternatives d'excitation et de dépression, en un mot, tout un groupe de symptômes qui éclairent le médecin...

— Et le font conclure à une responsabilité limitée et partielle quand cet homme est arrêté comme voleur.

— Mais parfaitement.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire qu'en vous suivant dans cette voie, on viderait les prisons pour emplir les asiles. Sans doute, je vois bien ce que les aliénistes directeurs d'asiles privés gagneraient le jour où ils auraient à nourrir (peu), en les

faisant travailler (beaucoup,) cette population de misérables. Mais eux, que gagneraient-ils, les misérables, à vivre dans un asile plutôt que dans une prison ? On sort de la prison son temps fait, on ne sort pas de l'asile où le contact est plus dangereux que celui des criminels, où l'on se trouve aussi exposé à la contagion de la folie, qu'en prison on l'est à celle du crime. Si encore on les guérissait ces fous ! Si on les traitait mieux que les prisonniers ; si leurs gardiens ne les rendaient pas responsables, ces irresponsables, des fautes qu'ils commettent contre la discipline ; s'ils ne les rouaient pas de coups trop souvent ; si même quelquefois ils ne les assommaient pas tout à fait ! C'est pourquoi, au lieu de penser, comme tant d'aliénistes, qu'il faut étendre la doctrine de l'irresponsabilité, je pense qu'il vaudrait mieux, au contraire, la restreindre. C'est le mal de notre temps l'irresponsabilité ; en criminalité, en médecine, en politique, en tout : personne n'est responsable de rien. C'est évidemment à ce sentiment mis en avant par la pitié paternelle que notre homme a dû d'être enfermé à Charenton plutôt que de l'être à Melun ou à Poissy ; eh bien, j'aimerais mieux pour lui la prison que l'asile.

— Soyez tranquille ; s'il sort de l'asile, ce sera pour entrer au plus vite en prison, et, sa condamnation purgée, y rentrer encore pour une nouvelle.

En effet, quelques mois après, je vis dans les journaux qu'il s'était fait condamner pour une grosse escroquerie au préjudice des bijoutiers et des chemisiers qui avaient espéré voler ce voleur. Puis, d'année en année, la police correctionnelle

le condamna, tant que la jobarderie des boutiquiers parisiens, unie à l'appât d'un gain facile, se laissa prendre à ses belles manières. Et ainsi de suite, toujours, depuis que la pitié paternelle l'avait abandonné.

ANIE

Il y a quarante ans, c'était une banalité de la conversation courante de parler du désintéressement des savants et des artistes, comme aussi de leur incapacité pour les affaires ; et même cette banalité, basée sur l'observation journalière, pouvait s'étendre jusqu'aux médecins et aux avocats : les savants, des alchimistes cocasses dans leur allure falote ; les artistes, des Cabrion. Déjà, il est vrai, Balzac avait, à côté de Joseph Bridau, de Schinner, de Léon de Lora, placé Pierre Grassou qui annonçait un dangereux précurseur ; mais la tradition n'était point encore entamée.

Elle ne tarda pas à l'être, car l'alchimiste et le rapin disparaissaient tous les jours ; et déjà quand je préparais mon roman : *Une bonne Affaire*, qui est l'histoire d'un savant exploité et égorgé par des gens d'affaires, je pouvais voir que si ce type était encore vrai, les gens d'affaires exploités par les savants n'étaient cependant pas rares, pas plus

que ne l'étaient les bourgeois qui se laissaient rouler par les artistes.

Le temps avait marché, les mœurs s'étaient transformées, et on était loin de l'époque où mon père, qui en avait été témoin, me racontait ce trait de Berryer : venu à Rouen pour défendre devant les assises un cultivateur de notre pays, Berryer remettait comme dot, à la fille de celui dont il avait obtenu l'acquittement, ses dix mille francs d'honoraires, et Berryer n'était pas riche ; car, l'eût-il été, cette somme, alors considérable, eût vraisemblablement rejoint la fortune amassée.

Loin aussi était le temps où je vivais près d'une sorte de savant qui était un de ces types du monde universitaire aussi communs à cette époque qu'ils sont rares aujourd'hui, chez qui l'indifférence des choses de l'argent n'avait pour égale que l'ignorance la plus complète de la vie pratique ; si bien qu'avant de sortir il devait être passé en revue par sa femme pour qu'elle vît s'il n'était point chaussé d'une pantoufle et d'un soulier, ou s'il n'avait point mis son gilet de flanelle par-dessus la chemise, endossée elle-même par-dessus un premier gilet qu'il avait oublié d'ôter.

Enfin, loin aussi était le temps où, commençant à avoir des relations dans le monde des peintres et des statuaires, c'était à peine si j'en trouvais un, — parmi les peintres — qui eût les allures d'un monsieur distingué ou d'un clubman, et fût entendu aux affaires, tandis que nombreux au contraire étaient encore les artistes naïfs, candides, dédaigneux de l'argent qui continuaient ces maî-

tres anciens qu'a si bien caractérisés André Lemoyne en disant d'eux :

Ils avaient travaillé simplement pour la gloire.

Les affaires, ils en prenaient bien souci vraiment, et sans faire rire personne, le père Signol, que sa *Femme adultère* a conduit à l'Institut, pouvait dire à un candidat : « Je ne vote jamais pour ceux qui gagnent de l'argent. »

Insuffisant, incomplet était donc mon savant d'*Une bonne Affaire*, et il m'en fallait un autre qui fût de notre temps ; car c'est une nécessité pour un romancier qui marche avec son époque et veut se renouveler, se compléter, de ne point s'en tenir, dans son âge mûr, aux personnages de sa jeunesse, qu'il a pu peindre vrais à ce moment, mais qui ne le sont plus par cela seul que les mœurs se sont transformées.

Je cherchais mon savant nouvelle manière, lorsqu'un jour, en me rendant au laboratoire de mon camarade Georges Pouchet, je vis dans une cour des palefreniers et des cochers occupés à panser des chevaux et à nettoyer des voitures qui, par leur élégance, étaient si peu en situation dans ce quartier que, tout en bavardant avec Pouchet, je lui demandai à qui appartenaient ces équipages.

— A Sauval.

— Le professeur ?

— Lui-même.

J'eus le pressentiment que je pouvais trouver en lui quelques-uns des traits principaux qu'il me fallait pour mon personnage. Je l'étudiai et l'introduisis dans *Anie*. Un critique, parlant de Sauval,

dit que ce type est plus commun qu'on ne pense, et, faisant allusion à celui de la réalité il ajouta : « J'ai pris mes informations sur les personnes, je le connais même personnellement depuis ma lecture d'*Anie*, et il paraîtrait, — ma conviction est faite, — que justement il ne rentrerait pas dans la catégorie précitée, et que ce savant serait au contraire un lutteur, un généreux et un prodigue. »

Que le Sauval de mon roman ne soit pas la reproduction exacte et fidèle du vrai Sauval, cela est parfaitement juste ; je suis le premier à le reconnaître, et même je suis satisfait que cela ait été dit. Je me suis déjà expliqué là-dessus : je fais des romans, non des photographies ; et quand j'étudie un personnage rencontré dans la vie courante, ce n'est point la vérité du portrait que je recherche, c'est celle du roman. Sauval m'a fourni des traits du savant dans le train ; je ne l'ai pas copié, pas plus que dans aucun de mes romans je n'ai copié ou photographié un seul des acteurs que j'ai mis en scène. Il y a une vérité d'art, plus haute et plus vraie que celle de la réalité. C'est celle-là que j'ai poursuivie. « Ce n'est pas avec sa femme qu'on fait une Jeanne d'Arc », me disait un jour Chapu ; et cependant, pour toutes les Jeanne d'Arc, il y a eu la pose d'un modèle vivant.

COMPLICES

J'ai parlé trop souvent du jury, dans mes romans : *Une Belle-Mère*, le *Docteur Claude*, *Conscience*, *Justice*, *Complices*, et j'ai trop souvent montré jusqu'où il peut aller ou jusqu'où on peut le conduire pour ne pas devoir donner la preuve que je l'ai étudié et que mon opinion à son égard ne s'est pas formée à la légère. Pour cela, je ne saurais mieux faire, me semble-t-il, que de reproduire ici mes notes prises au jour le jour pendant une session où j'ai été moi-même juré.

NOTES D'UN JURÉ

Un matin de septembre, on introduit dans mon cabinet un gendarme ; et comme je le regarde assez surpris, tout de suite il me sourit pour me rassurer, en homme habitué à faire des visites désagréables.

— C'est pour le jury, me dit-il.

Et, dans la sommation qu'il me remet, je lis que

je dois me rendre au Palais de Justice, le 1er octobre, à dix heures du matin.

Bien que cette sommation me surprenne au milieu d'un travail pressé, la perspective de suspendre ce travail ne me fâche pas du tout ; ces quinze jours ne seront pas perdus. Jusqu'à ce moment, je n'ai connu de la cour d'assises que ce que le public en peut voir, soit en assistant à quelques grandes affaires, soit en lisant dans le *Droit* celles qui présentent de l'intérêt ; mais je vais entrer dans les coulisses et de spectateur devenir acteur ; c'est une étude qui vaut bien les quinze jours qu'elle va me prendre : le président, l'avocat général vont fonctionner sous mes yeux, et ce qui est autrement curieux, autrement mystérieux les jurés eux-mêmes « dans la chambre de leurs délibérations ». Par quelles raisons se déterminent ces figures de sphinx dont les verdicts si souvent stupéfient ou indignent le public ? Il faudra bien qu'ils les fassent connaître, puisque je vais les écouter, et même les interroger quand l'envie m'en prendra. Les études des magistrats sur la cour d'assises sont nombreuses ; mais du jury, ils n'ont pu rien dire, puisqu'ils ne savent rien de lui ou presque rien.

1er *octobre*. — Dans la chambre du conseil, le président, assis devant une grande table, a à sa droite et à sa gauche ses assesseurs ; à un bout est l'avocat général ; en face, le greffier ; les accusés sont collés le dos à la muraille, flanqués de municipaux ; les avocats sont dans un coin ; les quarante jurés titulaires ou suppléants composant la liste de session se tiennent groupés, tassés les uns contre les autres, graves, inquiets, ahuris, avec des attitudes

étudiées pour dissimuler leur embarras ; ils semblent pénétrés de leur importance, de la grandeur du rôle qu'ils vont remplir, et cela non pas seulement depuis qu'ils sont dans cette salle, mais certainement depuis qu'ils ont reçu leur sommation ; cela se voit à la toilette sévère qu'ils ont faite et qui est d'autant plus soignée que celui qui la porte est plus vulgaire ; « en leur âme et conscience », ils sont venus avec la ferme intention de se montrer « des hommes probes et libres ».

En attendant qu'il soit procédé à l'appel général, on s'examine : les magistrats les jurés, les jurés les magistrats, et des deux côtés avec une égale défiance. — Combien allons-nous trouver d'imbéciles parmi ces quarante bonshommes ? se demandent les magistrats. — Quels mauvais tours vont nous jouer ces enjuponnés ? se demande plus d'un juré qui croit que le président et l'avocat général ne cherchent qu'à faire couper le cou à des innocents pour avoir de l'avancement. Il y a longtemps que, les journaux aidant, le respect est mort, celui des jurés pour les magistrats, celui des magistrats pour les jurés ; quel magistrat ne s'esclafferait pas si on lui disait qu'un juré est respectable au même titre que lui magistrat ; et cela par la faute des uns comme des autres, pour des verdicts scandaleux de sottise, aussi bien que pour des débats conduits avec une partialité révoltante. Parmi ces quarante imbéciles, tous ne le sont pas jusqu'à ce point, mais précisément ceux qui savent, n'ignorent pas que depuis une vingtaine d'années, les parquets s'efforcent d'enlever au jury, pour les envoyer devant la correctionnelle, les affaires qui, d'après la loi, de-

vraient être jugés par lui, et cela mieux que tout dit l'esprit et les sentiments de la magistrature ; puisque le voilà juré, il s'en souvient.

L'appel se fait. Que de commerçants : fabricants, boutiquiers, épiciers, bouchers, coiffeurs, marchands de vin ; il semble que ce soit un tribunal de commerce, de tout petit commerce. Que va-t-on tirer de cet assemblage ?

Avant tout, et quels que soient ses sentiments secrets, le président veut gagner notre confiance ; après, on verra jusqu'où nous nous laisserons mener. Pour cela, il importe qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il est impitoyable aux accusés. Lui dur, allons donc. Il parle donc d'indulgence et d'une voix attendrie, il loue cette disposition de la loi qui a voulu laisser aux jurés le privilège des circonstances atténuantes leur permettant de concilier ainsi leurs devoirs envers la société en même temps qu'envers l'humanité.

L'avocat général le suit : « Qu'allez-vous penser de moi, messieurs les jurés, en voyant celui que la société a posé en sentinelle avancée pour la défendre, se départir de la sévérité de ses fonctions et incliner à la faiblesse. N'allez-vous pas vous dire qu'il abandonne son poste. En étudiant le dossier de cette affaire, j'étais résolu à m'opposer énergiquement à l'admission de circonstances atténuantes. Mais après avoir vu l'attitude de ce malheureux jeune homme à l'audience, après avoir entendu ses sanglots, je ne m'oppose plus à ce que vous mitigiez votre verdict par l'admission de ces circonstances atténuantes si vous trouvez humain de les lui accorder. »

Et voilà un jury retourné : des hommes comme d'autres, ces magistrats, que nous avons la chance d'avoir pour nous diriger : on ne voit plus leurs jupes ; maintenant, le vent de défiance s'est apaisé ; encore un peu on les suivra où ils voudront nous faire aller. Dans ces deux petites affaires choisies exprès pour tâter le jury dès le premier jour, on aurait certainement répondu « non ». Puisqu'ils nous ont demandé un verdict *mitigé*, on ne peut vraiment pas le leur refuser, et c'est « oui » avec conviction.

2 *octobre*. — A l'audience, ils se tiennent dans des attitudes composées, MM. les jurés, parce qu'ils ont conscience que le monde entier a les yeux fixés sur eux et qu'ils doivent être dignes de la cérémonie dans laquelle ils officient. Mais rentrés dans la chambre de leurs délibérations, autrement dit, dans les coulisses, qu'ils sont donc effarés, éperdus, cocasses ou piteux. Hier, après la première affaire, il y en eut un qui, perdant tout à fait la tête, voulut retenir l'huissier qui nous avait amenés dans la chambre de nos délibérations ; mais celui-ci, se doutant de ce qu'on allait lui demander, se retira discrètement avec un sourire méprisant. — Que lui vouliez-vous donc ? — Il sait, lui, il aurait pu nous renseigner.

Se renseigner, c'est là surtout ce que recherche le juré dans son désir de bien juger : il ne sait pas, on ne lui a pas appris.

Et pour apprendre, plus d'un se colle le nez devant l'article 342 du Code d'instruction criminelle affiché en gros caractères : « La loi ne demande pas compte aux jurés des moyens par lesquels ils se

sont convaincus... elle ne leur fait que cette seule question qui renferme toute la mesure de leur devoir : « Avez-vous une intime conviction ? »

Et cette lecture redouble son anxiété, car il ne l'a pas cette intime conviction pour décider si l'accusé est ou non coupable ; où plutôt il en a deux : une qui s'est formée pendant que l'accusation parlait ; une autre contraire qui lui a été suggérée par la défense. Comment s'y reconnaître ? Comment se décider ? Et l'on examine ses voisins. Si parmi eux il s'en trouvait un qui eût des lumières spéciales, qui fût un ancien juré, par exemple, ayant la tradition, ou bien qui fût avocat ; mieux vaudrait le consulter plutôt que l'huissier trop discret, ou le garçon de cour d'assises qui porte sur son visage tous les crimes que depuis trente ans il entend juger, et que cachent mal les lunettes noires derrière lesquelles il abrite son regard.

Aujourd'hui, comme nous avons à décider dans une affaire d'attentat à la pudeur commis par un homme de cinquante ans sur une petite fille de huit, mon voisin se penche vers moi pour lire mon bulletin :

— Vous mettez oui ?

— Assurément.

— Sans circonstances atténuantes ?

— Et je n'hésite pas.

— Pourtant ?

Il est membre d'un bureau de bienfaisance mon voisin, et marguillier ; je le regarde, il approche de la soixantaine ; il s'explique en me parlant à l'oreille :

— Vous ne savez donc pas que c'est à cinquante

ans que le sang d'un homme qui a employé sa vie à travailler commence à fermenter ; sa femme est trop vieille pour lui ; il est lui-même trop vieux pour faire des connaissances, alors son sang l'emporte ; et puis vicieuses qu'elles sont, les gamines ; dans mes fonctions on apprend ça.

Le chef du jury est un boucher qui pour le triomphe de la tenue l'emporte extraordinairement sur nous tous : sa redingote noire a le brillant du neuf, et dans son gilet à châle largement ouvert bouffe le jabot plissé d'une chemise de fine toile. Au moment de donner lecture de notre verdict qu'il tient de la main gauche, il voudrait bien pour obéir à la loi mettre sa main droite sur son cœur, mais son beau jabot justement incliné de ce côté le gêne fâcheusement ; il a un moment d'hésitation partagé entre le respect de son beau linge et celui de la loi. C'est le linge qui l'emporte ; avec résolution il plaque sa main sur son nombril. Espérons qu'il n'a pas vu le sourire du président.

Ce n'est pas seulement de son jury que le président veut faire la conquête, c'est aussi de ses jurés individuellement, au moins de quelques-uns. Aujourd'hui il m'a fait appeler dans son cabinet avant l'audience, et nous avons causé.

— Comment trouvez-vous la salle ?

— Trop grande.

— On voit bien que vous n'avez pas à répondre aux demandes de places pour une affaire à sensation.

— Il est fâcheux qu'on en donne : vingt-cinq places pour le public debout suffiraient à la publicité des débats qu'exige la loi et le spectacle serait

supprimé : *non castigat mores* la cour d'assises.

— Et les journaux ?

— Les journaux n'auraient pas de places : l'aggravation de la publicité par les journaux est une calamité. En tous cas, si la salle était petite, on entendrait ce qui s'y dit, ce qui n'a pas lieu dans celle-ci, au moins pour les témoins qui font face à la cour et non au jury.

— Et moi m'entend-on ?

— Parfaitement.

— Eh bien alors !

Évidemment il tient à être entendu notre président, et ce n'est pas seulement pour ses assesseurs qu'il fait des mots. Quelle déception pour lui s'il n'avait qu'un public de vingt-cinq personnes et ses jurés.

Gracieusement il me propose de me faire récuser quand j'aurai des empêchements, et il paraît surpris que je lui réponde que je n'en aurai pas.

— Ça vous amuse donc ?

— Ça m'intéresse ; surtout ce qui se passe dans les coulisses, celles où vous ne pouvez entrer que si nous voulons bien vous faire appeler, et où un tas de braves gens se mettent la cervelle au supplice pour se faire « une intime conviction ».

— Dites à vos confrères que pour être juré il ne faut pas perdre le boire et le manger.

— Je ne crois pas que cela arrive, au moins le boire, si j'en juge par les déjeuners des suspensions d'audience.

3. — Mon nom n'est pas appelé.

4. — Dimanche.

5. — Nous avons perdu notre avocat général, es-

prit fin, subtil, habile à démêler les impressions du jury et à les diriger dans le sens qu'il veut; celui qui le remplace est son contraire ; il appartient au vieux jeu, au genre Ambigu, parle avec des trémolos, dédaigne de séduire, prétend s'imposer, arracher la conviction du jury par sa seule autorité, par le respect qu'on doit à ses fonctions. Le résultat ne se fait pas attendre : deux affaires, deux acquittements et cependant les avocats ont été misérables. Je crois bien que c'est aussi un peu par leur nullité qu'ils ont gagné leurs causes; on a eu pitié des accusés si mal défendus. Décidément c'est un instrument délicat que le jury, et dangereux. Quand dans le public on s'indigne contre les verdicts idiots, on ne se rend pas compte bien souvent de ce qu'ont été les débats et les plaidoiries.

6. — Notre président commence aussi à perdre un peu de la confiance que son invocation à l'humanité lui avait gagnée. Il est déconcertant, avec les témoins comme avec les avocats.

Avec les témoins il ignore certainement l'article du Code disant : « que le témoin ne peut être interrompu », car il ne les laisse pas enchaîner deux phrases sans intervenir, s'ils sont contraires à l'accusation pour les bousculer, s'ils lui sont favorables pour les pousser et les aider. Dans les trois mots « Allez vous asseoir », il rend son arrêt sur eux : un imbécile, ou un bien brave homme.

Avec les avocats c'est par l'ironie qu'il procède. Aujourd'hui celui qui défend l'accusé fait, pendant la déposition favorable d'un témoin, un signe d'approbation. Vivement le président intervient : — Ne vous hâtez pas de triompher; attendez les autres

témoignages ; vous allez voir ; c'est nerveux n'est-ce pas, calmez-vous. — Et l'avocat se calme en effet. Comment se fâcherait-il ? Presque tous ils sont choisis d'office, et par là dans la dépendance du président, dont ils doivent tout supporter.

Avec son jury, il se fiche de lui tout le temps, simplement, d'un air bonhomme et narquois. Si l'homme au jabot n'avait pas vu son sourire, d'autres l'avaient surpris, et ceux-là ne se gênent pas pour dire « qu'ils ne trouvent pas ça digne ». — S'il était à notre place ! — Pour moi, je crois que s'il était à notre place, ce qui le gênerait le plus, ce serait de se taire, mais il se rattraperait en se moquant du président, de l'avocat-général, des avocats et de nous tous. Voilà le danger d'avoir pour président un homme d'esprit qui ne peut pas résister au besoin de montrer ce qu'il est.

L'appel de nos noms est même pour lui matière à drôlerie, car si ces noms ne sont pas absolument insignifiants, il fait à ceux qui peuvent avoir un sens quelconque, un sort cocasse, et par sa prononciation, il les rend tout à fait drôlatiques.

Il s'amuse ; il faut bien passer le temps. Mais ne s'amusent pas ceux dont il se moque et même les autres qui se demandent si ce ne sera pas leur tour demain : le jury vaut bien la magistrature, sans doute ; plus d'un trouve même qu'il est au-dessus.

Et puis, de notre côté, ce qui avive l'antipathie qui commence à se manifester, c'est qu'en bon robin il saisit toutes les occasions qui se présentent de taper sur les commerçants ; or, la majorité de son jury est précisément composée de commerçants.

Aujourd'hui, on a jugé deux vols par commis : l'un au préjudice d'un grand magasin de nouveautés, l'autre dans une maison de vente à crédit.

Le premier secoué, est l'un des directeurs de ce magasin, et cependant, pour paraître devant la cour, il a fait une toilette qui aurait dû lui mériter la bienveillance de celle-ci : jamais gravure de mode n'a été aussi soignée : l'homme au jabot est satisfait de voir qu'il se trouve encore des gens qui ont de la tenue. Ce directeur vient déposer sur des vols commis par des employés, dans ses magasins, et le président s'est mis en tête de lui faire dire à quel chiffre s'élève le montant de ces vols dans une année ; ça n'a pas un rapport bien direct avec l'affaire, mais ça intéresse sa curiosité. Cependant, il a beau se faire pressant, il n'arrive à rien de précis, soit que le directeur ne connaisse pas le montant de ces vols, soit qu'il ne veuille pas l'avouer pour que son énormité n'encourage pas les voleurs à continuer. — Enfin, on vous vole ou on ne vous vole pas ? — On nous vole. — Combien ? Tout est inutile. Et les accusés en profitent pour se défendre en disant que quond on vend 18 francs le mètre une soie qui ne coûte que 6 francs, 15 francs le mètre un drap qui ne coûte que 4 francs, c'est le public qui est volé. — C'est le commerce, conclut le président. Et les commerçants du jury ne sont pas du tout satisfaits de cette explication, ah ! mais pas du tout, du tout, pas plus que de voir bousculer un des leurs.

Avec l'autre, c'est bien pis.

— Votre profession ? — Directeur de... — Vous n'avez pas fait faillite ? — Mais, monsieur le prési-

dent. — Non, allons tant mieux. Quel est votre chiffre d'affaires ? — Deux millions. — Vous vendez donc à crédit et vous prétendez ainsi être le bienfaiteur des classes laborieuses. — Mais... — C'est vos réclames qui le disent. En réalité, vous faites payer très cher les prétendus services que vous êtes censé rendre ; si bien qu'après le premier versement, l'objet vendu par vous est plus que payé. MM. les jurés apprécieront.

MM. les jurés apprécient en effet que les témoins ne sont pas les accusés et qu'on pourrait les traiter moins dédaigneusement... quand ils sont commerçants.

9, 10. — Rien.

11. — Avortement et tentative d'assassinat. L'affaire est grave puisqu'elle peut entraîner la mort ; c'est la première fois que je sens bien toute la différence qu'il y a à assister à une audience comme public ou comme juré, et combien sont différentes aussi les rumeurs de l'auditoire quand on les entend dans la salle ou de la chambre des délibérations ; comme elles pèsent sur la conscience et l'oppressent. Lorsqu'on construit une salle d'assises, on devrait bien placer la chambre des délibérations assez loin pour que les rumeurs de la foule ne puissent pas arriver jusqu'à elle ; mais ce sont les architectes qui construisent, et jamais ils n'ont souci de prévoir à quel usage leur construction doit servir. Il est neuf heures du soir quand on nous renvoie dans notre chambre, et nous y entrons silencieux, émus, mal à l'aise, car nous sentons que la mort plane, et qu'il dépend de nous, d'un petit mot de trois lettres pour qu'elle s'abatte et frappe.

Jusqu'à ce jour, j'ai plus écouté que parlé, car si l'on se défiait des magistrats, on se défiait tout autant du romancier, mais en ce moment je crois avoir quelque chose à dire et je le dis :

— Il est neuf heures du soir, j'ai déjeuné ce matin à huit heures avant de partir de chez moi ; si, malgré la faim qui me talonne, je prends la parole, ce n'est pas pour retarder votre dîner et le mien.

On a commencé par m'écouter d'un air inquiet, cependant, on se rassure ; et quand j'explique que si le père et la fille sont coupables tous les deux, ils ne le sont pas également ; que si le père a toute la responsabilité, celle de la fille doit être atténuée, un courant sympathique s'établit qui bientôt arrive à l'acceptation de circonstances atténuantes pour la fille. Je ne crois pas que j'aurais obtenu ce résultat avec de belles phrases ; on me sait gré d'avoir épargné à des estomacs exigeants celles qu'on redoutait d'un auteur.

11. — Ceux qui n'en font pas des belles phrases, ce sont les avocats. Depuis que nous siégeons, nous en avons vu défiler une trentaine ; rares sont ceux qui ont pris la peine de plaider. A noter parmi eux, cependant, un vieux, qui a discuté son affaire, non avec des périodes éloquentes, mais après avoir étudié son dossier et bâti un plan serré composé, enchaîné, qui partait d'un point pour arriver à une conclusion. Aussi, celui-là nous a-t-il mis dedans et gagné sa cause qui, avant qu'il parlât, semblait irréparablement perdue. Les autres, le gâchis du va comme je te pousse, au hasard de l'improvisation. On n'apprend donc plus à parler. On dit que les maîtres du barreau dédaignent les plaidoiries

d'assises ; ce dédain semble avoir gagné les jeunes. Il est vrai que ceux qui ont parlé devant nous ne seront probablement jamais des maîtres nulle part : ni art, ni travail, rien. Et cependant, combien elle pourrait être puissante, passionnante, cette éloquence de cour d'assises qui s'adresse à douze bonshommes si différents entre eux, et qui, pour ignorants ou bêtes qu'on les suppose, présentent au moins cela d'intéressant de n'être point coulés dans le moule du professionnel, et par conséquent d'avoir gardé une plus forte part d'humanité.

Comme ces avocats diffèrent des experts que nous avons entendus jusqu'ici : ces derniers calmes, méthodiques, parlant bien sans se reprendre autrement que par des parenthèses habilement ouvertes.

12, 13. — Un forçat doit déposer :

— Vous savez que vous ne pouvez pas prêter serment, lui dit le président, mais vous devez dire la vérité.

— Je le jure sur *votre honneur*, monsieur le président.

Autre témoin : c'est une concierge s'adressant à un homme, accusé de viol, qui rentre chez lui après plusieurs jours d'absence :

— Je lui ai dit : ne vous faites pas arrêter *ici*, je vous en prie, dans notre maison, ça me fendrait le cœur.

14. — Notre avocat général, le premier que nous avons eu, nous est revenu, et tout de suite, on s'en aperçoit :

Contrefaçon de monnaie d'argent. Un homme venant de Bruxelles a tenté de décider un apprenti d'une imprimerie où l'on tire les actions et les obli-

gations de chemin de fer à lui remettre les feuilles gâchées de ces obligations. Le gamin n'a pas refusé et a donné rendez-vous pour le lendemain à son tentateur chez un marchand de vins, puis il a prévenu son chef d'équipe, et la police a été avertie, si bien que quand le lendemain l'homme arrive chez le marchand de vins, on l'arrête. On ne peut pas le poursuivre pour les obligations, bien que l'usage qu'il en voulait faire soit facile à deviner, mais on a trouvé sur lui deux pièces de cinq francs en argent fausses, et ce sont elles qui l'amènent aux assises.

L'interrogatoire du président est tout à fait sommaire, puis la parole est donnée à l'avocat général.

— Jamais affaire plus simple ne fut soumise à votre examen, messieurs les jurés, et je croirais faire injure à vos lumières si j'entrais dans des développements vraiment superflus. L'accusé était-il porteur de deux pièces fausses? Il le reconnaît. A-t-il introduit ces pièces en France? Il le reconnait aussi, puisqu'il est arrivé de Bruxelles la veille de son arrestation.

Et c'est tout, l'avocat général s'assied.

L'avocat croit devoir imiter cette concision et lui aussi parle de la simplicité de cette affaire, comme aussi de l'injure qu'on ferait à nos lumières en la plaidant longuement. Qui n'est pas exposé à porter dans sa poche des pièces fausses? Pour cela passe-t-on aux assises? Et pendant dix minutes à peine il plaide l'innocence de son client.

Nous aussi nous sommes rapides ; et en quelques minutes nous avons répondu oui à la question posée sur l'introduction de ces deux pièces fausses en

France. Comme l'homme est évidemment un voleur, pas de circonstances atténuantes dont ne nous a pas parlé l'avocat sûr d'un acquittement.

C'est l'article 132 du code pénal lu par le président qui nous ouvre les oreilles et l'esprit :

« Quiconque aura contrefait ou altéré des monnaies d'or ou d'argent ayant cours légal en France, ou participé à l'émission ou exposition des dites monnaies contrefaites ou altérées, ou à leur introduction sur le territoire français sera puni des travaux forcés à perpétuité. »

Les travaux forcés à perpétuité pour cela ! c'est de la stupeur chez quelques-uns, de l'indignation chez quelques autres.

Je vais voir le président dans son cabinet où je le trouve avec l'avocat général : ils sont souriants.

— Comment la trouvez-vous ? dit le président.

— Abominable...

Mais je n'ai pas le temps de développer mes reproches, le défenseur vient de paraître la tête basse :

— Vous savez, dit le président avec son air goguenard, que si vous voulez me demander mon concours pour entrer dans la magistrature il vous est acquis ; vous obtenez si bien le maximum.

15. — Nous voici à notre dernier jour ; le président nous faisant ses adieux nous adresse un petit discours pour nous remercier du concours *éclairé*, — combien de choses dans ce petit mot, — que nous avons prêté à la justice, et aussi pour rassurer notre conscience au sujet des peines prononcées par la cour en vertu de nos verdicts ; — évidemment il est bon d'atténuer pour nous l'effet produit

par notre verdict rendu dans l'affaire de la fausse monnaie :

— Quant à ces peines, si dures qu'elles vous paraissent, soyez certains qu'elles seront adoucies si les condamnés le veulent; par leur conduite ils sont les maîtres de leur vie ; et la durée de ces peines c'est eux qui la déterminent.

Voilà les timorés soulagés, mais ce qui mieux encore que ces paroles allège les scrupules c'est la collecte qu'on nous fait faire entre nous au profit des condamnés :

— J'ai encore à vous remercier de votre collecte; ainsi vous avez prouvé que vous savez concilier les devoirs de la justice et ceux de l'humanité.

Elle a produit cent soixante-cinq francs cette collecte entre quarante jurés; ça met le repos des consciences à quatre francs l'une.

EN FAMILLE

De tous mes romans, celui qui a été le plus souvent pris pour type du roman à recommencer, ç'a été *Sans Famille.* Pendant quinze ans, si j'avais voulu, j'aurais pu indéfiniment raconter les aventures d'un enfant, ou ce qui valait mieux encore de deux enfants, de beaucoup d'enfants.

Cela pouvait être très rémunérateur, mais d'autre part cela aurait été d'une monotonie extrême en même temps que d'un ennui immense... pour moi au moins. Sans doute j'étais très sensible aux indications qu'on voulait bien me donner, mais pour le moment mes visées étaient tournées d'un autre côté, je chercherais. — En réalité j'étais parfaitement décidé à ne pas chercher dans ce sens. S'il me venait, par hasard, envoyé par ce dieu inconnu qui inspire les romanciers, un sujet qui pût faire un pendant à *Sans Famille*, je ne l'écarterais pas de parti pris ; je le pèserais ; et si en fin de compte il me donnait satisfaction, après avoir imposé silence à toutes les objections que je commen-

cerais par lui opposer en vertu des droits de son aîné, je finirais peut-être par l'accepter.

J'attendis une douzaine d'années, non parce que je ne trouvais rien, mais parce que parmi les idées qui me passaient par l'esprit, il n'y en avait aucune qui me parût mériter d'être arrêtée.

Mais pendant que je restais ainsi sans me presser, des confrères moins difficiles que moi, et qui n'avaient pas d'ailleurs des raisons pour se montrer rigoureux envers eux-mêmes, jugeant que le sujet de *Sans Famille* n'était pas épuisé, et qu'il pouvait encore être fructueusement exploité, ne se gênaient pas pour refaire *Sans Famille* dans le roman et au théâtre.

Les romanciers mettaient une retenue dans leurs arrangements que les gens de théâtre ne gardaient pas ; pourquoi se seraient-ils gênés ? N'est-il pas de règle chez eux qu'ils prennent leur bien où ils le trouvent, et que leur art met en valeur tout ce qu'il touche.

L'un d'eux cependant eut une délicatesse, ou une adresse, ou une maladresse vraiment drôle. Ce fut de m'envoyer ses deux volumes, avant d'en tirer sa pièce. Dans quel but me fit-il cet *envoi d'auteur ?* Fût-ce pour plaider les circonstances atténuantes, comme Albert Delpit qui chaque fois qu'il me prenait une situation, me disait : — Je vous ai pris une situation ; ne considérez cela, je vous prie, que comme un hommage rendu. — Ou bien fût-ce pour me montrer combien les simples inventions d'un romancier gagnent à être mises en œuvre et dramatisées par un homme de théâtre ? Je ne l'ai jamais su.

Cette pullulation n'était pas pour m'encourager, au contraire. Si bien qu'au lieu de m'arrêter aux idées flottantes qui pouvaient fournir un pendant à *Sans Famille*, je les repoussais, sans même leur laisser le temps de prendre corps.

Cependant comme, lorsqu'on est romancier, on se raconte des romans à soi-même, pour s'amuser ou s'endormir selon les heures, — au moins est-ce mon cas, — il arrivait parfois que dans ces vagues romans qui ont le caprice et l'indécision de la rêverie, il s'en trouvait qui, malgré moi, tombaient dans le cadre où je ne voulais rien mettre.

Ce fut ainsi qu'en faisant une recherche dans le dernier chapitre de *Sans Famille* qui a pour titre : *En Famille*, l'idée se présenta d'un roman qui serait le développement même de ce titre, et tout de suite ce développement se déroula avec ses personnages nécessaires, sa fable et son milieu, si clairement, si nettement, qu'il me sembla bien que c'était enfin le pendant que je n'avais pas voulu chercher, pas plus que je ne voulais le repousser s'il se présentait.

Je n'avais plus qu'à marcher et pour commencer à mettre mon plan à point, ce qui, pour un roman de ce genre, exigeait un long travail préparatoire, non pas tant pour l'industrie du jute, que pour l'étude par les livres, aussi bien que par la visite de certains établissements industriels, des améliorations qui se sont réalisées en ces dernières années dans la condition des ouvriers, — pour leur travail, leur bien-être, leur vie matérielle et morale, et même leurs plaisirs.

J'avais eu tout d'abord l'idée de faire de mon

centre industriel transformé une sorte de Salente ouvrière où j'aurais réuni toutes ces améliorations. Mais c'était là une idée de conception générale, qui ne reposait sur rien de réel. Quand je fus avancé dans mon étude, je vis combien on est éloigné de s'entendre sur ces améliorations ; et comment, avec les meilleures intentions du monde on diffère ; comment on discute ; et même comment on se querelle, à ce point que le bien pour les uns est le mal pour les autres. M'était-il possible, sans compétence spéciale, sans éducation préalable de me reconnaître au milieu de ces contradictions, et de faire un choix. Ce choix lui-même, d'ailleurs, n'était-il pas la négation de l'ensemble que j'aurais voulu réaliser. Comment faire vivre côte à côte des frères ennemis, qui ne cherchent qu'à se dévorer, précisément parce qu'ils sont frères ? C'est pourquoi, jetant mon idée par-dessus bord, je fais dire à M. Vulfran converti : « Nous commençons seulement : des crèches, des maisons ouvrières, des cercles, c'est l'a b c de la question sociale ; ce n'est point avec cela qu'on la résout ; nous ne sommes qu'à notre point de départ. »

Cependant si prudente que fût cette conclusion, par laquelle j'espérais laisser la porte ouverte à l'imagination des bonnes volontés — mes visées de romancier n'allant pas plus haut, — elle me valut d'être relevé par les économistes ; et M. Yves Guyot, voulant bien très courtoisement, mais avec sa logique irréductible, faire à ce roman l'honneur de le discuter, constata que les fondations d'œuvres dites d'économie sociale, n'ont d'autres résultats que de fausser les rapports des employeurs et des travailleurs.

S'il peut être vrai au point de vue économique pur, que le contrat de travail consiste uniquement dans le salaire payé par le patron et le travail fourni par l'ouvrier, il n'en est pas moins certain qu'au point de vue humain, cette formule ne satisfait pas du tout la conscience. Il faut n'avoir jamais passé quelques heures dans un village industriel pour accepter sans révolte la comparaison qui s'établit entre l'existence du patron et celle de l'ouvrier, quand la journée finie, chacun d'eux revient chez soi, tous deux las de la tâche accomplie, le patron quelquefois plus encore que l'ouvrier, car il s'est peut-être moins ménagé.

Je ne voudrais pas refaire le tableau du patron qui rentre dans son château en l'opposant à celui de l'ouvrier qui rentre dans son pauvre garni, il se trouve dans ce roman. Car ce riche château dominant le village où grouille une misérable population ouvrière, n'a point été dessiné de chic, pour des phrases. Il existe, comme il en existe bien d'autres, de même qu'existent des taudis dont un propriétaire ne voudrait pas pour ses bestiaux. Et c'est parce que les choses sont souvent ainsi que je les ai peintes telles que je les ai vues : — le château au milieu de son parc, avec ses fleurs, son ameublement luxueux, ses serres, ses écuries, ses équipages, sa valetaille ; — le village ouvrier avec sa misère et sa saleté, ses cabarets empoisonneurs et sa débauche.

Qui ne sent qu'entre ces deux existences, il y a une disproportion que des cœurs généreux, des cœurs de patrons croient devoir effacer en partie par des fondations d'économie sociale, et cela dans un esprit de justice humaine, même au risque de faus-

ser les rapports des employeurs et des travailleurs? C'est ce qu'a voulu montrer ce roman.

Je ne serais pas parti de cette idée que certainement elle me serait venue par mon étude de la vie ouvrière dans les pauvres villages de la Somme où l'existence de ceux qui travaillent le lin, le chanvre et le jute, est si lamentable, — hommes, femmes, enfants.

Mais ce que cette étude des lieux me donna, et je le dis ici pour rendre justice à l'observation directe, ce fut l'existence possible d'une enfant, dans ce pays sauvage que constituent les entailles des tourbières de la Somme. Plusieurs fois, en chemin de fer, j'avais suivi cette vallée de la Somme, et, par les glaces du wagon, j'avais vu ces tourbières. Mais que vaut l'observation en wagon ? Ce fut en marchant à travers les prairies que j'appris ce qu'étaient ces entailles et vis le parti que je pouvais en tirer pour l'idée maîtresse de mon roman.

C'était en effet le développement d'une idée que je voulais poursuivre, bien plus que le récit d'une histoire ; non que je dédaigne les histoires, mais enfin elles n'ont jamais été le point capital d'aucun de mes romans. Celui qui devait diriger *En famille*, c'était l'étude de la volonté. Ce que je chercherais à mettre en œuvre, ce serait sa formation dans un caractère, son fonctionnement, les miracles qu'elle peut accomplir. Mon plan général avait noté beaucoup de petits faits dans ce sens. Mais le principal me manquait, et si je ne désespérais point de le trouver, parce qu'on trouve toujours quand on se donne la peine de chercher, je n'étais pas sans souci à ce sujet.

En me promenant au milieu de cette nature sauvage, j'eus tout de suite la vision de ce que pourrait accomplir une enfant douée de volonté, isolée dans une île de ces tourbières, et comment elle y pourrait vivre, sans autre appui que l'effort constant de cette volonté.

Je n'avais plus qu'à écrire mon roman.

AMOURS DE JEUNE — AMOURS DE VIEUX

Pendant dix ans j'avais chaque jour recueilli des documents pour un roman que j'appelais : *Le Député malgré lui*. C'était celui d'un provincial intelligent, honnête, riche que ses concitoyens envoyaient malgré ses résistances à la Chambre, pour sa droiture, la dignité de sa vie, la fermeté de ses principes, et qui, après un certain temps passé dans le monde politique, au milieu de ses intrigues, de ses tripotages, de ses vilenies, ayant acquis la conviction qu'il n'y pourrait rien faire de bon, donnait sa démission, écœuré, et encore plus attristé. Vous me direz que cela était bien romanesque, et tenait plus du conte de fées que de la réalité. Peut-être pas tant que ça ; car enfin, parmi nos députés, il en est bien... quelques-uns qui ressemblent au mien, à la démission près, et encore a-t-on vu des démissionnaires. En tous cas, comme je m'étais mis cette idée en tête je la suivais sans m'inquiéter du reste : à l'exécution je rendrais vraisemblable ce qui en imagination était chimère. Mon sujet était trop

amusant pour l'abandonner sans l'avoir entièrement mis à point : ne me permettait-il pas de juger chaque jour les faits et les hommes de la politique courante, comme les aurait jugés mon député dans la peau duquel j'avais fini par entrer.

En attendant que ce point fût atteint, il se produisit un incident sur lequel je n'avais pas compté, et qui me rendait toute critique contre le parlementarisme impossible aussi bien que toute attaque contre les parlementaires, — cet incident ce fut le Boulangisme ; car ce n'était pas au moment où les Chambres se trouvaient menacées par un danger de cette gravité que j'allais apporter ma pierre, si petite qu'elle fût, pour qu'elle pût servir contre elles. Combien l'existence de ces députés, de ces sénateurs devenait-elle précieuse et leurs fonctions sacrées le jour où ceux qui voulaient les remplacer partaient en guerre contre eux, avec leur armée, surtout avec cette armée composée comme elle l'était !

Le Boulangisme passa ; mais il ne s'effondra pas si complètement qu'il ne laissât après lui cette leçon que les Boulanger ne sont que des instruments aux mains de la foule dont ils paraissent être les chefs, quand en réalité ils ne sont que des domestiques ; or, comme dans notre état politique et social on n'a encore rien trouvé de plus résistant que le parlementarisme pour barrer le chemin à ceux-là, c'est folie d'affaiblir ce barrage alors qu'on n'a rien de mieux pour le remplacer.

Sans doute on peut penser qu'il est outrecuidant à un romancier de se préoccuper de l'effet que peuvent produire ses romans dans un pareil

ordre d'idées. Cependant j'avoue que j'ai toujours eu le souci de la responsabilité de mes paroles, et que quand pour ne prendre qu'un exemple j'ai écrit des romans sur l'armée : *les Souvenirs d'un Blessé*, *le Lieutenant Bonnet*, je n'ai pas dit un mot sans me préoccuper de la façon dont ce mot pourrait être interprété à l'étranger, ce qui m'a épargné la douleur réservée à un de mes confrères, qui lui aussi a publié un roman sur nos défaites et l'a écrit de telle sorte que j'ai vu notre ambassadeur, dans une des grandes capitales de l'Europe, claquemuré dans son palais pendant plusieurs semaines pour ne pas avoir à subir les ironies de nos vainqueurs à propos « de ce grand succès pour la France ». Et cependant il sait se défendre, parler, répliquer, faire tête avec assez d'à-propos et de force pour qu'on ne se risque pas à la légère dans une lutte contre lui ; mais que pouvait-il contre des sourires de femmes ? Les Chambres aussi sont devenues une armée, l'armée de la Défense nationale, et il faut penser à cela avant de partir en guerre contre elles : comment savoir à l'avance où peut porter le mauvais coup d'un maladroit ?

Je renonçai donc à mon *Député malgré lui*.

Mais je l'avoue ce ne fut pas sans regret ; pendant si longtemps je l'avais nourri, caressé, choyé : pendant si longtemps je m'en étais si bien amusé moi-même ! Tant de notes amassées seraient donc perdues ; leur gros dossier ne servirait donc à rien ; tant de bonshommes à qui j'espérais donner la vie resteraient donc dans leurs langes ?

Ce n'était pas la première mésaventure de ce genre qui m'arrivât, et ces documents inutilisés

allaient en rejoindre d'autres, particulièrement ceux que, pendant trente années, j'avais recueillis pour en tirer un roman sur le monde des lettres et des journaux. Déjà, plus d'une fois, Claretie qui peut parler de tout parce qu'avec sa curiosité intensive, il est informé de tout, l'avait annoncé, car j'en racontais volontiers des épisodes, dont je m'amusais moi-même en y apportant un intérêt plus immédiat et plus personnel que pour le *Député malgré lui*, puisque je devais y peindre mes confrères. Comme ce serait mon dernier, il me faudrait tout dire : que de types curieux à étudier ; que de dessous inconnus à montrer en m'offrant enfin la satisfaction de rendre, avec bonne mesure, ce qui m'avait été fait : pour ne pas se plaindre, il n'est pas dit qu'on ne se vengera pas tôt ou tard. Hé, hé, ce serait drôle... pour moi d'abord, pour le public ensuite. Mais précisément, c'est le plaisir que le public pouvait prendre à cette drôlerie, qui, lorsque le moment de l'exécution de mon idée se rapprocha, me fit renoncer à la mise en œuvre de mes notes, car il ne serait pas fait de bienveillance ce plaisir, mais au contraire d'hostilité. Peu sympathique aux écrivains qui, pour lui, ne font qu'un avec les journalistes, le public leur est au contraire malveillant d'instinct, et aussi parce qu'il s'agace du tapage que tant d'entre nous font dans le monde. Si bien que leurs querelles ou leurs réclames le poussent à courir, avec un mauvais sentiment, aux indiscrétions comme aux attaques qui peuvent abaisser ces bruyants, et à applaudir les coups portés sans s'inquiéter de savoir s'ils sont loyaux ou non : qu'ils soient bien appliqués, qu'ils soient violents,

qu'ils soient cruels, même mortels, c'est là ce qui l'amuse : bravo, bravo. Me convenait-il d'apporter mon appoint à cet amusement ? D'autres l'ont fait sans doute, et avec succès, mais je ne me suis jamais préoccupé de ce qu'ont fait, ou de ce que feront les autres. Tout bien pesé, je ne le crus point, et serrai mes notes avec celles du *Député malgré lui*, et plusieurs autres.

Pour le *Député malgré lui*, je commençais à ne plus penser à lui, ou tout au moins à n'y penser que d'une façon inconsciente, quand en rêvant à *Amours de Jeune* et à *Amours de Vieux*, j'entrevis le moyen d'utiliser les notes que j'avais prises pour le *Député malgré lui*. Sans doute, je ne pourrais en employer dans mon dossier qu'une faible, qu'une bien faible partie, puisque tout ce qui était vie parlementaire à la Chambre serait forcément supprimé, et c'était là pour moi ce qu'il y avait de plus intéressant, mais enfin tout ne serait pas perdu.

Ce fut ainsi que quelques incidents et quelques personnages de la vie politique furent introduits dans *Amours de Vieux* ; et il était temps pour mes études de leur trouver cette place, puisque depuis plusieurs années déjà, j'étais décidé à renoncer au roman ; que celui-là réussît à peu près, et il serait le dernier que je donnerais.

Il eut cette bonne fortune de n'être point trouvé au-dessous de ses aînés, et le 25 mai 1895, maître enfin de me libérer des travaux forcés auxquels je m'étais depuis trente ans condamné, j'écrivis dans le *Temps* la lettre que voici :

« P. P. C.

» *Au directeur du* Temps.

» Vous me demandez si je ne reviendrai pas sur ma résolution de renoncer au roman après *Amours de Jeune* et *Amours de Vieux*. Cette résolution qui a été pesée est définitive et puisque vous avez la gracieuseté de vous en étonner, je veux vous dire comment je m'y suis arrêté, ce qui me sera une occasion de prendre congé (P. P. C.) des lecteurs du *Temps*, dont plus d'un pendant près de vingt-cinq années de collaboration a bien voulu me donner des marques de sa sympathie.

» Plus d'une fois, j'ai vu dans des nécrologies et j'ai entendu dans des discours funèbres louer un écrivain d'être mort la plume à la main. J'avoue n'avoir pu m'émouvoir de cet éloge. Mourir les armes ou l'outil à la main pour défendre son pays ou nourrir les siens, très bien. Mais en quoi l'artiste, son œuvre accomplie, fait-il acte méritoire en mourant la plume ou le pinceau à la main, au lieu de s'arrêter dans une production qui n'a plus d'autre but que d'exploiter un nom auquel les années ont donné une valeur commerciale, alors que cette exploitation n'est indispensable ni à sa vie matérielle, ni à celle de sa famille ? N'y a-t-il pas là une obstination sénile et aussi une âpreté de gain qui ni l'une ni l'autre ne méritent l'éloge ? Ce n'est pas la plume à la main que ceux-là meurent, c'est l'argent à la main. Puisque dans les œuvres d'imagination on ne se continue pas sans se répéter, le jour où l'on n'a plus rien à dire d'inattendu, le

mieux est de se taire. J'ai entendu quelquefois le public ou les rivaux parler des œuvres de vieillesse de gens considérables, et le mépris de ceux-ci comme la pitié ou l'esclaffement de ceux-là m'ont été des leçons que je me suis promis de ne pas oublier : mieux vaut se les rappeler soi-même que de se les faire rappeler par les autres. Quels seraient ces autres ? Ceux près de qui j'ai marché dans la vie littéraire ? Je veux leur épargner cette charitable sollicitude. Les miens ? Je ne veux pas leur imposer ce chagrin.

» L'homme-plante est une conception par certains côtés réelle, puisque, comme la plante, l'homme pousse sur le sol où il a germé, fleurit, porte des fruits et disparaît. Mais, tandis que la nature règle fatalement le rôle de la plante, l'homme s'ingénie, lutte et se cramponne pour prolonger le sien : mes fleurs étaient belles, mes fruits étaient bons, pourquoi ne le seraient-ils pas toujours ? Misérables discussions avec son orgueil ou son intérêt dont je ne veux pas pour moi ! Misérable esclavage qui ne sera pas le mien, car j'entends finir libre comme j'ai vécu, sans faiblesses et sans compromissions envers moi-même !

» Peu de temps après la publication de mon premier roman, Buloz — le vieux, le fondateur de la *Revue des Deux-Mondes* — me fit demander, par l'éditeur Michel Lévy, celui auquel je travaillais. Quelques jours après, rendez-vous m'ayant été donné, je montai le petit escalier de la rue Saint-Benoît, plus curieux de ce qui allait se dire dans cette visite que confiant en son résultat. Buloz n'avait jamais été ni aimable, ni affable, la politesse

n'était point son souci, et les trente années de direction de sa revue pendant lesquelles tant d'écrivains s'étaient soumis à sa rude autorité, n'avaient fait qu'exagérer son despotisme devenu chez lui un moyen de gouvernement en accord avec sa nature aussi bien qu'avec son intérêt. Sachant cela, je ne comptais donc pas sur un accueil encourageant, malgré les avances faites.

» — Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté votre premier roman? me dit-il d'un ton rogue.

» — Parce que je n'ai pas cru que vous le publieriez.

» — Je ne l'aurais pas publié, en effet, mais je vous aurais donné des conseils qui vous auraient servi pour votre second que je viens de lire et où il y a de l'intérêt, des caractères, de la composition, un style français, de la poésie même, mais tout cela noyé dans des défauts qui doivent être corrigés.

» Et vigoureusement, comme s'il cognait à coups de serpe, il tailla dans mon roman, en même temps qu'il m'indiquait comment je devais remplacer ces abatis. Ce fut seulement quand il se tut que je répondis :

» — Ce que vous m'indiquez là, c'est le roman *Revue des Deux-Mondes*.

» — C'est le bon.

» — Je ne dis pas qu'il n'ait pas été le bon, mais il n'est peut-être pas le seul bon.

» — Il l'est pour moi. Des écrivains qui vous valent bien, ont compris qu'ils avaient intérêt à suivre mes indications, et elles leur ont profité. Voyez Octave Feuillet ; il commence à bien faire, je l'ai formé. Voyez madame Sand : elle avait du génie ; quand

elle n'a pas écrit à la *Revue*, elle est devenue folle. Vous n'avez pas, je pense, la prétention de ne pas accepter des corrections ?

» — C'est que justement je fais des romans pour dire ce qui me plaît, tout ce qui me plaît, et rien que ce qui me plaît.

» — Ah ! ah ! très bien ! Vous verrez où cela vous conduira, jeune homme.

Si jeune que je fusse, je ne l'étais pas cependant au point de ne pas sentir la gravité d'un pareil avertissement. Le manque d'affabilité n'est pas la preuve qu'on ne connaît ni la vie ni les hommes. Et en regardant d'où Buloz était parti pour arriver à créer la puissance qu'était la *Revue*, à ce moment restée seule intangible au milieu du désastre des journaux (1859), on ne pouvait pas prendre pour paroles en l'air celles de ce bourru ; et elles avaient d'autant plus d'importance pour moi qu'elles précisaient, avec l'autorité de l'expérience, ce que je m'étais déjà dit. Il continua :

» — L'intransigeance n'a jamais été utile à personne ; reprenez votre roman, corrigez-le dans le sens que je vous indique, et je le publierai, comme je publierai probablement les autres si vous n'en faites pas trop et suivez mes conseils : il faut se châtier comme il faut se borner. Si Alfred de Musset ne m'était pas revenu après avoir tâté des journaux, il était perdu.

» Que la sagesse me fît me soumettre et j'étais enrégimenté sous cette direction ; je n'avais plus qu'à écrire des romans sur le modèle connu sans inquiétude et sans recherche. Jusqu'à un certain point, j'étais comme ces jeunes peintres qu'un petit

succès vient de signaler à l'attention des marchands de tableaux, qui les enrôlent à leur service en leur achetant d'avance leur fabrication, réglée à l'avance aussi, et leur assurent avec la fortune les honneurs officiels.

» Mais cela ne me tentait point, j'avais d'autres idées, d'autres visées, un autre but, et si aventureuse qu'en fût la poursuite, ces sages avertissements ne me le feraient pas abandonner : suivons-nous d'autres conseils d'ailleurs que ceux qui s'accordent avec notre caractère ? « Je verrais bien », comme disait Buloz, où cela me conduirait et si je rencontrerais partout des exigences analogues à celles qu'il m'opposait.

» Eh bien, après de longues années de collaboration aux journaux qui ont publié mes romans, je dois leur rendre ce témoignage que partout j'ai rencontré la plus complète indépendance : au *Journal des Débats* comme au *Temps*, à la *Nouvelle Revue* comme au *Siècle*, à l'*Illustration*, au *Figaro*, j'ai eu entière liberté pour le sujet, la façon de le traiter, les développements que je voulais lui donner ; si je n'ai pas mieux fait, c'est ma faute, pas de circonstances atténuantes à plaider.

» De ce côté, les dangers qui semblaient menacer mon parti pris ne se sont donc pas réalisés, puisque je suis arrivé à ce résultat que, dans mes soixante volumes, il n'y a pas une phrase qui ne soit l'expression de ma pensée : sans doute, je n'ai pas toujours pu dire tout ce que j'aurais voulu, mais je n'ai jamais dit que ce que je voulais.

» A d'autres points de vue les journaux m'ont-ils perdu, et mon œuvre vaudrait-elle mieux si je

l'avais donnée sous une direction qui l'aurait bornée et châtiée ? C'est une question difficile à résoudre pour moi, et à laquelle peuvent seuls répondre les lecteurs qui m'ont accordé leur intérêt, sans me tenir rigueur de ce que j'ai toujours cherché à me satisfaire moi-même, plutôt qu'à leur plaire par des concessions à leurs idées, à leurs préjugés, à la mode du jour. Et encore s'il en est qui veuillent m'honorer de ce jugement, devront-ils considérer qu'il porte sur un isolé qui s'est tenu à l'écart des camaraderies, des coteries, des sociétés d'admiration mutuelle, qu'elles fonctionnent dans les cafés ou dans les salons, dédaigneux des honneurs, insensible au silence, indifférent à l'injustice de ceux de qui il n'attendait rien, par cela même qu'il ne leur avait rien demandé ? Il est vrai que son isolement lui a parfois valu des critiques d'autant plus précieuses qu'elles étaient inattendues, et qu'il s'est trouvé très fier le jour où son éditeur lui a envoyé un numéro du *Journal des Débats* dans lequel il lisait un article de Taine (1). De même, il l'a été aussi lorsque des articles, signés d'écrivains dont il admirait le talent, lui ont apporté une marque de sympathie. Mais de quel effet peuvent être ces articles intermittents dans l'assourdissant tam-tam qui doit maintenant précéder, accompagner et suivre le lancement du moindre volume : interviews plus ou moins préparés, indiscrétions sur les maladies, les infirmités, l'amaigrissement, l'engraissement, banquets, voyages, réceptions ?

» Est-ce à dire que, les choses étant ainsi, il n'y

(1) Voir cet article, page 14.

ait qu'à sortir indigné d'un monde où se sont établis de pareils usages? Ma foi, non. Et j'avoue que si je ne trouvais pas ma tâche avancée, je la continuerais : en somme et au bout de tout, on se fait le nom et la réputation qu'on a poursuivis. Mais je crois le moment venu d'interrompre cette tâche et je m'en vais tout simplement.

» Pendant trente années j'ai vécu pour les autres, pour mon œuvre à laquelle je me suis donné corps et âme, cloîtré dans une existence de travail aussi sévère qu'elle aurait pu l'être à la suite de vœux véritables, à la campagne, loin des relations mondaines ; je voudrais bien maintenant vivre un peu pour moi et pour ceux que j'aime, pour leur plaisir comme pour le mien. Sans doute, c'est quelque chose d'amuser ses contemporains, mais c'en est une autre qui a son intérêt aussi de s'amuser soi-même, pendant qu'il vous reste de l'intelligence pour comprendre, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des jambes pour marcher et de la bonne humeur pour s'accommoder de tout. Tant que j'ai travaillé je n'ai lu, vu, étudié que ce qui devait servir à ma consommation immédiate : j'ai étudié la théorie de la chaleur pour mon roman *Une bonne Affaire ;* l'émaillerie pour *Mondaine ;* la fabrication du drap pour *Baccara;* le jute pour *En famille;* j'ai été à Rome une première fois apprendre comment on fait un comte du pape pour le roman publié sous ce titre ; Londres m'a fourni *Vices français ;* l'Alsace, *Madame Obernin ;* et ainsi toujours comme le juif errant. Ces voyages et ces études avaient leur intérêt, mais combien eût-il été plus vif, plus large si j'avais pu m'attarder et pous-

ser à fond ; par malheur, on ne s'attarde pas à cueillir les fleurs du chemin quand on suit une route imposée avec un horaire réglé à l'avance. Ainsi emporté malgré moi, que de choses je n'ai pas vues, que de livres je n'ai pas lus, les remettant à un lendemain toujours encombré, qui ne s'est débarrassé que depuis quelques mois et qui va me donner maintenant le loisir de faire le tour des idées, des choses, des hommes et des pays que je n'ai pu qu'effleurer ou entrevoir en passant trop vite.

» Puisque mon dernier roman a eu la chance de n'être point trouvé au-dessous de ses aînés et de mériter qu'un critique dise de lui : « Ceci un dernier roman, allons donc ! Il y a là toute la force jeune d'un esprit qui n'a pas donné sa dernière pensée » ; il me semble que c'est le moment de m'en tenir là par un sentiment de coquetterie qu'on voudra bien me pardonner peut-être : raté, je l'aurais recommencé et indéfiniment sans doute ; il marche, moi je m'arrête. Ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir eu la prétention d'enseigner la vie aux autres, pour ne pas avoir appris soi-même à finir proprement. A la vérité, j'ai dans mes tiroirs une dizaine de romans préparés : plan, milieu, personnages ; mais à vouloir les écrire, qui sait si je serais en état de soutenir l'accord étroit qui doit exister entre la conception et l'exécution ?

» C'est en avril 1894 que j'ai achevé d'écrire *Amours de Vieux.* Aussitôt je suis parti pour l'Italie et l'Orient. Et cette fois, en débarquant à Rome, je n'ai pas eu à me demander : — Le pape me recevra-t-il ? — Qui dois-je voir ? — Dans quels quartiers dois-je placer mes personnages ? C'est en cu-

rieux, en flâneur le nez en l'air que j'ai pu me promener sans prendre des notes en vue de tirer parti plus tard du plaisir goûté, qui par cela même se trouve amoindri. A l'Acropole, le souci d'utiliser ce que je sentais n'a pas fait tomber la mousse de mon enthousiasme. Les rives du Bosphore, roses de la floraison des arbres de Judée, m'auraient-elles paru aussi riantes, si j'avais dû traduire mes impressions en phrases précises? S'il est un âge ou les mots agrandissent nos sensations, il en est un où ils les diminuent.

» Une seule fois pendant ce voyage j'ai éprouvé un regret d'avoir renoncé aux phrases, c'est au retour. Un crochet par Nuremberg nous avait fait traverser toute l'Allemagne du Sud, et par la portière, sous un clair soleil de juin, je regardais filer les pays, leurs moissons mouvantes, « leurs vertes forêts », leurs villages aux maisons propres, fraîchement peintes, leurs villes, leurs cheminées d'usine, et quoique ma rentrée en France fût la vingtième peut-être, je me demandais quelles comparaisons j'allais faire de l'autre côté de la frontière. La voilà franchie. Le ciel, d'un bleu de turquoise, n'a rien des violences lumineuses de l'Italie et de la Grèce, mais qu'il est doux aux yeux, aimable et tendre! Les prairies fleuries n'offrent pas les tapis de ficoïdes aux lueurs fulgurantes qui couvrent les grèves du golfe de Tarente, mais comme leurs pâquerettes blanches mêlées aux boutons d'or, aux campanules et aux reines des prés ont un charme printanier! Les villages se groupent, le paysage se meuble de maisons, de gens au travail, de bêtes; le long de la voie défilent de grandes usines, des hauts-fourneaux qui vomissent des flammes et des coulées

de feu ; les machines ronflent ; sur des fils aériens courent des wagonnets. Comme la campagne est fertile, la vie intense, l'industrie puissante ! Plus de comparaisons à craindre ; un sentiment de fierté. Belle à voir la baie de Naples ; belle aussi la Corne d'Or ; mais que la France est bonne à habiter ! Voilà l'impression que je ressens et que je regrette de n'avoir plus l'occasion de traduire. Mais c'est fait.

» Maintenant à vous les jeunes... qui êtes jeunes. Le champ que nous avons labouré n'est pas épuisé ; avec des méthodes neuves, vous pouvez lui faire produire encore de belles récoltes, « c'est le fonds qui manque le moins ». Quand la Grande Révolution a mis la jeunesse au pouvoir et à l'armée, elle a donné au monde un coup d'aile qui l'a enlevé. Si les vieux n'avaient pas enveloppé Gambetta, son effort eût produit d'autres effets. Ce n'est pas seulement dans la politique que les vieilles barbes sont obstruantes. Peu importe que les idées soient vieilles ; ce qu'il faut, c'est que ne le soient pas les formes et les personnes qui les mettent en œuvre.

» Voilà bien des mots, n'est-ce pas ? pour dire que je me tais. Mais quand les silencieux s'y mettent, ils sont de terribles bavards. Au printemps dernier, visitant les catacombes de Rome, notre guide était un trappiste condamné au silence. Pour nous, il fallait qu'il parlât cependant. Comme il se rattrapa ! Ah ! l'aimable bavard, abondant, inépuisable de paroles, de belle humeur, heureux de trouver les oreilles attentives de deux compatriotes !

» HECTOR MALOT. »

FIN

TABLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY